THÉATRE
DE
VOLTAIRE.

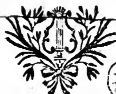
TOME SIXIEME.

LE
THÉATRE
DE VOLTAIRE,

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE de plusieurs Pièces, qui n'ont été imprimées que depuis la mort de l'Auteur, & qui ne se trouvent que dans l'édition des Œuvres complettes, imprimées à Kell.

TOME SIXIEME.





A TOULOUSE,

Chez J. B. BROULHIET, Libraire.



M. DCC. XC.

AVEC PERMISSION.

OLIMPIE,

TRAGÉDIE.



ACTEURS.

CASSANDRE, fils d'Antipatre, Roi de Macédoine.
ANTIGONE, Roi d'une partie de l'Asie.
STATIRA, veuve d'Alexandre.
OLIMPIE, fille d'Alexandre & de Statira.
L'HIEROPHANTE, ou Grand-Prêtre, qui préside à la célèbration des grands mystères.
SOSTENE, Officier de Cassandre.
HERMAS, Officier d'Antigone.
Prêtres.
Initiés.
Prêtresses.
Soldats.
Peuple.

La Scène est dans le temple d'Ephèse; où l'on célèbre les grands mystères. Le Théâtre représente le temple, le péristile, & la place qui conduit au temple.



OLIMPIE;

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le fond du théatre représente un temple dont les trois portes fermées sont ornées de larges pilastres : les deux aîles forment un vaste péristile. SOSTENE *est dans le péristile ; la grande porte s'ouvre ,* CASSANDRE *troublé & agité vient à lui. La grande porte se referme.*

CASSANDRE.

SOSTENE, on va finir ces mystères terribles.
Cassandre espere enfin des Dieux moins inflexibles.
Mes jours seront plus purs, & mes sens moins troublés.

Je respire.

SOSTENE.

Seigneur près d'Ephèse assemblés,
Les Guerriers qui servoient sous le Roi votre père
Ont fait entre mes mains le serment ordinaire.
Déjà la Macédoine a reconnu vos lois.
De ses deux protecteurs Ephèse a fait le choix.
Cet honneur qu'avec vous Antigone partage,
Est de vos grands destins un auguste présage.
Ce règne qui commence à l'ombre des autels,
Sera béni des Dieux & chéri des mortels.
Ce nom d'Initié, qu'on revère & qu'on aime,
Ajoute un nouveau lustre à la grandeur suprême.
Paraissez.

CASSANDRE.

Je ne puis: tes yeux seront témoins
De mes premiers devoirs & de mes premiers soins.
Demeure en ce parvis. — Nos augustes Prêtresses
Présentent Olimpie aux autels des Déesses.
Elle expire en secret, remise entre leurs bras,
Mes malheureux forfaits qu'elle ne connaît pas.
D'aujourd'hui je commence une nouvelle vie.
Puisses-tu pour jamais, chère & tendre Olimpie,
Ignorer ce grand crime avec peine effacé.
Et quel sang t'a fait naître, & quel sang j'ai versé!

SOSTENE.

Quoi! Seigneur, une enfant vers l'Euphrate enlevée,
Jadis par votre père à servir réservée,
Sur qui vous étendiez tant de soins généreux,
Pourrait jetter Cassandre en ces troubles affreux!

CASSANDRE.

Respecte cette esclave à qui tout doit hommage.

Du ſort qui l'avilit je répare l'outrage.
Mon père eut ſes raiſons pour lui cacher le rang
Que devait lui donner la ſplendeur de ſon ſang.—
Que dis-je? ô ſouvenir! ô temps! ô jour de crimes!
Il la comptoit, Soſtène, au nombre des victimes.
Qu'il immoloit alors à notre ſûreté. ——
Nourri dans le carnage & dans la cruauté,
Seul je pris pitié d'elle, & je fléchis mon père:
Seul je ſauvai la fille, ayant frappé la mère.
Elle ignora toujours mon crime & ma fureur.
Olimpie! à jamais conſerve ton erreur!
Tu chéris dans Caſſandre un bienfaiteur, un maître;
Tu me déteſteras, ſi tu peux te connaître.

SOSTENE.

Je ne pénetre point ces étonnans ſecrets,
Et ne viens vous parler que de vos intérêts.
Seigneur de tous ces Rois que nous voyons prétendre
Avec tant des fureurs au trône d'Alexandre,
L'inflexible Antigone eſt ſeul votre allié...

CASSANDRE.

J'ai toujours avec lui reſpecté l'amitié;
Je lui ſerai fidéle,

SOSTENE.

Il doit auſſi vous l'être.
Mais depuis qu'en ces murs nous le voyons paraître;
Il ſemble qu'en ſecret un ſentiment jaloux
Ait altéré ſon cœur, & l'éloigne de vous.

CASSANDRE.

(à part.)

Et qu'importe Antigone?.... Ô mânes d'Alexandre!
Mânes de Starira! grande ombre! auguſte cendre!
Reſtes d'un demi-Dieu juſtement courroucés,

Mes remords & mes feux vous vengent-ils affez ?
Olimpie ! obtenez de leur ombre appaifée
Cette paix à mon cœur fi long-temps refufée.
Et que votre vertu diffipant mon effroi,
Soit ici ma défenfe & parle aux Dieux pour moi.—
Eh quoi ! vers ce parvis à peine ouvert encore,
Antigone s'approche & dévance l'aurore !

SCENE II.

CASSANDRE, SOSTENE, ANTIGONE, HERMAS.

ANTIGONE (*à Hermas au fonds du Théâtre.*

Ce fecret m'importune, il le faut arracher.
Je lirai dans fon cœur ce qu'il croit me cacher.
Va, ne t'écarte pas.

CASSANDRE (*à Antigone.*)

, Quand le jour luit à peine,
Quel fujet fi preffant près de moi vous amène ?

ANTIGONE.

Nos intérêts. Caffandre, après que dans ces lieux
Vos expiations ont fatisfait les Dieux,
Il eft temps de fonger à partager la Terre.
D'Ephèfe en ces grands jours ils écartent la guerre.
Vos myftères fecrets, des peuples refpectés,
Sufpendent la difcorde & les calamités;
C'eft un temps de repos pour les fureurs des Princes.
Mais ce repos eft court, & bientôt nos provinces
Retonrneront en proie aux flammes, aux combats
Que ces Dieux arrêtaient, & qu'ils n'éteignent pas.

Antipatre n'eſt plus. Vos ſoins, votre courage
Sans doute acheveront ſon important ouvrage.
Il n'eût jamais permis que l'ingrat Seleucus,
Le Lagide inſolent, le traître Antiochus,
D'Alexandre au tombeau dévorant les conquêtes,
Oſaſſent nous braver, & marcher ſur nos têtes.

CASSANDRE.

Plût aux Dieux qu'Alexandre à ces ambitieux
Fît du haut de ſon trône encor baiſſer les yeux!
Plût aux Dieux qu'il vécût!

ANTIGONE.

Je ne puis vous comprendre.
Eſt-ce au fils d'Antipatre à pleurer Alexandre?
Qui peut vous inſpirer un remords ſi preſſant?
De ſa mort, après tout, vous êtes innocent?

CASSANDRE.

Ah! j'ai cauſé ſa mort.

ANTIGONE.

Elle était légitime.
Tous les Grecs demandaient cette grande victime;
L'univers était las de ſon ambition.
Athêne, Athêne même envoya le poiſon.
Perdicas le reçut, on en chargea Cratere;
Il fut mis dans vos mains, des mains de votre père,
Sans qu'il vous confiât cet important deſſein.
Vous étiez jeune encor; vous ſerviez au feſtin.
A ce dernier feſtin du tiran de l'Aſie.

CASSANDRE.

Non, ceſſez d'excuſer ce ſacrilége impie.

ANTIGONE.

Ce ſacrilége! —— Eh quoi! vos eſprits abattus
Erigent-ils en Dieu l'aſſaſſin de Clitus?

Du grand Parménion le bourreau ſanguinaire,
Ce ſuperbe inſenſé qui flétriſſant ſa mère,
Au rang du fils des Dieux oſa bien aſpirer,
Et ſe deshonora pour ſe faire adorer?
Seul il fut ſacrilège; & lorſqu'à Babylone
Nous avons renverſé ſes autels & ſon trône,
Quand la coupe fatale, a fini ſon deſtin,
On a vengé les Dieux, comme le genre humain.

CASSANDRE.

J'avoûrai ſes défauts: mais quoi qu'il en puiſſe être,
Il était un grand homme, — & c'étoit notre maître.

ANTIGONE.

Un grand homme!

CASSANDRE.

Oui ſans doute.

ANTIGONE.

Ah! c'eſt notre valeur,
Notre bras, notre ſang qui fonda ſa grandeur;
Il ne fut qu'un ingrat.

CASSANDRE.

Ô mes Dieux tutélaires!
Quels mortels ont été plus ingrats que nos pères?
Tous ont veulu monter à ce ſuperbe rang.
Mais de ſa femme enfin pourquoi percer le flanc?
Sa femme! — ſes enfans! — Ah! quel jour,
Antigone!

ANTIGONE.

Après quinze ans entiers ce ſcrupule m'étonne.
Jaloux de ſes amis, gendre de Darius,
Il devenait Perſan, nous étions les vaincus.
Auriez-vous donc voulu que vengeant Alexandre à
La fière Statira dans Babylone en cendre,

Soulevant ses sujets nous eût immolé tous
Au sang de sa famille, au sang de son époux ?
Elle arma tout le peuple : Antipatre avec peine
Echapa dans ce jour aux fureurs de la Reine.
Vous sauvates un père.

CASSANDRE.

Il est vrai : mais enfin
La femme d'Alexandre a péri par ma main.

ANTIGONE.

C'est le sort des combats. Le succès de nos armes
Ne doit point nous coûter des regrets & des larmes.

CASSANDRE.

J'eu versai, je l'avoue, après ce coup affreux.
Et couvert de ce sang auguste & malheureux,
Etonné de moi-même, & confus de la rage
Où mon père emporta mon aveugle courage,
J'en ai long-temps gémi.

ANTIGONE.

Mais quels motifs secrets
Redoublent aujourd'hui de si cuisans regrets ?
Dans le cœur d'un ami j'ai quelque droit de lire ;
Vous dissimulez trop.

CASSANDRE.

Ami — que puis-je dire !
Croyez.... qu'il est des temps où le cœur combattu
Par un instinct secret revole à la vertu,
Où de vos attentats la mémoire passée
Revient avec horreur effrayer la pensée.

ANTIGONE.

Oubliez, croyez-moi, des meurtres expiés :
Mais que nos intérêts ne soient point oubliés ;
Si quelque repentir trouble encor votre vie,

Repentez-vous fur-tout d'abandonner l'Afie
A l'infolente loi du traitre Antiochus.
Que mes braves guerriers, à vos Grecs invaincus,
Une feconde fois faffent trembler l'Euphrate.
De tous ces nouveaux Rois dont la grandeur éclate,
Nul n'eft digne de l'être, & dans fes premiers ans
N'a fervi, comme nous, le vainqueur des Perfans.
Tous nos chefs ont péri.

CASSANDRE.

Je le fais, & peut-être
Dieu les immola tous aux mânes de leur maître.

ANTIGONE.

Nous reftons, nous vivons, nous devons rétablir
Ces débris tous fanglans qu'il nous faut recueillir.
Alexandre en mourant les laiffait au plus digne.
Si j'ofe les faifir, fon ordre me défigne.
Affurez ma fortune, ainfi que votre fort.
Le plus digne de tous fans doute eft le plus fort.
Relevons de nos Grecs la puiffance détruite :
Que jamais parmi nous la difcorde introduite
Ne nous expofe en proie à ces tirans nouveaux,
Eux qui n'étaient pas nés pour marcher nos égaux.
Me le promettez-vous?

CASSANDRE.

Ami, je vous le jure;
Je fuis prêt à venger notre commune injure.
Le fceptre de l'Afie eft dans d'indignes mains,
Et l'Euphrate & le Nil ont trop de fouverains.
Je combattrai pour moi, pour vous & pour la Grece.

ANTIGONE.

J'en crois votre intérêt, j'en crois votre promeffe;
Et fur-tout je me fie à la noble amitié,

Dont

Dont le nœud respectable avec vous m'a lié.
Mais de cette amitié je vous demande un gage,
Ne me refusez pas.

CASSANDRE.

Ce doute est un outrage.
Ce que vous demandez, est-il en mon pouvoir?
C'est un ordre pour moi, vous n'avez qu'à vouloir.

ANTIGONE.

Peut-être vous verrez avec quelque surprise
Le peu qu'à demander l'amitié m'autorise.
Je ne veux qu'une esclave.

CASSANDRE.

Heureux de vous servir.
Ils sont tous à vos pieds; c'est à vous de choisir.

ANTIGONE.

Souffrez que je demande une jeune étrangere (*)
Qu'aux murs de Babylone enleva votre père.
Elle est votre partage; accordez-moi ce prix
De tant d'heureux travaux pour vous-même entrepris.
Votre père, dit-on, l'avait persécutée :
J'aurai soin qu'en ma cour elle soit respectée :
Son nom est... Olimpie.

CASSANDRE.

Olimpie!

ANTIGONE.

Oui, Seigneur.

CASSANDRE, *à part.*

De quels traits imprévus il vient percer mon cœur! —
Que je livre Olimpie?

(*) L'Auteur doit ici regarder attentivement Cassandre.

ANTIGONE.

Ecoutez : je me flatte
Que Caſſandre envers moi n'a point une ame ingrate.
Sur les moindres objets un refus peut bleſſer,
Et vous ne voudrez pas, ſans doute, m'offenſer?

CASSANDRE.

Non, vous verrez bientôt cette jeune captive ;
Vous-même jugerez s'il faut qu'elle vous ſuive,
S'il peut m'être permis de la mettre en vos mains ;
Ce temple eſt interdit aux profanes humains.
Sous les yeux vigilans des Dieux & des Déeſſes,
Olimpie eſt gardée au milieu des Prêtreſſes.
Les portes s'ouvriront quand il en ſera temps.
Dans ce parvis ouvert au reſte des vivans,
Sans vous plaindre de moi, daignez au moins m'attendre,
Des myſtères nouveaux pourront vous y ſurprendre ;
Et vous déciderez ſi la terre a des Rois
Qui puiſſent aſſervir Olimpie à leurs lois.
(Il rentre dans le temple , & Soſtene ſort.)

SCENE III.

ANTIGONE, HERMAS *(dans le périſtile.)*

HERMAS.

Seigneur, vous m'étonnez : quand l'Aſie en allarmes
Voit cent trônes ſanglants diſputés par les armes,
Quand des vaſtes Etats d'Alexandre au tombeau,
La fortune prépare un partage nouveau,
Lorſque vous prétendez au ſouverain empire,
Une eſclave eſt l'objet où ce grand cœur aſpire !

ANTIGONE.

Tu dois t'en étonner. J'ai des raisons, Hermas,
Que je n'ose encor dire, & qu'on ne connoît pas.
Le sort de cette esclave est important peut-être,
A tous les Rois d'Asie, à quiconque veut l'être,
A quiconque en son sein porte un assez grand cœur,
Pour oser d'Alexandre être le successeur.
Sur le nom de l'esclave, & sur ses avantures,
J'ai formé dès long-tems d'étranges conjectures.
J'ai voulu m'éclaircir : mes yeux dans ces remparts
Ont quelquefois sur elle arrêté leurs regards.
Ses traits, les lieux, le tems où le Ciel la fit naître,
Les respects étonnans que lui prodigue un maître,
Les remords de Cassandre, & ses obscurs discours
A ces soupçons secrets ont prêté des secours.
Je crois avoir percé ce ténébreux mystère.

HERMAS.

On dit qu'il la chérit, & qu'il l'éleve en père.

ANTIGONE.

Nous verrons.... Mais on ouvre, & ce temple sacré
Nous découvre un autel de guirlandes paré.
Je vois de deux côtés les Prêtresses paraître.
Au fonds du sanctuaire est assis le grand-Prêtre.
Olimpie & Cassandre arrivent à l'autel!



SCENE IV.

Les trois portes du temple sont ouvertes. On découvre tout l'intérieur. Les Prêtres d'un côté & les Prêtresses de l'autre, s'avancent lentement. Ils sont tous vêtus de robes blanches avec des ceintures dont les bouts pendent à terre, CASSANDRE & OLIMPIE *mettent la main sur l'autel,* ANTIGONE & HERMAS *restent dans le péristile avec une partie du peuple qui entre par les côtés.*

CASSANDRE.

Dieu des Rois & des Dieux, Être unique, éternel!
Dieu qu'on m'a fait connaître en ces fêtes augustes,
Qui punis les pervers, & qui soutiens les justes,
Près de qui les remords effacent les forfaits,
Confirmez, Dieu clément, les sermens que je fais. —
Recevez ces sermens, adorable Olimpie;
Je soumets à vos lois & mon trône & ma vie;
Je vous jure un amour aussi pur, aussi saint,
Que ce feu de Vesta qui n'est jamais éteint. —
Et vous, filles des Cieux, vous augustes Prêtresses,
Portez avec l'encens mes vœux & mes promesses
Au trône de ces Dieux qui daignent m'écouter,
Et détournez les traits que je peux mériter.

OLIMPIE.

Protégez à jamais, ô Dieux en qui j'espère,
Le maître généreux qui m'a servi de père;

Mon amant adoré, mon respectable époux.
Qu'il soit toujours chéri, toujours digne de vous!
Mon cœur vous est connu. Son rang & sa couronne
Sont les moindres des biens que son amour me donne.
Témoin des tendres feux à mon cœur inspirés,
Soyez-en les garans, vous qui les consacrez.
Qu'il m'apprene à vous plaire, & que votre justice
Me prépare aux enfers un éternel supplice,
Si j'oublie un moment, infidèle à vos lois,
Et l'état où je fus, & ce que je lui dois.

CASSANDRE.

Rentrons au sanctuaire où mon bonheur m'appelle.
Prêtresses, disposez la pompe solemnelle,
Par qui mes jours heureux vont commencer leur cours;
Sanctifiez ma vie, & mes chastes amours.
J'ai vû les Dieux au temple, & je les vois en elle;
Qu'ils me haïssent tous, si je suis infidèle! ——
Antigone, en ces lieux vous m'avez entendu.
Aux vœux que vous formiez, ai-je assez répondu?
Vous-même prononcez, si vous deviez prétendre
A voir entre vos mains l'esclave de Cassandre.
Sachez que ma couronne, & toute ma grandeur
Sont de faibles présens indignes de son cœur.
Quelque étroite amitié qui tous deux nous unisse,
Jugez si j'ai dû faire un pareil sacrifice.

(Ils rentrent dans le temple, les portes se ferment, le peuple sort du parvis.)

SCENE V.

ANTIGONE, HERMAS (*dans le péristile.*)

ANTIGONE.

VA, je n'en doute plus, & tout m'est découvert.
Il m'a voulu braver, mais sois sûr qu'il se perd.
Je reconnais en lui la fougueuse imprudence
Qui tantôt sert les Dieux, & tantôt les offense.
Ce caractère ardent qui joint la passion
Avec la politique & la religion,
Prompt, facile, superbe, impétueux & tendre,
Prêt à se repentir, prêt à tout entreprendre.
Il épouse une esclave! Ah! tu peux bien penser
Que l'amour à ce point ne sauroit s'abaisser.
Cette esclave est d'un sang que lui-même il respecte,
De ses desseins cachés la trame est trop suspecte,
Il se flatte en secret qu'Olimpie a des droits
Qui pourroient l'élever au rang de Roi des Rois.
S'il n'était qu'un amant, il m'eût fait confidence
D'un feu qui l'emportait à tant de violence.
Va, tu verras bientôt succéder sans pitié
Une haine implacable à la faible amitié.

HERMAS.

A son cœur égaré vous imputez peut-être
Des desseins plus profonds que l'amour n'en fait naître.
Dans vos grands intérêts souvent nos actions
Sont, vous le savez trop, l'effet des passions.
On se déguise en vain leur pouvoir tiranique;
Le faible quelquefois passe pour politique;

Et Caſſandre n'eſt pas le premier Souverain
Qui chérit une eſclave & lui donna la main.
J'ai vû plus d'un héros ſubjugué par ſa flamme,
Superbe avec les Rois, faible avec une femme.

ANTIGONE.

Tu ne dis que trop vrai. Je peſe tes raiſons.
Mais tout ce que j'ai vû, confirme mes ſoupçons;
Te le dirai-je enfin? les charmes d'Olimpie
Peut-être dans mon cœur portant la jalouſie,
Tu n'entrevois que trop mes ſentimens ſecrets.
L'amour ſe joint peut-être à ces grands intérêts.
Plus que je ne penſais leur union me bleſſe.
Caſſandre eſt-il le ſeul en proie à la faibleſſe?

HERMAS.

Mais il comptait ſur vous. Les titres les plus ſaints
Ne pourront-ils jamais unir les Souverains?
L'alliance, les dons, la fraternité d'armes,
Vos périls partagés, vos communes allarmes,
Vos fermens redoublés, tant de ſoins, tant de vœux,
N'auraient-ils donc ſervi qu'au malheur de tous deux?
De la ſainte amitié n'eſt-il donc plus d'exemples?

ANTIGONE.

L'amitié, je le ſais, dans la Gréce a des temples;
L'intérêt n'en a point, mais il eſt adoré.
D'ambition ſans doute, & d'amour enivré,
Caſſandre m'a trompé ſur le ſort d'Olimpie.
De mes yeux éclairés Caſſandre ſe défie,
Il n'a que trop raiſon. Va, peut-être aujourd'hui
L'objet de tant de vœux n'eſt pas encore à lui.

HERMAS.

Il a reçu ſa main. —— Cette enceinte ſacrée

(Les Initiés, les Prêtres, & les Prêtresses traversent le fond de la Scène, ayant des palmes ornées de fleurs dans les mains.)

Voit déjà de l'himen la pompe préparée.
Tous les initiés, de leurs Prêtres suivis,
Les palmes dans les mains innondent ces parvis,
Et l'amour le plus tendre en ordonne la fête.

ANTIGONE.

Non, te dis-je, on pourra lui ravir sa conquête. ——
Viens, je confierai tout à ton zèle, à ta foi;
J'aurai les lois, les dieux, & les peuples pour moi.
Fuyons pour un moment ces pompes qui m'outragent,
Entrons dans la carriere où mes desseins m'engagent,
Arrosons, s'il le faut, ces asyles si saints,
Moins du sang des taureaux, que du sang des humains.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

L'HIEROPHANTE, LES PRETRES, LES PRETRESSES.

Les trois portes du temple sont ouvertes. Quoique cette scène, & beaucoup d'autres se passent dans l'intérieur du temple, cependant, comme les théâtres sont rarement construits d'une maniere favorable à la voix, les acteurs sont obligés d'avancer dans le péristile; mais les trois portes du temple ouvertes, désignent qu'on est dans le temple.

L'HIEROPHANTE.

QUOI! dans ces jours sacrés! quoi! dans ce temple auguste
Où Dieu pardonne au crime, & console le juste,
Une seule Prêtresse oserait nous priver
Des expiations qu'elle doit achever!

Quoi ! d'un ſi faint devoir Arzane ſe diſpenſe !

UNE PRÊTRESSE. (*)

Arzane en ſa retraite, obſtinée au ſilence,
Arroſant de ſes pleurs les images des Dieux,
Seigneur, vous le ſavez, ſe cache à tous les yeux.
En proie à ſes chagrins, de langueurs affaiblie,
Elle implore la fin d'une mourante vie.

L'HIEROPHANTE.

Nous plaignons ſon état, mais il faut obéir;
Un moment aux autels elle pourra ſervir.
Depuis que dans ce temple elle s'eſt enfermée,
Ce jour eſt le ſeul jour où le ſort l'a nommée.
Qu'on la faſſe venir. (**) La volonté du Ciel
Demande ſa préſence, & l'appelle à l'autel.
De guirlandes de fleurs par elle couronnée
Olimpie en triomphe aux Dieux ſera menée.
Caſſandre initié dans nos ſecrets divins,
Sera purifié par ſes auguſtes mains.
Tout doit être accompli. Nos rites, nos myſtères,
Ces ordres que les Dieux ont donnés à nos pères,
Ne peuvent point changer, ne ſont point incertains :
Comme ces faibles loix qu'inventent les humains.

(*) Ce rôle doit être joué par la Prêtreſſe inférieure qui eſt attachée à Statira.

(**) La Prêtreſſe inférieure va chercher Arzane.



SCENE II.

L'HIEROPHANTE, PRÊTRES, PRÊTRESSES, STATIRA.

L'HIEROPHANTE, *à Statira.*

VEnez; vous ne pouvez, à vous-même contraire,
Refuser de remplir votre faint miniftère.
Depuis l'inftant facré qu'en cet afyle heureux
Vous avez prononcé d'irrévocables vœux,
Ce grand jour eft le feul où Dieu vous a choifie,
Pour annoncer fes loix aux vainqueurs de l'Afie.
Soyez digne du Dieu que vous repréfentez.

STATIRA.

(Couverte d'un voile qui accompagne fon vifage fans le cacher, & vêtue comme les autres Prêtreffes.)

Ô Ciel! après quinze ans qu'en ces murs écartés,
Dans l'ombre du filence au monde inacceffible,
Je vais enfévelir ma deftinée horrible,
Pourquoi me tires-tu de mon obfcurité!
Tu veux me rendre au jour, à la calamité. ——

(à l'Hierophante.)

Ah ! Seigneur, en ces lieux lorfque je fuis venue,
C'étoit pour y pleurer, pour mourir inconnue.
Vous le favez.

L'HIEROPHANTE.

Le Ciel vous prefcrit d'autres loix;
Et quand vous préfidez pour la premiere fois
Aux pompes de l'hymen, à notre grand myftère;
Votre nom, votre rang ne peuvent plus fe taire;

Il faut parler.

STATIRA.

Seigneur, qu'importe que je sois?
Le sang le plus abject, le sang des plus grands Rois,
Ne sont-ils pas égaux devant l'Être suprême?
On est connu de lui bien plus que de soi-même.
De grands noms autrefois avaient pu me flatter;
Dans la nuit de la tombe il les faut emporter.
Laissez-moi pour jamais en perdre la mémoire.

L'HIEROPHANTE.

Nous renonçons sans doute à l'orgueil, à la gloire;
Nous pensons comme vous: mais la divinité
Exige un aveu simple, & veut la vérité.
Parlez ... Vous frémissez!

STATIRA.

Vous frémirez vous-même.—
(*Aux Prêtres & aux Prêtresses.*)
—Vous qui servez d'un Dieu la majesté suprême,
Qui partagez mon sort à son culte attachés,
Qu'entre vous & ce Dieu mes secrets soient cachés.

L'HIEROPHANTE.

Nous vous le jurons tous.

STATIRA.

Avant que de m'entendre,
Dites-moi s'il est vrai que le cruel Cassandre
Soit ici dans le rang de nos initiés?

L'HIEROPHANTE.

Oui, Madame.

STATIRA.

Il a vu ses forfaits expiés! ...

L'HIEROPHANTE.

Hélas! tous les humains ont besoin de clémence.

Si

Si Dieu n'ouvrait ses bras qu'à la seule innocence,
Qui viendrait dans ce temple encenser les autels?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels.
Tel est l'ordre éternel à qui je m'abandonne,
Que la terre est coupable, & que le Ciel pardonne.

STATIRA.

Eh bien, si vous savez pour quel excès d'horreur,
Il demande sa grace, & craint un Dieu vengeur;
Si vous êtes instruit qu'il fit périr son maître,
(Et quel maître, grans Dieux!) si vous pouvez connaître
Quel sang il répandit dans nos murs enflammés,
Quand aux yeux d'Alexandre à peine encor fermés,
Ayant osé percer sa veuve gémissante,
Sur le corps d'un époux il la jetta mourante,
Vous serez plus surpris, lorsque vous apprendrez
Des secrets jusqu'ici de la terre ignorés.
Cette femme élevée au comble de la gloire,
Dont la Perse sanglante honore la mémoire,
Veuve d'un demi-Dieu, fille de Darius,
Elle vous parle ici, ne l'interrogez plus.

(*Les Prêtres & les Prêtresses élevent les mains, & s'inclinent.*)

L'HIEROPHANTE.

O Dieu! qu'ai-je entendu! Dieux que le crime outrage,
De quel coup vous frappez ceux qui sont votre image!
Statira dans ce temple! Ah! souffrez qu'à genoux
Dans mes profonds respects....

STATIRA.

Grand-Prêtre, levez-vous.
Je ne suis plus pour vous la maîtresse du monde;

Ne respectez ici que ma douleur profonde.
Des grandeurs d'ici bas voyez quel est le sort.
Ce qu'éprouva mon père au moment de sa mort,
Dans Babylone en sang je l'éprouvai de même.
Darius, Roi des Rois, privé du diadême,
Fuyant dans des déserts, errant, abandonné,
Par ses propres amis se vit assassiné.
Un étranger, un pauvre, un rebut de la terre,
En ses derniers momens soulagea sa misere.

(*Montrant la Prêtresse inférieure.*)

Voyez-vous cette femme, étrangere en ma cour?
Sa main, sa seule main m'a conservé le jour.
Seule elle me tira de la foule sanglante
Où mes lâches amis me laissaient expirante.
Elle est Ephésienne; elle guida mes pas
Dans cet auguste asyle au bout de mes Etats.
Je vis par mille mains ma dépouille arrachée,
De mourans & de morts la campagne jonchée,
Les soldats d'Alexandre érigés tous en Rois,
Et les larcins publics appellés grands exploits.
J'eus en horreur le monde, & les maux qu'il enfante.
Loin de lui pour jamais je m'enterrai vivante.
Je pleure, je l'avoue, une fille, un enfant
Arrachés à mes bras sur mon corps tout sanglant.
Cette étrangere ici me tient lieu de famille.
J'ai perdu Darius, Alexandre & ma fille;
Dieu seul me reste.

L'HIÉROPHANTE.

Hélas! qu'il soit donc votre appui!
Du trône où vous étiez, vous montez jusqu'à lui.
Son temple est votre cœur. Soyez-y plus heureuse
Que dans cette grandeur auguste & dangereuse.

Sur ce trône terrible, & par vous oublié,
Devenu pour la terre un objet de pitié.

STATIRA.

Ce temple quelquefois, Seigneur, m'a consolée.
Mais vous devez sentir l'horreur qui m'a troublée,
En voyant que Cassandre y parle aux mêmes Dieux,
Contre sa tête impie implorés par mes vœux.

L'HIEROPHANTE.

Le sacrifice est grand, je sens trop ce qu'il coute,
Mais notre loi vous parle, & votre cœur l'écoute.
Vous l'avez embrassée.

STATIRA.

Aurais-je pu prévoir,
Quelle dût m'imposer cet horrible devoir?
Je sens que de mes jours, usés dans l'amertume,
Le flambeau pâlissant s'éteint & se consume.
Et ces derniers momens que Dieu veut me donner,
A quoi vont-ils servir?

L'HIEROPHANTE.

Peut-être à pardonner.
Vous-même vous avez tracé votre carriere;
Marchez-y sans jamais regarder en arriere;
Les mânes affranchis d'un corps vil & mortel,
Goûtent sans passions un repos éternel.
Un nouveau jour leur luit, ce jour est sans nuage;
Ils vivent pour les Dieux, tel est notre partage.
Une retraite heureuse amene au fond des cœurs
L'oubli des ennemis, & l'oubli des malheurs.

STATIRA.

Il est vrai; je fus Reine, & ne suis que Prêtresse.
Dans mon devoir affreux soutenez ma faiblesse.
Que faut-il que je fasse?

L'HIEROPHANTE.

Olimpie à genoux
Doit d'abord en ces lieux se jetter devant vous,
C'eſt à vous à bénir cet illuſtre himenée.

STATIRA.

Je vais la préparer à vivre infortunée :
C'eſt le ſort des humains.

L'HIEROPHANTE.

Le feu ſacré, l'encens,
L'eau luſtrale, les dons offerts aux Dieux puiſſans,
Tout ſera préſenté par vos mains reſpectables.

STATIRA.

Et pour qui, malheureuſe! Ah! mes jours déplorables
Juſqu'au dernier moment ſont-ils chargés d'horreur!
J'ai cru dans la retraite éviter mon malheur:
Le malheur eſt par-tout, je m'étais abuſée.
Allons, ſuivons la loi par moi-même impoſée.

L'HIEROPHANTE.

Adieu, je vous admire autant que je vous plains.
Elle vient près de vous.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

STATIRA, OLIMPIE. (*Le Théâtre tremble.*)

STATIRA.

Lieux funèbres & ſaints,
Vous frémiſſez! — J'entends un horrible murmure,
Le Temple eſt ébranlé! — Quoi! toute la nature

S'émeut à son aspect ! & mes sens éperdus
Sont dans le même trouble & restent confondus !

OLIMPIE *effrayée.*

Ah ! Madame !...

STATIRA.

Approchez, jeune & tendre victime ;
Cet augure effrayant semble annoncer le crime.
Vos attraits semblent nés pour la seule vertu.

OLIMPIE.

Dieux justes ! soutenez mon courage abattu ! —
Et vous, de leurs décrets auguste confidente,
Daignez conduire ici ma jeunesse innocente,
Je suis entre vos mains, dissipez mon effroi.

STATIRA.

Ah ! j'en ai plus que vous. — Ma fille, embrassez-moi. —
Du sort de votre époux êtes-vous informée ?
Quel est votre pays ? quel sang vous a formée ?

OLIMPIE.

Humble dans mon état, je n'ai point attendu
Ce rang où l'on m'éleve, & qui ne m'est pas dû.
Cassandre est Roi, Madame ; il daigna dans la Gréce,
A la cour de son père élever ma jeunesse.
Depuis que je tombai dans ses augustes mains,
J'ai vu toujours en lui le plus grand des humains.
Je chéris un époux, & je révere un maître ;
Voilà mes sentimens, & voilà tout mon être.

STATIRA.

Qu'aisément, juste Ciel, on trompe un jeune cœur !
De l'innocence en vous que j'aime la candeur !
Cassandre a donc pris soin de votre destinée ?
Quoi ! d'un Prince ou d'un Roi vous ne seriez pas née !

OLIMPIE.

Pour aimer la vertu, pour en ſuivre les lois,
Faut-il donc être né dans la pourpre des Rois?

STATIRA.

Non; je ne vois que trop le crime ſur le trône.

OLIMPIE.

Je n'étais qu'une eſclave.

STATIRA.

Un tel deſtin m'étonne.
Les Dieux ſur votre front, dans vos yeux, dans vos traits
Ont placé la nobleſſe ainſi que les attraits.
Vous eſclave!

OLIMPIE.

Antipatre en ma premiere enfance
Par le ſort des combats me tint ſous ſa puiſſance;
Je dois tout à ſon fils.

STATIRA.

Ainſi vos premiers jours
Ont ſenti l'infortune, & vu finir ſon cours!
Et la mienne a duré tout le tems de ma vie. ——
En quel tems, en quels lieux futez-vous pourſuivie
Par cet affreux deſtin qui vous mit dans les fers?

OLIMPIE.

On dit que d'un grand Roi, maître de l'univers,
On termina la vie, on diſputa le trône,
On déchira l'Empire; & que dans Babylone
Caſſandre conſerva mes jours infortunés
Dans l'horreur du carnage au glaive abandonnés.

STATIRA.

Quoi! dans ces tems marqués par la mort d'Alexandre,
Captive d'Antipatre, & ſoumiſe à Caſſandre!

OLIMPIE.

C'eſt tout ce que j'ai ſu. Tant de malheurs paſſés,
Par mon bonheur nouveau doivent être éffacés.

STATIRA.

Captive à Babylone! —— Ô priſſance éternelle!
Vous faites-vous un jeu des pleurs d'une mortelle?
Le lieu, le tems, ſon âge ont excité dans moi
La joie & les douleurs, la tendreſſe & l'effroi.
Ne me trompe-je point? Le Ciel ſur ſon viſage,
Du héros mon époux ſemble imprimer l'image...

OLIMPIE.

Que dites-vous?

STATIRA.

Hélas! tels étaient ſes regards,
Quand moins fier & plus doux, loin des ſanglans hasards,
Relevant ma famille au glaive dérobée,
Il la remit au rang dont elle était tombée;
Quand ſa main ſe joignit à ma tremblante main.
Illuſion trop chere! eſpoir flateur & vain!
Serait-il bien poſſible! — Ecoutez-moi, Princeſſe,
Ayez quelque pitié du trouble qui me preſſe.
N'avez-vous d'une mère aucun reſſouvenir?

OLIMPIE.

Ceux qui de mon enfance ont pu m'entretenir,
M'ont tous dit, qu'en ce tems de trouble & de carnage,
Au ſortir du berceau, je fus en eſclavage.
D'une mère jamais je n'ai connu l'amour.
J'ignore qui je ſuis & qui m'a miſe au jour. —
Hélas! vous ſoupirez, vous pleurez, & mes larmes
Se mêlent à vos pleurs, & j'y trouve des charmes. —

Eh quoi ! vous me ferrez dans vos bras languiſſans !
Vous faites pour parler des efforts impuiſſans !
Parlez-moi.

STATIRA.

Je ne puis. — Je ſuccombe — Olimpie !
Le trouble que je ſens me va couter la vie.

SCENE IV.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIEROPHANTE.

L'HIEROPHANTE.

O Prêtreſſe des Dieux ! ô Reine des humains !
Quel changement nouveau dans vos triſtes deſtins !
Que nous faudra-t-il faire ? & qu'allez-vous entendre ?

STATIRA.

Des malheurs ; je ſuis prête, & je dois tout attendre.

L'HIEROPHANTE.

C'eſt le plus grand des biens d'amertume mêlé ;
Mais il n'en eſt point d'autre. Antigone troublé,
Antigone, les ſiens, le peuple, les armées,
Toutes les voix enfin, par le zèle animées,
Tout dit que cet objet à vos yeux préſenté,
Qui long-tems comme vous fut dans l'obſcurité,
Que vos royales mains vont unir à Caſſandre,
Qu'Olimpie...

STATIRA.

Achevez.

L'HIEROPHANTE.

Eſt fille d'Alexandre.

STATIRA, *(courant embraſſer Olimpie.)*

Ah ! mon cœur déchiré me l'a dit avant vous.

Ô ma fille! ô mon fang! ô nom fatal & doux!
De vos embraffemens faut-il que je jouiffe,
Lorfque par votre hymen vous faites mon fupplice!

OLIMPIE.

Quoi! vous feriez ma mère, & vous en gémiffez!

STATIRA.

Non, je bénis les Dieux trop long-tems courroucés.
Je fens trop la nature & l'excès de ma joie;
Mais le Ciel me ravit le bonheur qu'il m'envoie,
Il te donne à Caffandre!

OLIMPIE.

Ah! fi dans votre flanc
Olimpie a puifé la fource de fon fang,
Si j'en crois mon amour, fi vous êtes ma mère,
Le généreux Caffandre a-t-il pu vous déplaire?

L'HIEROPHANTE.

Oui, vous êtes fon fang, vous n'en pouvez douter,
Caffandre enfin l'avoue, il vient de l'attefter.
Pourrez-vous toutes deux, avec lui réunies,
Concilier enfin deux races ennemies?

OLIMPIE.

Qui? lui! votre ennemi! tel ferait mon malheur!

STATIRA.

D'Alexandre ton père il eft l'empoifonneur.
Au fein de Statira dont tu tiens la naiffance,
Dans ce fein malheureux qui nourrit ton enfance,
Que tu viens d'embraffer pour la premiere fois,
Il plongea le couteau dont il frappa les Rois.
Il me pourfuit enfin jufqu'au temple d'Ephefe;
Il y brave les Dieux, & feint qu'il les appaife;
A mes bras maternels il ofe te ravir;
Et tu peux demander fi je dois le haïr!

OLIMPIE.

Quoi ! d'Alexandre ici le Ciel voit la famille !
Quoi ! vous êtes sa veuve ! Olimpie est sa fille !
Et votre meurtrier, ma mère, est mon époux !
Je ne suis en vos bras qu'un objet de courroux !
Quoi ! cet hymen si cher était un crime horrible !

L'HIEROPHANTE.

Espérez dans le Ciel.

OLIMPIE.

Ah ! sa haine inflexible
D'aucune ombre d'espoir ne peut flatter mes vœux ;
Il s'ouvrait un abîme en éclairant mes yeux.
Je vois ce que je suis, & ce que je dois être.
Le plus grand de mes maux est donc de me connaître !
Je devais à l'autel où vous nous unissiez,
Expirer en victime, & tomber à vos pieds.

SCENE V.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, UN PRÊTRE.

LE PRÊTRE.

On menace le temple ; & les divins mystères
Sont bientôt profanés par des mains téméraires.
Le deux Rois désunis disputent à nos yeux
Le droit de commander où commandent les Dieux.
Voilà ce qu'annonçaient ces voûtes gémissantes,
Et sous nos pieds craintifs nos demeures tremblantes.
Il semble que le Ciel veuille nous informer
Que la terre l'offense, & qu'il faut le calmer.

Tout un peuple éperdu, que la discorde excite,
Vers le parvis sacré vole & se précipite.
Ephese est divisée entre deux factions,
Nous ressemblons bientôt aux autres nations.
La sainteté, la paix, les mœurs vont disparaître;
Les Rois l'emporteront, & nous aurons un maître.

L'HIEROPHANTE.

Ah! qu'au moins loin de nous ils portent leurs forfaits!
Qu'ils laissent sur la terre un asyle de paix!
Leur intérêt l'exige. — Ô mère auguste & tendre,
Et vous — dirai-je, hélas! l'épouse de Cassandre!
Aux pieds de ces autels vous pouvez vous jetter.
Aux Rois audacieux je vais me présenter:
Je connais le respect qu'on doit à leur courronne,
Mais ils en doivent plus à ce Dieu qui la donne.
S'ils prétendent régner, qu'ils ne l'irritent pas.
Nous sommes je le sais, sans armes, sans soldats.
Nous n'avons que nos lois, voilà notre puissance.
Dieu seul est mon appui, son temple est ma défense:
Et si la tyrannie osait en approcher,
C'est sur mon corps sanglant qu'il lui faudra marcher.

(L'Hierophante sort avec le Prêtre inférieur.)

SCENE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

O Destinée! ô Dieu des autels & du trône!
Contre Cassandre au moins favorise Antigone. —
Il me faut donc, ma fille, au déclin de mes jours,

OLIMPIE.

Quoi! d'Alexandre ici le Ciel voit la famille!
Quoi! vous êtes sa veuve! Olimpie est sa fille!
Et votre meurtrier, ma mère, est mon époux!
Je ne suis en vos bras qu'un objet de courroux!
Quoi! cet hymen si cher était un crime horrible!

L'HIEROPHANTE.

Espérez dans le Ciel.

OLIMPIE.

Ah! sa haine inflexible
D'aucune ombre d'espoir ne peut flatter mes vœux;
Il s'ouvrait un abîme en éclairant mes yeux.
Je vois ce que je suis, & ce que je dois être.
Le plus grand de mes maux est donc de me connaître!
Je devais à l'autel où vous nous unissiez,
Expirer en victime, & tomber à vos pieds.

SCENE V.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, UN PRÊTRE.

LE PRÊTRE.

On menace le temple; & les divins mystères
Sont bientôt profanés par des mains téméraires.
Le deux Rois désunis disputent à nos yeux
Le droit de commander où commandent les Dieux.
Voilà ce qu'annonçaient ces voûtes gémissantes,
Et sous nos pieds craintifs nos demeures tremblantes.
Il semble que le Ciel veuille nous informer
Que la terre l'offense, & qu'il faut le calmer.

Tout un peuple éperdu, que la discorde excite,
Vers le parvis sacré vole & se précipite.
Ephese est divisée entre deux factions,
Nous ressemblons bientôt aux autres nations.
La sainteté, la paix, les mœurs vont disparaître;
Les Rois l'emporteront, & nous aurons un maître.

L'HIEROPHANTE.

Ah! qu'au moins loin de nous ils portent leurs forfaits!
Qu'ils laissent sur la terre un asyle de paix!
Leur intérêt l'exige. — Ô mère auguste & tendre,
Et vous — dirai-je, hélas! l'épouse de Cassandre!
Aux pieds de ces autels vous pouvez vous jetter.
Aux Rois audacieux je vais me présenter:
Je connais le respect qu'on doit à leur courronne,
Mais ils en doivent plus à ce Dieu qui la donne.
S'ils prétendent régner, qu'ils ne l'irritent pas.
Nous sommes je le sais, sans armes, sans soldats.
Nous n'avons que nos lois, voilà notre puissance.
Dieu seul est mon appui, son temple est ma défense:
Et si la tyrannie osait en approcher,
C'est sur mon corps sanglant qu'il lui faudra marcher.

(L'Hierophante sort avec le Prêtre inférieur.)

SCENE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

O Destinée! ô Dieu des autels & du trône!
Contre Cassandre au moins favorise Antigone. —
Il me faut donc, ma fille, au déclin de mes jours,

De nos feuls ennemis attendre des fecours,
Rechercher un vengeur au fein de ma mifere,
Chez les ufurpateurs du trône de ton père !
Chez nos propres fujets, dont les efforts jaloux
Difputent cent Etats, que j'ai poffédés tous!
Ils rampaient à mes pieds, ils font ici les maîtres!
Ô trône de Cyrus ! ô fang de mes ancêtres !
Dans quel profond abîme êtes-vous defcendus !
Vanité des grandeurs, je ne vous connais plus.

OLIMPIE.

Ma mère je vous fuis. — Ah ! dans ce jour funefte
Rendez-moi digne au moins du grand nom qui vous refte !
Le devoir qu'il prefcrit, eft mon unique efpoir.

STATIRA.

Fille du Roi des Rois, — rempliffez ce devoir.

Fin du fecond acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(Le Temple est fermé.)

CASSANDRE, SOSTENE,
(dans le péristile.)

CASSANDRE.

LA vérité l'emporte, il n'est plus temps de taire
Ce funeste secret qu'avait caché mon père.
Il a fallu céder à la publique voix.
Oui, j'ai rendu justice à la fille des Rois.
Devais-je plus long-temps, par un cruel silence,
Faire encor à son sang cette mortelle offense ?
Je fus coupable assez.

SOSTENE.

Mais un rival jaloux
Du grand nom d'Olimpie abuse contre vous.
Il anime le peuple, Ephese est allarmée.
De la Religion la fureur animée,
Qu'Antigone méprise, & qu'il fait exciter,

Vous fait un crime affreux, un crime à détester,
De posséder la fille, ayant tué la mère.

CASSANDRE.

Les reproches sanglans qu'Ephese peut me faire,
Vous le savez, grand Dieu, n'approchent pas des miens.
J'ai calmé, grace au Ciel, les cœurs des citoyens;
Le mien sera toujours victime des furies,
Victime de l'amour & de mes barbaries.
Hélas! j'avais voulu qu'elle tint tout de moi,
Qu'elle ignorât un sort qui me glaçait d'effroi.
De son père en ses mains je mettais l'héritage
Conquis par Antipatre, aujourd'hui mon partage.
Heureux par mon amour, heureux par mes bienfaits,
Une fois en ma vie avec moi-même en paix,
Tout était reparé, je lui rendais justice.
D'aucun crime après tout mon cœur ne fut complice.
J'ai tué Statira, mais c'est dans les combats;
C'est en sauvant mon père, en lui prêtant mon bras,
C'est dans l'emportement du meurtre & du carnage,
Où le devoir d'un fils égarait mon courage;
C'est dans l'aveuglement que la nuit & l'horreur
Répendaient sur mes yeux troublés par la fureur.
Mon ame en frémissait avant d'être punie
Par ce fatal amour qui la tient asservie.
Je me crois innocent au jugement des Dieux,
Devant le monde entier, mais non pas à mes yeux,
Non pas pour Olimpie, & c'est là mon supplice,
C'est là mon désespoir. Il faut qu'elle choisisse
Ou de me pardonner, ou de percer mon cœur,
Ce cœur désespéré, qui brûle avec fureur.

SOSTENE.

On prétend qu'Olimpie en ce temple amenée,
Peut retirer la main qu'elle vous a donnée.

CASSANDRE.

Oui, je le sais, Sostene, & si de cette loi
L'objet que j'idolâtre, abusait contre moi,
Malheur à mon rival, & malheur à ce temple.
Du culte le plus saint je donne ici l'exemple;
J'en donnerais bientôt de vengeance & d'horreur!
Ecartons loin de moi cette vaine terreur.
Je suis aimé : son cœur est à moi dès l'enfance,
Et l'amour est le Dieu qui prendra ma défense.
Courons vers Olimpie.

SCENE II.

CASSANDRE, SOSTENE, L'HIEROPHANTE
(*sortant du Temple.*)

CASSANDRE.

Interprête du Ciel,
Ministre de clémence en ce jour solemn
J'ai de votre saint Temple écarté les allarmes.
Contre Antigone encor je n'ai point pris les armes;
J'ai respecté ces temps à la paix consacrés;
Mais donnez cette paix à mes sens déchirés.
J'ai plus d'un droit ici, je saurai le défendre.
Je meurs sans Olimpie, & vous devez la rendre;
Achevons cet himen.

L'HIEROPHANTE.

Elle remplit, Seigneur,
Des devoirs bien sacrés & bien chers à son cœur;

CASSANDRE.

Tout le mien les partage. Où donc est la Prêtresse
Qui doit m'offrir ma femme, & bénir ma tendresse ?

L'HIEROPHANTE.

Elle va l'amener. Puissent de si beaux nœuds
Ne point faire aujourd'hui le malheur de tous deux!

CASSANDRE.

Notre malheur !—— Hélas ! cette seule journée
Voyait de tant de maux la course terminée.
Pour la premiere fois un moment de douceur
De mes affreux chagrins dissipait la noirceur.

L'HIEROPHANTE.

Peut-être plus que vous Olimpie est à plaindre.

CASSANDRE.

Comment ! que dites-vous ! ... Eh ! que peut-elle
craindre ?

L'HIEROPHANTE, (*s'en allant.*)

Vous l'apprendrez trop tôt.

CASSANDRE.

Non, demeurez. Eh quoi !
Du parti d'Antigone êtes-vous contre moi?

L'HIEROPHANTE.

Me préservent les cieux de passer les limites
Que mon culte paisible à mon zèle a prescrites!
Les intrigues des cours, les cris des factions,
Des humains que je fuis les tristes passions,
N'ont point encor troublé nos rétraites obscures ;
Au Dieu que nous servons, nous levons des mains
pures.
Les débats des grands Rois prompts à se diviser,
Ne sont connus de nous que pour les appaiser;
Et nous ignorerions leurs grandeurs passagéres,
Sans le fatal besoin qu'ils ont de nos prieres——

Pour vous, pour Olimpie, & pour d'autres, Seigneur,
Je vais des immortels implorer la faveur.

CASSANDRE.

Olimpie!...

L'HIEROPHANTE.

En ces lieux ce moment la rappelle.
Voyez si vous avez encor des droits sur elle.
Je vous laisse.

(*Il sort, & le temple s'ouvre.*)

SCENE III.

CASSANDRE, SOSTENE, STATIRA, OLIMPIE.

CASSANDRE.

ELle tremble, ô Ciel! & je fremis!——
Quoi! vous baissez les yeux de vos larmes remplis!
Vous détournez de moi ce front où la nature
Peint l'ame la plus noble, & l'ardeur la plus pure!

OLIMPIE (*se jettant dans les bras de sa mère.*)
Ah! barbare! Ah! madame!

CASSANDRE.

Expliquez-vous, parlez,
Dans quels bras fuyez-vous mes regards désolés?
Que m'a-t-on dit? pourquoi me causer tant d'allarmes?
Qui donc vous accompagne & vous baigne de larmes?

STATIRA.

(*se dévoilant, & se retournant vers Cassandre.*)
Regarde qui je suis.

CASSANDRE.

—— A ses traits, —— à sa voix, ——

Mon fang fe glace! —— où fuis-je? & qu'eft-ce que
je vois?

STATIRA.

Tes crimes.

CASSANDRE.

Statira peut ici reparaître!

STATIRA.

Malheureux! reconnais la veuve de ton maître,
La mère d'Olimpie.

CASSANDRE.

O tonnerres du Ciel,
Grondez fur moi, tombez fur ce front criminel!

STATIRA.

Que n'as-tu fait plutôt cette horrible priere?
Eternel ennemi de ma famille entiere,
Si le ciel l'a voulu, fi par tes premiers coups,
Toi feul as fait tomber mon trône & mon époux;
Si dans ce jour de crime, au milieu du carnage,
Tu-te fentis, barbare, affez peu de courage
Pour frapper une femme, & lui perçant le flanc
La plonger de tes mains dans les flots de fon fang,
De ce fang malheureux laiffe moi ce qui refte.
Faut-il qu'en tous les tems ta main me foit funefte?
N'arrache point ma fille à mon cœur, à mes bras;
Quand le ciel me la rend, ne me l'enleve pas.
Des tirans de la terre à jamais féparée,
Refpecte au moins l'afyle où je fuis enterrée.
Ne viens point, malheureux, par d'indignes efforts;
Dans ces tombeaux facrés, perfécuter les morts.

CASSANDRE.

Vous m'avez plus frappé que n'eût fait le tonnerre;
Et mon front à vos pieds n'ofe toucher la terre.

Je m'en avoue indigne après mes attentats ;
Et si je m'excusais sur l'horreur des combats,
Si je vous apprenais que ma main fut trompée,
Quand des jours d'un héros la trame fut coupée,
Que je servais mon père en m'armant contre vous,
Je ne fléchirais point votre juste courroux.
Rien ne peut m'excuser.——Je pourrais dire encore
Que je sauvai ce sang que ma tendresse adore,
Que je mets à vos pieds mon sceptre, & mes états.
Tout est affreux pour vous !—Vous ne m'écoutez pas !
Ma main m'arracherait ma malheureuse vie,
Moins pleine de forfaits que de remords punie,
Si votre propre sang, l'objet de tant d'amour,
Malgré lui, malgré moi ne m'attachait au jour.
Avec un saint respect j'élevai votre fille ;
Je lui tins lieu quinze ans de père & de famille;
Elle a mes vœux, mon cœur; & peut-être les dieux
Ne nous ont assemblés dans ces augustes lieux
Que pour y réparer, par un saint hymenée
L'épouvantable horreur de notre destinée.

STATIRA.

Quel hymen !——O mon sang ! tu recevrais la foi ;
De qui ? de l'assassin d'Alexandre & de moi !

OLIMPIE.

Non—ma mère, éteignez ces flambeaux effroyables,
Ces flambeaux de l'himen entre nos mains coupables ;
Eteignez dans mon cœur l'affreux ressouvenir
Des nœuds, des tristes nœuds qui devaient nous unir,
Je préfére (& ce choix n'a rien qui vous étonne)
La cendre qui vous couvre au sceptre qu'il me donne ;
Je n'ai point balancé ; laissez moi dans vos bras
Oublier tant d'amour avec tant d'attentats.

Votre fille en l'aimant, devenait sa complice.
Pardonnez, acceptez mon juste sacrifice.
Séparez, s'il se peut, mon cœur de ses forfaits,
Empêchez-moi sur-tout de le revoir jamais.

STATIRA.

Je reconnais ma fille, & suis moins malheureuse.
Tu rends un peu de vie à ma langueur affreuse.
Je renais.——Ah! grands dieux! vouliez-vous que ma main
Présentât Olimpie à ce monstre inhumain?
Qu'exigez-vous de moi? quel affreux ministère,
Et pour votre Prêtresse, hélas! & pour sa mère;
Vous en aviez pitié, vous ne prétendiez pas
M'arrêter dans le piége où vous guidez mes pas.
——Cruel! n'insulte plus & l'autel, & le trône,
Tu souillas de mon sang les murs de Babylone;
J'aimerais mieux encor une seconde fois
Voir ce sang répandu par l'assassin des Rois,
Que de voir mon sujet, mon ennemi—— Cassandre,
Aimer insolemment la fille d'Alexandre.

CASSANDRE.

Je me condamne encor avec plus de rigueur.
Mais j'aime; mais cédez à l'amour en fureur.
Olimpie est à moi; je sais quel fut son père;
Je suis Roi comme lui; j'en ai le caractère,
J'en ai les droits, la force, elle est ma femme enfin.
Rien ne peut séparer mon sort & son destin.
Ni ses frayeurs, ni vous, ni les dieux, ni mes crimes,
Rien ne rompra jamais ces nœuds si légitimes.
Le ciel de mes remords ne s'est point détourné,
Et puisqu'il nous unit il a tout pardonné.
Mais si l'on veut m'ôter cette épouse adorée,

Sa main qui m'appartient, sa foi qu'elle a jurée,
Il faut verser ce sang, il faut m'ôter ce cœur,
Qui ne connaît plus qu'elle & qui vous fait horreur.
Vos autels à mes yeux n'ont plus de privilége;
Si je fus meurtrier, je serai sacrilége.
J'enleverai ma femme à ce temple, à vos bras,
Aux dieux même, à nos dieux, s'ils ne m'exaucent pas;
Je demande la mort, je la veux, je l'envie,
Mais je n'expirerai que l'époux d'Olimpie.
Il faudra malgré vous que j'emporte au tombeau
Et l'amour le plus tendre, & le nom le plus beau,
Et les remords affreux d'un crime involontaire,
Qui fléchiront du moins les mânes de son père.

(Cassandre sort avec Sostene.)

SCENE IV.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

Quel moment! quel blasphême! ô ciel qu'ai-je entendu!
Ah! ma fille, à quel prix mon sang m'est-il rendu!
Tu ressens, je le vois, les horreurs que j'éprouve;
Dans tes yeux effrayés ma douleur se retrouve;
Ton cœur répond au mien; tes chers embrassemens,
Tes soupirs enflammés consolent mes tourmens;
Ils sont moins douloureux, puisque tu les partages.
Ma fille est mon asyle en ces nouveaux naufrages.
Je peux tout supporter, puisque je vois en toi
Un cœur digne en effet d'Alexandre & de moi.

OLIMPIE.

Ah! le ciel m'eſt témoin ſi mon ame eſt formée
Pour imiter la vôtre, & pour être animée
Des mêmes ſentimens, & des mêmes vertus.
O veuve d'Alexandre! ô ſang de Darius!
Ma mère!——Ah! falait-il qu'à vos bras enlevée,
Par les mains de Caſſandre on me vit élevée!
Pourquoi votre aſſaſſin prévenant mes ſouhaits,
A-t-il marqué pour moi ſes jours par ſes bienfaits!
Que ſa cruelle main ne m'a-t-elle opprimée!
Bienfaits trop dangereux! Pourquoi m'a-t-il aimée!
Ciel! que vois-je paraître en ces lieux retirés
Antigone lui-même!

SCENE V.

STATIRA, OLIMPIE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

O Reine, demeurez.
Vous voyez un des Rois formés par Alexandre,
Qui reſpecte ſa veuve, & qui vient la défendre.
Vous pourriez remonter, du pied de cet autel,
Au premier rang du monde où vous plaça le ciel,
Y mettre votre fille, & prendre au moins vengeance
Du raviſſeur altier qui tous trois nous offenſe.
Votre ſort eſt connu, tous les cœurs ſont à vous;
Ils ſont las des tyrans que votre auguſte époux
Laiſſa par ſon trépas maîtres dans cet empire;
Pour ce grand changement votre nom peut ſuffire.
M'avoûerez-vous ici pour votre défenſeur?

STATIRA.

Oui, si c'est la pitié qui conduit votre cœur,
Si vous servez mon sang, si votre offre est sincère.

ANTIGONE.

Je ne souffrirai pas qu'un jeune téméraire,
Des mains de votre fille & de tant de vertus
Obtienne un double droit au trône de Cyrus.
Il en est trop indigne; & pour un tel partage
Je n'ai pas présumé qu'il ait votre suffrage.
Je n'ai point au grand-Prêtre ouvert ici mon cœur;
Je me suis présenté comme un adorateur,
Qui des Divinités implore la clémence.
Je me présente à vous armé de la vengeance.
La veuve d'Alexandre oubliant sa grandeur,
De sa famille au moins n'oublira point l'honneur.

STATIRA.

Mon cœur est détaché du trône & de la vie;
L'un me fut enlevé, l'autre est bientôt finie.
Mais si vous arrachez aux mains d'un ravisseur
Le seul bien que les Dieux rendaient à ma douleur,
Si vous la protégez, si vous vengez son père,
Je ne vois plus en vous que mon Dieu tutélaire.
Seigneur, sauvez ma fille au bord de mon tombeau
Du crime & du danger d'épouser mon bourreau.

ANTIGONE.

Digne sang d'Alexandre, approuvez-vous mon zèle?
Acceptez-vous mon offre, & pensez-vous comme elle?

OLIMPIE.

Je dois haïr Cassandre.

ANTIGONE.

Il faut donc m'accorder
Le prix, le noble prix que je viens demander.

Contre mon allié je prends votre défenſe.
Je crois vous mériter, ſoyez ma récompenſe.
Toute autre eſt un outrage, & c'eſt vous que je veux.
Caſſandre n'eſt pas fait pour obtenir vos vœux.
Parlez; & je tiendrai cette gloire ſuprême
De mon bras, de la Reine, & ſur-tout de vous-même.
Prononcez; daignez-vous m'honorer d'un tel prix?

STATIRA.

Décidez.

OLIMPIE.

Laiſſez-moi reprendre mes eſprits. ——
J'ouvre à peine les yeux. Tremblante, épouvantée,
Du ſein de l'eſclavage en ce temple jettée,
Fille de Statira, fille d'un demi-Dieu,
Je retrouve une mère en cet auguſte lieu,
De ſon rang, de ſes biens, de ſon nom dépouillée,
Et d'un ſommeil de mort à peine réveillée;
J'épouſe un bienfaiteur, —— il eſt un aſſaſſin.
Mon époux de ma mère a déchiré le ſein.
Dans cet entaſſement d'horribles avantures,
Vous m'offrez votre main pour venger mes injures.
Que puis-je vous répondre! —— Ah! dans de tels momens,

(embraſſant ſa mère.)

Voyez à qui je dois mes premiers ſentimens.
Voyez ſi les flambeaux des pompes nuptiales
Sont faits pour éclairer des horreurs ſi fatales,
Quelle foule de maux m'environne en un jour,
Et ſi ce cœur glacé peut écouter l'amour.

STATIRA.

Ah! je vous répons d'elle, & le Ciel vous la donne.
La majeſté peut-être, ou l'orgueil de mon trône,

N'avait

N'avait pas destiné dans mes premiers projets
La fille d'Alexandre à l'un de mes sujets ;
Mais vous la mariez en osant la défendre.
C'est vous qu'en expirant désignait Alexandre.
Il nomma le plus digne, & vous le devenez.
Son trône est votre bien, quand vous le soutenez.
Que des Dieux immortels la faveur vous seconde !
Que leur main vous conduise à l'empire du monde !
Alexandre & sa veuve ensevelis tous deux,
Lui dans la tombe, & moi dans ces murs ténébreux,
Vous verrons sans regret au trône de mes pères :
Et puissent désormais les destins moins séveres
En écarter pour vous cette fatalité
Qui renversa toujours ce trône ensanglanté !

ANTIGONE.

Il sera relevé par la main d'Olimpie.
Montrez-vous avec elle aux Peuples de l'Asie.
Sortez de cet asyle, & je vais tout presser,
Pour venger Alexandre, & pour le remplacer.

(Il sort.)

SCENE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

MA fille, c'est par toi que je romps la barriere
Qui me sépare ici de la nature entiere ;
Et je rentre un moment dans ce monde pervers,
Pour venger mon époux, ton hymen, & tes fers.
Dieu donnera la force à mes mains maternelles
De briser avec toi tes chaînes criminelles.

Viens remplir ma promeſſe, & me faire oublier,
Par des fermens nouveaux, le crime du premier.

OLIMPIE.

Hélas!...

STATIRA.

Quoi! tu gémis!

OLIMPIE.

Cette même journée
Allumerait deux fois les flambeaux d'himenée!

STATIRA.

Que dis-tu?

OLIMPIE.

Permettez, pour la premiere fois,
Que je vous faſſe entendre une timide voix.
Je vous chéris, ma mère, & je voudrais répandre
Le ſang que je reçus de vous & d'Alexandre,
Si j'obtenais des Dieux, en le faiſant couler,
De prolonger vos jours ou de les conſoler.

STATIRA.

Ô ma chère Olimpie!

OLIMPIE.

Oſerai-je encor dire
Que votre aſyle obſcur eſt le trône où j'aſpire!
Vous m'y verrez ſoumiſe, & foulant à vos pieds
Ces trônes malheureux pour vous ſeule obligés.
Alexandre mon père, enfermé dans la tombe,
Veut-il que de nos mains ſon ennemi ſuccombe?
Laiſſons-là tous ces Rois dans l'horreur des combats,
Se punir l'un par l'autre, & venger ſon trépas.
Mais nous, de tant de maux victimes innocentes,
A leurs bras forcenés joignant nos mains tremblantes
Faudra-t-il nous charger d'un meurtre infructueux?

Les larmes font pour nous, les crimes font pour eux.

STATIRA.

Des larmes ! —— Eh pour qui les vois-je ici répandre?
Dieux ! m'avez-vous rendu la fille d'Alexandre?
Eft-ce elle que j'entens ?

OLIMPIE.

Ma mère ...

STATIRA.

Ô Ciel vengeur ! ...

OLIMPIE.

Caffandre ! ...

STATIRA.

Explique-toi ; tu me glaces d'horreur,
Parle.

OLIMPIE.

Je ne le puis.

STATIRA.

Va, tu m'arraches l'ame.
Finis ce trouble affreux; parle, dis-je.

OLIMPIE.

Ah ! Madame,
Je fens trop de quels coups je viens de vous frapper.
Mais je vous chéris trop pour vouloir vous tromper.
Prête à me féparer d'un époux fi coupable,
Je le fuis, —— mais je l'aime.

STATIRA.

Ô parole exécrable !
Dernier de mes momens : cruelle fille, hélas !
Puifque tu peux l'aimer, tu ne le fuiras pas.
Tu l'aimes ! tu trahis Alexandre & ta mère !
Grand Dieu ! j'ai vu périr mon époux & mon père ;
Tu m'arrachas ma fille, & ton ordre inhumain

Me la fait retrouver pour mourir de sa main!

OLIMPIE.

Je me jette à vos pieds...

STATIRA.

Fille dénaturée!

Fille trop chère!...

OLIMPIE.

Hélas! de douleur dévorée,
Tremblante à vos genoux, je les baigne de pleurs.
Ma mère, pardonnez.

STATIRA.

Je pardonne, — & je meurs.

OLIMPIE.

Vivez, écoutez-moi.

STATIRA.

Que veux-tu?

OLIMPIE.

Je vous jure,
Par les Dieux, par mon nom, par vous, par la nature,
Que je m'en punirai, qu'Olimpie aujourd'hui
Répandra tout son sang avant que d'être à lui.
Mon cœur vous est connu. Je vous ai dit que j'aime;
Jugez par ma faiblesse, & par cet aveu même,
Si ce cœur est à vous, & si vous l'emportez
Sur mes sens éperdus que l'amour a domptés.
Ne considérez point ma faiblesse & mon âge;
De mon père & de vous je me sens le courage.
J'ai pu les offenser, je ne peux les trahir;
Et vous me connaîtrez en me voyant mourir.

STATIRA.

Tu peux mourir, dis-tu, fille inhumaine & chère!
Et tu ne peux haïr l'assassin de ton père!

OLIMPIE.

Arrachez-moi ce cœur : vous verrez qu'un époux,
Quelque cher qu'il me fût, y régnait moins que vous;
Vous y reconnaîtrez ce pur fang qui m'anime.
Pour me juftifier prenez votre victime,
Immolez votre fille.

STATIRA.

Ah ! j'en crois tes vertus.
Je te plains, Olimpie, & ne t'accufe plus.
J'efpère en ton devoir, j'efpère en ton courage.
Moi-même j'ai pitié d'un amour qui m'outrage.
Tu déchires mon cœur, & tu fais l'attendrir.
Confole au moins ta mère en la faifant mourir.
Va, je fuis malheureufe, & tu n'es point coupable.

OLIMPIE.

Qui de nous deux, ô Ciel ! eft la plus miférable ?

Fin du troifième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, HERMAS, (*dans le périſtile.*)

HERMAS.

Vous me l'aviez bien dit ; les ſaints lieux profanés
Aux horreurs des combats vont être abandonnés.
Vos ſoldats près du temple occupent ce paſſage.
Caſſandre yvre d'amour, de douleur & de rage,
Des Dieux qu'il invoquait défiant le courroux,
Par cet autre chemin s'avance contre vous.
Le ſignal eſt donné : mais dans cette entrepriſe,
Entre Caſſandre & vous le peuple ſe diviſe.

ANTIGONE (*en ſortant.*)

Je le réunirai.



SCENE II.

ANTIGONE, HERMAS CASSANDRE, SOSTENE.

CASSANDRE (*arrêtant Antigone.*)

Demeure, indigne ami,
Infidèle allié, déteftable ennemi,
M'ofes-tu difputer ce que le ciel me donne ?

ANTIGONE.

Oui. Quelle eft la furprife où ton cœur s'abandonne ?
La fille d'Alexandre a des droits affez grands
Pour faire armer l'Afie & trembler nos tyrans.
Babylone eft fa dot, & fon droit eft l'empire.
Je prétends l'un & l'autre, & je veux bien te dire;
Que tes pleurs, tes regrets, tes expiations,
N'en impoferont pas aux yeux des nations.
Ne crois pas qu'à préfent l'amitié confidère,
Si tu fus innocent dès la mort de fon père.
L'opinion fait tout; elle t'a condamné.
Aux faibleffes d'amour ton cœur abandonné,
Séduifoit Olimpie en cachant fa naiffance.
Tu crus enfevelir dans l'éternel filence
Ce funefte fecret dont je fuis informé.
Ce n'eft qu'en la trompant que tu peux être aimé.
Ses yeux s'ouvrent enfin; c'en eft fait, & Caffandre
N'ofe lever les fiens, n'a plus rien à prétendre.
De quoi t'es-tu flatté? penfais-tu que fes droits
T'éleveraient un jour au rang de Roi des Rois! —

Je peux de Statira prendre ici la défense.
Mais veux-tu conserver notre antique alliance?
Veux-tu régner en paix dans tes nouveaux Etats?
Me revoir ton ami? t'appuyer de mon bras?...

CASSANDRE.

Eh bien?

ANTIGONE.

Cede Olimpie, & rien ne nous sépare.
Je périrai pour toi; sinon, je te déclare
Que je suis le plus grand de tous tes ennemis.
Connais tes intérêts, pese-les, & choisis.

CASSANDRE.

Je n'aurai pas de peine, & je venois te faire
Une offre différente, & qui pourra te plaire.
Tu ne connais ni loi, ni remords, ni pitié,
Et c'est un jeu pour toi de trahir l'amitié.
J'ai craint le Ciel du moins; tu ris de sa justice,
Tu jouis des forfaits dont tu fus le complice;
Tu n'en jouiras pas, traître....

ANTIGONE.

Que prétens-tu?

CASSANDRE.

Si dans ton ame atroce il est quelque vertu,
N'employons pas les mains du soldat mercénaire
Pour assouvir ta rage & servir ma colère.
Qu'a de commun le peuple avec nos factions?
Est-ce à lui de mourir pour nos divisions?
C'est à nous, c'est à toi, si tu te sens l'audace
De braver mon courage, ainsi que ma disgrace.
Je ne fus pas admis au commerce des Dieux,
Pour aller égorger mon ami sous leurs yeux.
C'est un crime nouveau; c'est toi qui le prépares.

Va, nous étions formés pour être des barbares.
Marchons ; viens décider de ton ſort & du mien,
T'abreuver dans mon ſang, ou verſer tout le tien.

ANTIGONE.

J'y conſens avec joie, & ſois sûr qu'Olimpie
Acceptera la main qui t'ôtera la vie.

(Ils mettent l'épée à la main.)

SCENE III.

CASSANDRE, ANTIGONE, HERMAS, SOSTENE.

L'HIEROPHANTE, *ſort du Temple précipitamment avec les Prêtres & les Initiés, qui ſe jettent, avec une foule de peuple, entre Caſſandre & Antigone, & les déſarment.*

L'HIEROPHANTE.

Profanes ; c'en eſt trop. Arrêtez, reſpectez
Et le Dieu qui vous parle, & ſes ſolemnités.
Prêtres, Initiés, peuple, qu'on les ſépare ;
Banniſſez du lieu ſaint la diſcorde barbare.
Expiez vos forfaits. — Glaives, diſparaiſſez.
Pardonne, Dieu puiſſant ! vous Rois obéiſſez.

CASSANDRE.

Je cède au Ciel, à vous.

ANTIGONE.

Je perſiſte, & j'atteſte
Les mânes d'Alexandre & le courroux céleſte,
Que tant que je vivrai, je ne ſouffrirai pas

Qu'Olimpie à mes yeux paſſe ici dans ſes bras :
Et que cet hymenée illégitime, impie,
Eſt la honte d'Ephèſe, & l'horreur de l'Aſie.

CASSANDRE.

Sans doute il le ſerait ſi tu l'avais formé.

L'HIEROPHANTE.

D'un eſprit plus remis, d'un cœur moins enflammé,
Rendez-vous à la loi, reſpectez ſa juſtice.
Elle eſt commune à tous, il faut qu'on l'accompliſſe.
La cabane du pauvre & le trône des Rois
Egalement ſoumis entendent cette voix;
Elle aide la foibleſſe, elle eſt le frein du crime,
Et délie à l'autel l'innocente victime.
Si l'époux, quel qu'il ſoit, & quel que ſoit ſon rang,
Des parens de ſa femme a répandu le ſang,
Fût-il purifié dans nos ſacrés myſtères,
Par le feu de Veſta, par les eaux ſalutaires,
Et par le répentir plus néceſſaire qu'eux,
Son épouſe en un jour peut former d'autres nœuds.
Elle le peut, ſans honte, à moins que ſa clémence
A l'exemple des Dieux ne pardonne l'offenſe.
Statira vit encor, & vous devez penſer
Que du ſort de ſa fille elle peut diſpoſer.
Reſpectez les malheurs & les droits d'une mère,
Les lois des nations, le ſacré caractère
Que la nature donne, & que rien n'affaiblit.
A ſon auguſte voix Olimpie obéit.
Qu'oſez-vous attenter, quand c'eſt à vous d'attendre
Les arrêts de la veuve, & du ſang d'Alexandre?

(Il ſort avec ſa ſuite.)

ANTIGONE.

C'eſt aſſez, j'y ſouſcris, Pontife elle eſt à moi.

(Antigone ſort avec Hermas.)

SCENE IV.

CASSANDRE, SOSTENE
(*dans le Périſtile.*)

CASSANDRE.

ELle n'y ſera pas, cœur barbare & ſans foi,
Arrachons-la, Soſtene, à ce fatal aſyle,
A l'eſpoir inſolent de ce coupable habile,
Qui rit de mes remords, inſulte à ma douleur,
Et tranquille & ſerein vient m'arracher le cœur.

SOSTENE.

Il ſéduit Statira, Seigneur il s'autoriſe
Et des lois qu'il viole & des dieux qu'il mépriſe.

CASSANDRE.

Enlevons-la, te dis-je, aux dieux que j'ai ſervis,
Et par qui déſormais tous mes ſoins ſont trahis.
J'accepterais la mort, je bénirais la foudre;
Mais qu'enfin mon épouſe oſe ici ſe réſoudre
A paſſer en un jour à cet autel fatal
De la main de Caſſandre à la main d'un rival;
Tombe en cendre ce temple avant que je l'endure.
Ciel tu me pardonnais. Plus tranquille & plus pure
Mon ame à cet eſpoir oſait s'abandonner;
Tu m'ôtes Olimpie, eſt-ce là pardonner?

SOSTENE.

Il ne vous l'ôte point, ce cœur docile & tendre,
Si ſoumis à vos lois, ſi content de ſe rendre
Ne peut juſqu'à l'oubli paſſer en un moment.
Le cœur ne connait point un ſi prompt changement.

Elle peut vous aimer fans trahir la nature.
Vos coups dans les combats portés à l'avanture
Ont verfé, je l'avoue, un fang bien précieux;
C'eft un malheur pour vous que permirent les Dieux.
Vous n'avez point trempé dans la mort de fon père.
Vos pleurs ont effacé tout le fang de fa mère.
Ses malheurs font paffés, vos bienfaits font préfens.

CASSANDRE.

Vainement cette idée appaife mes tourmens.
Ce fang de Statira, ces mânes d'Alexandre,
D'une voix trop terrible ici fe font entendre.
Softène, elle eft leur fille, elle a le droit affreux
De haïr fans retour un époux malheureux.
Je fens qu'elle m'abhorre, & moi je la préfère
Au trône de Cyrus, au trône de la terre.
Ces expiations, ces myftères cachés,
Indifférens aux Rois, & par moi recherchés,
Elle en étoit l'objet; mon ame criminelle,
Ne s'approchait des Dieux que pour s'approcher d'elle.

(appercevant Olimpie.)

SOSTENE.

Hélas! la voyez-vous en proie à fes douleurs?
Elle embraffe un autel, & les baigne de pleurs.

CASSANDRE.

Au temple, à cet autel, il eft temps qu'on l'enlève.
Va, cours, que tout foit prêt.

(Softene fort.)



SCENE

SCENE V.

CASSANDRE, OLIMPIE

(courbée sur l'autel sans voir Cassandre)

OLIMPIE.

Que mon cœur se souleve !
Qu'il est désespéré ! — qu'il se condamne ! — hélas !
(appercevant Cassandre.)
Que vois-je !

CASSANDRE.

Votre époux.

OLIMPIE.

Non, vous ne l'êtes pas.
Non, Cassandre — jamais ne prétendez à l'être.

CASSANDRE.

Eh bien, j'en suis indigne, & je dois me connaître.
Je sais tous les forfaits que mon sort inhumain
Pour nous perdre tous deux a commis par ma main.
J'ai cru les expier, j'en comble la mésure.
Ma présence est un crime, & ma flamme une injure. —
Mais, daignez me répondre. — Ai-je par mes secours
Aux fureurs de la guerre arraché vos beaux jours ?

OLIMPIE.

Pourquoi les conserver ?

CASSANDRE.

Au sortir de l'enfance,
Ai-je assez respecté votre aimable innocence ?
Vous ai-je idolatrée ?

OLIMPIE.

Ah ! c'est-là mon malheur,

CASSANDRE.

Après le tendre aveu de la plus pure ardeur,
Libre dans vos bontés, maîtresse de vous-même,
Cette voix favorable à l'époux qui vous aime,
Aux lieux où je vous parle, à ces mêmes autels,
A joint à mes sermens vos sermens solemnels!

OLIMPIE.

Hélas! il est trop vrai! — Que le courroux céleste
Ne me punisse pas d'un serment si funeste!

CASSANDRE.

Vous m'aimiez, Olimpie!

OLIMPIE.

Ah! pour comble d'horreur,
Ne me reproche pas ma détestable erreur.
Il te fut trop aisé d'éblouir ma jeunesse;
D'un cœur qui s'ignorait tu trompas la faiblesse,
C'est un forfait de plus. — Fuis-moi; ces entretiens
Sont un crime pour moi, plus affreux que les tiens.

CASSANDRE.

Craignez d'en commettre un plus funeste peut-être,
En acceptant les vœux d'un barbare & d'un traître;
Et si pour Antigone...

OLIMPIE.

Arrête, malheureux.
D'Antigone & de toi je rejette les vœux.
Après que cette main lâchement abusée,
S'est pû joindre à ta main de mon sang arrosée,
Nul mortel désormais n'aura droit sur mon cœur.
J'ai l'himen, & le monde, & la vie en horreur.
Maîtresse de mon choix, sans que je délibére,
Je choisis les tombeaux qui renferment ma mère;
Je choisis cet asyle, où Dieu doit posséder

Ce cœur qui se trompa quand il put te céder :
J'embrasse les autels, & déteste ton trône,
Et tous ceux de l'Asie ; —— & sur-tout d'Antigone.
Va-t'en, ne me vois plus. —— Va, laisse-moi pleurer
L'amour que j'ai promis, & qu'il faut abhorrer.

CASSANDRE.

Eh bien, de mon rival si l'amour vous offense,
Vous ne sauriez m'ôter un rayon d'espérance ;
Et quand votre vertu rejette un autre époux,
Ce refus est ma grace ; & je me crois à vous.
Tout souillé que je suis du sang qui vous fit naître,
Vous êtes, vous serez la moitié de mon être :
Moitié chère & sacrée, & de qui les vertus
Ont arrêté sur moi les foudres suspendus,
Ont gardé sur mon cœur un empire suprême,
Et devraient désarmer votre mère elle-même.

OLIMPIE.

Ma mère ! — Quoi ! ta bouche a prononcé son nom !
Ah ! si le repentir, si la compassion,
Si ton amour au moins peut fléchir ton audace,
Fuis les lieux qu'elle habite, & l'autel que j'embrasse.
Laisse-moi.

CASSANDRE.

Non, sans vous je n'en saurais sortir.
A me suivre à l'instant vous devez consentir.

(Il la prend par la main.)

Chère épouse, venez.

OLIMPIE, *(la retirant avec transport.)*

Traite-moi donc comme elle :
Frappe une infortunée à son devoir fidelle.
Dans ce cœur désolé porte un coup plus certain.
Tout mon sang fut formé pour couler sous ta main.

Frappe, dis-je.

CASSANDRE.

Ah! trop loin vous portez la vengeance;
J'eus moins de cruauté, j'eus moins de violence.
Le ciel fait faire grace, & vous favez punir;
Mais c'eft trop être ingrate, & c'eft trop me haïr.

OLIMPIE.

Ma haine eft-elle jufte, & l'as-tu méritée? ——
Caffandre, fi ta main féroce, enfanglantée,
Ta main qui de ma mère ofa percer le flanc,
N'eût frappé que moi feule, & verfé que mon fang,
Je te pardonnerais, je t'aimerais, —— barbare,
Va, tout nous défunit.

CASSANDRE.

Non, rien ne nous fépare.
Quand vous auriez Caffandre encor plus en horreur;
Quand vous m'époulferiez pour me percer le cœur,
Vous me fuivrez. —Il faut que mon fort s'accompliffe.
Laiffez-moi mon amour, du moins pour mon fupplice.
Ce fupplice eft fans terme, & j'en jure par vous.
Haïffez, puniffez, mais fuivez votre époux.

SCENE VI.

CASSANDRE, OLIMPIE, SOSTENE.

SOSTENE.

Paraiffez, ou bientôt Antigone l'emporte.
Il parle à vos guerriers, il affiége la porte.
Il féduit vos amis près du temple affemblés:
Par fa voix rédoutable ils femblen t ébranlés.

Il atteste Alexandre, il atteste Olimpie.
Tremblez pour votre amour, tremblez pour votre vie.
Venez.

CASSANDRE.

A mon rival ainsi vous m'immolez ?
Je vais chercher la mort, puisque vous la voulez.

OLIMPIE.

Moi ! vouloir ton trépas.—Va, j'en suis incapable.—
Vis loin de moi.

CASSANDRE.

Sans vous le jour m'est exécrable,
Et s'il m'est conservé, je revole en ces lieux,
Je vous arrache au temple, ou j'y meurs à vos yeux.

(*Il sort avec Sostene.*)

SCENE VII.

OLIMPIE (*seule.*)

Malheureuse ! —— Et c'est lui qui cause mes allarmes ! ——
Ah ! Cassandre, est-ce à toi de me coûter des larmes ?
Faut-il tant des combats pour remplir son devoir ?
Vous aurez sur mon ame un absolu pouvoir,
Ô sang dont je nâquis, ô voix de la nature,
Je m'abandonne à vous, c'est par vous que je jure
De vous sacrifier mes plus chers sentimens. ——
Sur cet autel, hélas ! j'ai fait d'autres sermens.——
Dieux ! vous les receviez ; ô Dieux ! votre clémence
A du plus tendre amour approuvé l'innocence.
Vous avez tout changé, — mais changez donc mon cœur ;
Donnez-lui la vertu conforme à son malheur. ——

Ayez quelque pitié d'une ame déchirée,
Qui périt infidelle, ou meurt dénaturée.
Hélas! j'étais heureuse en mon obscurité,
Dans l'oubli des humains, dans la captivité;
Sans parens, sans état, à moi-même inconnue —
Le grand nom que je porte, est ce qui m'a perdue.
J'en serai digne au moins. — Cassandre, il faut te fuir,
Il faut t'abandonner; — mais comment te haïr? —
Que peut donc sur moi-même une faible mortelle?
Je déchire en pleurant ma blessure cruelle:
Et ce trait malheureux que ma main va chercher,
Je l'enfonce en mon cœur, au lieu de l'arracher.

SCENE VIII.

OLIMPIE, L'HIEROPHANTE,
Prêtres, Prêtresses.

OLIMPIE.

Pontife où courez-vous? Protégez ma faiblesse.
Vous tremblez! — Vous pleurez: —

L'HIEROPHANTE.

Malheureuse Princesse!
Je pleure votre état.

OLIMPIE.

Ah! soyez-en l'appui.

L'HIEROPHANTE.

Résignez-vous au ciel, vous n'avez plus que lui.

OLIMPIE.

Hélas! que dites-vous?

L'HIEROPHANTE.

Ô fille auguste & chère!

La veuve d'Alexandre....

OLIMPIE.

Ah! juſtes dieux! ma mère!

Eh bien?...

L'HIEROPHANTE.

Tout eſt perdu. Les deux Rois furieux,
Foulant aux pieds les lois, armés contre les Dieux,
Juſques dans le parvis de l'enceinte ſacrée,
Encourageaient leur troupe au meutre préparée.
Déja coulait le ſang, déja le fer en main,
Caſſandre juſqu'à vous ſe frayait un chemin.
J'ai marché contre lui, n'ayant pour ma défenſe
Que nos lois qu'il oublie, & nos Dieux qu'il offenſe.
Votre mère éperdue, & s'offrant à ſes coups,
L'a cru maître à la fois & du temple & de vous.
Laſſe de tant d'horreurs, laſſe de tant de crimes,
Elle a ſaiſi le fer qui frappe les victimes,
L'a plongé dans ce flanc où le Ciel irrité
Vous fit puiſer la vie & la calamité.

OLIMPIE *tombant entre les bras d'une Prêtreſſe.*

Je meurs. —— Soutenez-moi: — marchons — Vit-
elle encore?

L'HIEROPHANTE.

Caſſandre eſt à ſes pieds, il gémit, il l'implore,
Il oſe encor prêter ſes funeſtes ſecours
Aux innocentes mains qui raniment ſes jours.
Il s'écrie, il s'accuſe, il jette au loin ſes armes.

OLIMPIE *ſe relevant.*

Caſſandre à ſes genoux!

L'HIEROPHANTE.

Il les baigne de larmes;
A ſes cris, à nos voix elle rouvre les yeux;

Elle ne voit en lui qu'un monſtre audacieux,
Qui lui vient arracher les reſtes de ſa vie,
Par cette main funeſte en tout temps pourſuivie.
Faible, & ſe ſoulevant par un dernier effort,
Elle tombe, elle touche au moment de la mort.
Elle abhorre à la fois Caſſandre & la lumiere;
Et levant à regret ſa débile paupiere,
Allez, m'a-t-elle dit, miniſtre infortuné
D'un temple malheureux par le ſang profané,
Conſolez Olimpie : elle m'aime, & j'ordonne
Que pour venger ſa mère, elle épouſe Antigone.

OLIMPIE.

Allons mourir près d'elle. — Exaucez-moi, grands Dieux!
Venez, guidez mes pas; venez fermer nos yeux.

L'HIEROPHANTE.

Armez-vous de courage, il doit ici paraître.

OLIMPIE.

J'en ai beſoin, Seigneur, — & j'en aurai peut-être.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, HERMAS (*dans le périſtile.*)

HERMAS.

LA pitié doit parler, & la vengeance eſt vaine.
Un rival malheureux n'eſt pas digne de haine.
Fuyez ce lieu funeſte. Olimpie aujourd'hui,
Seigneur, ſera perdue, & pour vous & pour lui.

ANTIGONE.

Quoi! Statira n'eſt plus!

HERMAS.

C'eſt le ſort de Caſſandre,
D'être toujours funeſte au grand nom d'Alexandre.
Statira ſuccombant au poids de ſa douleur,
Dans les bras de ſa fille expire avec horreur.
La ſenſible Olimpie à ſes pieds étendue,
Semble exhaler ſon ame à peine retenue.
Les miniſtres des Dieux, les Prêtreſſes en pleurs
En mêlant leurs regrets accroiſſent leurs douleurs.
Caſſandre épouvanté ſent toutes leurs atteintes.
Le temple retentit de ſanglots & de plaintes.

On prépare un bûcher, & ces vains ornemens,
Qui rappellent la mort au regard des vivans.
On prétend qu'Olimpie en ce lieu solitaire
Habitera l'asyle où s'enfermait sa mère;
Qu'au monde, à l'himenée arrachant ses beaux jours,
Elle consacre aux Dieux leur déplorable cours;
Et qu'elle doit pleurer dans l'éternel silence
Sa famille, sa mère, & jusqu'à sa naissance.

ANTIGONE.

Non, non, de son devoir elle suivra les lois.
J'ai sur elle à la fin d'irrévocables droits.
Statira me la donne: & ses ordres suprêmes
Au moment du trépas sont les lois des Dieux mêmes.
Ce forcené Cassandre, & sa funeste ardeur,
Au sang de Statira font une juste horreur.

HERMAS.

Seigneur, le croyez-vous?

ANTIGONE.

Elle-même déclare
Que son cœur désolé renonce à ce barbare.
S'il ose encor l'aimer, j'ai promis son trépas.
Je tiendrai ma parole, & tu n'en doutes pas.

HERMAS.

Mêleriez-vous du sang aux pleurs qu'on voit répandre,
Aux flammes du bûcher, à cette auguste cendre?
Frappés d'un saint respect, sachez que vos soldats
Reculeront d'horreur, & ne vous suivront pas.

ANTIGONE.

Non, je ne puis troubler la pompe funéraire;
J'en ai fait le serment, Cassandre la révere:
Je sais qu'il est des lois qu'il me faut respecter,
Que pour gagner le peuple, il le faut imiter.

'engeur de Statira, protecteur d'Olimpie,
: dois ici l'exemple au reste de l'Asie.
'out parle en ma faveur ; &. mes coups différés
n auront plus de force & sont plus assurés.
(Le Temple s'ouvre.)

SCENE II.

ANTIGONE, HERMAS, L'HIEROPHANTE, Prêtres, *s'avançant lentement*, OLIMPIE *soutenue par les* Prêtresses*; elle est en deuil.*

HERMAS.

ON amene Olimpie à peine respirante.
: vois du temple saint l'auguste Hiérophante
Qui mouille de ses pleurs les traces de ses pas.
.es Prêtresses des Dieux la tiennent dans leurs bras.

ANTIGONE.

es objets toucheraient le cœur le plus farouche,
(à Olimpie.)
e veux bien l'avouer.—Permettez que ma bouche,
n mêlant mes regrets à vos tristes soupirs,
ire encor de venger tant d'affreux déplaisirs.
'ennemi qui deux fois vous priva d'une mère,
'ourrit dans sa fureur un espoir téméraire.
ichez que tout est prêt pour sa punition.
'ajoutez point la crainte à votre affliction.
ontre ses attentats soyez en assurance.

OLIMPIE.

h! Seigneur, parlez moins de meurtre & de vengeance,

Elle a vécu... je meurs au reste des humains.

ANTIGONE.

Je déplore sa perte autant que je vous plains.
Je pourrais rappeller sa volonté sacrée,
Si chère à mon espoir, & par vous réverée.
Mais je sais ce qu'on doit, dans ce premier moment,
A son ombre, à sa fille, à votre accablement.
Consultez-vous, Madame, & gardez sa promesse.

(*Il sort avec Hermas.*)

SCENE III.

OLIMPIE, L'HIEROPHANTE.
Prêtres, Prêtresses.

OLIMPIE.

Vous qui compatissez à l'horreur qui me presse,
Vous ministre d'un Dieu de paix & de douceur,
Des cœurs infortunés le seul consolateur,
Ne puis-je sous vos yeux consacrer ma misere
Aux autels arrosés des larmes de ma mère?
Auriez-vous bien, Seigneur, assez de dureté
Pour fermer cet asyle à ma calamité?
Du sang de tant de Rois c'est l'unique héritage:
Ne me l'enviez pas; laissez-moi mon partage.

L'HIEROPHANTE.

Je pleure vos destins, mais que puis-je pour vous?
Votre mère en mourant a nommé votre époux.
Vous avez entendu sa volonté derniere,
Tandis que de nos mains nous fermions sa paupiere;
Et si vous résistez à sa mourante voix,

Caſſandre eſt votre maître, il rentre en tous ſes droits.

OLIMPIE.

J'ai juré, je l'avoue, à Statira mourante,
De détourner ma main de cette main ſanglante;
Je garde mes fermens.

L'HIEROPHANTE.

Libre encor dans ces lieux,
Votre main ne dépend que de vous & des Dieux.
Bientôt tout va changer. Vous pouvez, Olimpie,
Ordonner maintenant du ſort de votre vie.
On ne doit pas ſans doute allumer en un jour
Et les bûchers des morts, & les flambeaux d'amour.
Ce mélange eſt affreux, mais un mot peut ſuffire
Et j'attendrai ce mot ſans oſer le preſcrire.
C'eſt à vous à ſentir, dans ces extrêmités,
Ce que doit votre cœur au ſang dont vous ſortez.

OLIMPIE.

Seigneur, je vous l'ai dit; cet hymen, & tout autre,
Eſt horrible à mon cœur, & doit déplaire au vôtre.
Je ne veux point trahir ces mânes courroucés,
J'abandonne un époux, —— c'eſt obéir aſſez.
Laiſſez-moi fuir l'hymen & l'amour & le trône.

L'HIEROPHANTE.

Il faut ſuivre Caſſandre ou choiſir Antigone.
Ces deux rivaux armés, ſi fiers & ſi jaloux,
Sont forcés maintenant à s'en remettre à vous.
Vous préviendrez d'un mot le trouble & le carnage,
Dont nos yeux reverraient l'épouvantable image,
Sans le reſpect profond qu'inſpirent aux mortels
Cet appareil de mort, ce bûcher, ces autels,
Et ces derniers devoirs, à ſes honneurs ſuprêmes,
Qui les font en un temps rentrer tous en eux-mêmes.

La pieté se lasse, & sur-tout chez les grands.
J'ai du sang avec peine arrêté les torrens.
Mais ce sang dès demain va couler dans Ephèse.
Décidez-vous, Princesse, & le peuple s'appaise.
Ce peuple, qui toujours est du parti des lois,
Quand vous aurez parlé, soutiendra votre choix.
Sinon, le fer en main, dans ce temple, à ma vue,
Cassandre en réclamant la foi qu'il a reçue,
D'un bien qu'il possédait, a droit de s'emparer,
Malgré la juste horreur qu'il vous semble inspirer.

OLIMPIE.

Il suffit; je conçois vos raisons & vos craintes.
Je ne m'emporte plus en d'inutiles plaintes.
Je subis mon destin; vous voyez sa rigueur.——
Il me faut faire un choix,—il est fait dans mon cœur,
Je suis déterminée.

L'HIEROPHANTE.

Ainsi donc d'Antigone
Vous acceptez les vœux, & la main qu'il vous donne?

OLIMPIE.

Seigneur, quoi qu'il en soit, peut-être ce moment
N'est point fait pour conclure un tel engagement.
Vous-même l'avouez; & cette heure derniere,
Où ma mère a vécu, doit m'occuper entiere.——
Au bûcher qui l'attend vous allez la porter?

L'HIEROPHANTE.

De ces tristes devoirs il faut nous acquitter.
Une Urne contiendra sa dépouille mortelle,
Vous la recueillerez.

OLIMPIE.

Sa fille, criminelle
A causé son trépas. —— Cette fille du moins

A ses mânes vengeurs doit encor quelques soins.

L'HIEROPHANTE.

Je vais tout préparer.

OLIMPIE.

Par vos lois que j'ignore.
Sur ce lit embrasé puis-je la voir encore ?
Du funébre appareil pourrai-je m'approcher ?
Pourrai-je de mes pleurs arroser le bûcher ?

L'HIEROPHANTE.

Hélas ! vous le devez ; nous partageons vos larmes.
Vous n'avez rien à craindre ; & ces rivaux en armes.
Ne pourront point troubler ces devoirs douloureux.
Présentez des parfums, vos voiles, vos cheveux,
Et des libations la triste & pure offrande.

(Les Prêtresses placent tout cela sur un autel.)

OLIMPIE *(à l'Hierophante.)*

C'est l'unique faveur que sa fille demande.——

(à la Prêtresse inférieure.)

——Toi qui la conduisis dans ce séjour de mort,
Qui partageas quinze ans les horreurs de son sort ;
Va, reviens m'avertir quand cette cendre aimée
Sera prête à tomber dans la fosse enflammée.
Que mes derniers devoirs, puisqu'ils me sont permis ;
Satisfassent son ombre, —— il le faut.

LA PRÊTRESSE.

J'obéis.

(Elle sort.)

OLIMPIE *(à l'Hierophante.)*

Allez donc ; élevez cette pile fatale,
Préparez les ciprès, & l'Urne sépulchrale :
Faites venir ici ces deux rivaux cruels ;
Je prétends m'expliquer aux pieds de ces autels ;

A l'aspect de ma mère, aux yeux de ces Prêtresses ;
Témoins de mes malheurs, témoins de mes promesses,
Mes sentimens, mon choix vont être déclarés.
Vous les plaindrez peut-être — & les approuverez.

L'HIEROPHANTE.

De vos destins encor vous êtes la maîtresse.
Vous n'avez que ce jour, il fuit, & le temps presse.

(Il sort avec les Prêtres.)

SCENE IV.

OLIMPIE *sur le devant*, les Prêtresses *en demi-cercle au fond.*

OLIMPIE.

O Toi, qui dans mon cœur à ce choix résolu,
Usurpas à ma honte un pouvoir absolu,
Qui triomphes encor de Statira mourante,
D'Alexandre au tombeau, de leur fille tremblante,
De la Terre & des Cieux contre toi conjurés,
Règne, amant malheureux, sur mes sens déchirés.
Si tu m'aimes hélas ! si j'ose encor le croire,
Va, tu payeras bien cher ta funeste victoire.



SCENE V.

OLIMPIE, CASSANDRE, LES PRÊTRESSES.

CASSANDRE.

Eh bien, je viens remplir mon devoir & vos vœux.
Mon sang doit arroser ce bûcher malheureux.
Acceptez mon trépas, c'est ma seule espérance;
Que ce soit par pitié plutôt que par vengeance.

OLIMPIE.

Cassandre!

CASSANDRE.

Objet sacré, chère épouse!...

OLIMPIE.

Ah cruel!

CASSANDRE.

Il n'est plus de pardon pour ce grand criminel.
Esclave infortuné du destin qui me guide,
Mon sort en tous les temps est d'être parricide.

(Il se jette à genoux.)

Mais je suis ton époux, mais malgré ses forfaits
Cet époux t'idolâtre encor plus que jamais.
Respecte en m'abhorrant cet hymen que j'atteste.
Dans l'univers entier Cassandre seul te reste.
La mort est le seul Dieu qui peut nous séparer.
Je veux en périssant te voir & t'adorer.
Venge-toi, punis-moi; mais ne sois point parjure.
Va, l'hymen est encor plus saint que la nature.

OLIMPIE.

Levez-vous, & cessez de profaner du moins.

Cette cendre fatale & mes funèbres soins.
Quand sur l'affreux bûcher dont les flammes s'allument
De ma mère en ces lieux les membres se consument;
Ne souillez pas ces dons que je dois présenter :
N'approchez pas, Cassandre, & sachez m'écouter.

SCENE VI.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, PRÊTRESSES.

ANTIGONE.

ENfin, votre vertu ne peut plus s'en défendre.
Statira vous dictoit l'arrêt qu'il vous faut rendre.
J'ai respecté les morts, & ce jour de terreur.
Vous en pouvez juger; puisque mon bras vengeur
N'a point encor de sang inondé cet asyle,
Puisqu'un moment encor à vos ordres docile,
Je vous prends en ces lieux pour son juge & le mien.
Prononcez votre arrêt, & ne redoutez rien.
On vous verra, Madame, ou du moins je l'espère,
Distinguer l'assassin du vengeur d'une mère.
La nature a des droits. Statira dans les Cieux
A côté d'Alexandre arrête ici ses yeux.
Vous êtes dans ce temple encor ensevelie;
Mais la Terre & le Ciel observent Olimpie.
Il faut entre nous deux que vous vous déclariez.

OLIMPIE.

J'y consens, mais je veux que vous me respectiez.
Vous voyez ces apprêts, ces dons que je dois faire
A nos dieux infernaux, aux mânes d'une mère;
Vous choisissez ce temps, impétueux rivaux,

Pour me parler d'hymen au milieu des tombeaux! —
Jurez-moi feulement, foldats du Roi mon père,
Rois après fon trépas, que fi je vous fuis chère,
Dans ce moment du moins, reconnaiffant mes lois,
Vous ne troublerez point mes devoirs ni mon choix.

CASSANDRE.

Je le dois, je le jure, & vous devez connaître
Combien je vous refpecte & dédaigne ce traitre.

ANTIGONE.

Oui, je le jure auffi, bien fûr que votre cœur
Pour ce rival barbare eft pénétré d'horreur.
Prononcez, j'y foufcris.

OLIMPIE.

Songez, quoi qu'il en coûte,
Vous-même l'avez dit, qu'Alexandre m'écoute.

ANTIGONE.

Décidez devant lui.

CASSANDRE.

J'attends vos volontés.

OLIMPIE.

Connaiffez donc ce cœur que vous perfécutez.
Et vous même jugez du parti qui me refte;
Quelque choix que je faffe, il doit m'être funefte.
Vous fentez tout l'excès de ma calamité.
Apprenez plus, fachez que je l'ai mérité.
J'ai trahi mes parens, quand j'ai pu les connaître;
J'ai porté le trépas au fein qui m'a fait naître.
Je trouvais une mère en ce féjour d'effroi,
Elle eft morte en mes bras, elle eft morte pour moi.
Elle a dit à fa fille, à fes pieds, défolée,
Epoufez Antigone & je meurs confolée.
Alors elle agonife; & moi pour l'achever,

Je la refuse.

ANTIGONE.

Ainsi vous pouvez me braver !
Outrager votre mère, & trahir la nature !

OLIMPIE.

A ses mânes, à vous, je ne fais point d'injure,
Je rends justice à tous, & je la rends à moi.——
Cassandre, devant lui je vous donnai ma foi,
Voyez si nos liens ont été légitimes ;
Je vous laisse en juger ; vous connaissez vos crimes,
Il serait superflu de vous les reprocher ;
Réparez-les un jour.

CASSANDRE.

Je ne puis vous toucher !
Je ne puis adoucir cette horreur qui vous presse !

OLIMPIE.

Je vais vous éclaircir : gardez votre promesse.
(*Le Temple s'ouvre ; on voit le bûcher enflammé.*)

SCÈNE DERNIERE.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, L'HIEROPHANTE, Prêtres, Prêtresses.

LA PRÊTRESSE inférieure.

Princesse, il en est temps.

OLIMPIE (*à Cassandre.*)

Vois ce spectacle affreux !
Cassandre, en ce moment plains-toi si tu le peux.
Contemple ce bûcher, contemple cette cendre,
Souviens-toi de mes fers ; souviens-toi d'Alexandre ;

Voilà sa veuve ; parle, & dis ce que je dois.

CASSANDRE.

M'immoler.

OLIMPIE. *(Elle monte sur l'estrade de l'autel qui est près du bûcher. Les Prêtresses lui présentent les offrandes.*

Ton arrêt est dicté par ta voix.——
Attends ici, le mien. Vous mânes de ma mère,
Mânes à qui je rends ce devoir funéraire,
Vous qu'un juste courroux doit encor animer,
Vous recevrez des dons qui pourront vous calmer.
De mon père & de vous ils sont dignes peut-être.—
Toi, l'époux d'Olimpie, & qui ne dût pas l'être,
Toi, qui me conservas par un cruel secours,
Toi, par qui j'ai perdu les auteurs de mes jours,
Toi, qui m'as tant chérie, & pour qui ma faiblesse
Du plus fatal amour a senti la tendresse,
Tu crois mes lâches feux de mon ame bannis;——
Apprends —que je t'adore — & que je m'en punis.
Cendres de Statira, recevez Olimpie.

(Elle se frappe, & se jette dans le bûcher.)

TOUS ENSEMBLE. (*)

Ciel !

CASSANDRE *(courant au bûcher.)*

Olimpie!

LES PRÊTRES.

O Ciel!

ANTIGONE.

O fureur inouie !

(*) L'Hierophante, les Prêtres & les Prêtresses témoignent leur étonnement & leur consternation.

Elle n'eſt dejà plus, tous nos efforts ſont vains.

(Revenant dans le périſtile.)

En eſt-ce aſſez, gauds Dieux! — mes exécrables mains
Ont fait périr mon Roi, ſa veuve & mon épouſe, —
Antigone, ton ame eſt-elle encor jalouſe?
Inſenſible témoin de cette horrible mort,
Envîras-tu toujours la douceur de ton ſort?
De ma félicité ſi ton grand cœur s'irrite,
Partages-la, crois-moi, prens ce fer, & m'imite.

(Il ſe tue.)

L'HIEROPHANTE.

Arrêtez! — O ſaint temple, ô Dieu juſte & vengeur!
Dans quel Palais profane a-t-on vu plus d'horreur!

ANTIGONE.

Ainſi donc qu'Alexandre & ſa famille entiere,
Succeſſeurs, aſſaſſins, tout eſt cendre & pouſſiere.
Dieux, dont le monde entier éprouve le courroux,
Maîtres des vils humains, pourquoi le formiez-vous?
Qu'avait fait Statira, qu'avait fait Olimpie?
A quoi réſervez-vous ma déplorable vie?

Fin du cinquième & dernier acte.



ZULIME,
TRAGÉDIE.



ACTEURS.

BENASSAR, Scherif de Tremizene.

ZULIME, ſa fille.

MOHADIR. Miniſtre de Benaſſar.

RAMIRE, eſclave Eſpagnol.

ATIDE, Eſclave Eſpagnole.

IDAMORE, eſclave Eſpagnol.

SERAME, attachée à Zulime.

SUITE.

La Scène eſt dans un Château de la Province de Tremizene, ſur le bord de la mer d'Afrique.

ZULIME



ZULIME,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, ATIDE, MOHADIR.

ZULIME, *d'une voix baſſe & entrecoupée, les yeux baiſſés, & regardant à peine Mohadir.*

ALLEZ, laiſſez Zulime aux remparts d'Arzenie;
Partez; loin de vos yeux je vais cacher ma vie;
Je vais mettre à jamais dans un autre univers,
Entre mon père & moi, la barriere des mers.
Je n'ai plus de Patrie, & mon deſtin m'entraîne.
Retournez, Mohadir, aux murs de Tremizene.
Conſolez les vieux ans de mon père affligé.

Je l'outrage & je l'aime ; il eſt aſſez vengé.
Puiſſent les juſtes cieux changer ſa deſtinée!
Puiſſe-t-il oublier ſa fille infortunée!

MOHADIR.

Qui ? lui ! vous oublier ! grand Dieu ! qu'il en eſt loin!
Que vous prenez, Zulime, un déplorable ſoin !
Outragez-vous ainſi le père le plus tendre,
Qui pour vous de ſon trône était prêt à deſcendre,
Qui vous laiſſant le choix de tant de Souverains,
De ſon ſceptre avec joie aurait orné vos mains?
Quoi, dans vous, dans ſa fille il trouve une ennemie!
Dans cet affreux deſſein ſeriez-vous affermie ?
Ah ! ne l'irritez point, revenez dans ſes bras.
Mes conſeils autrefois ne vous révoltaient pas.
Cette voix d'un vieillard, qui nourrit votre enfance,
Quelquefois de Zulime obtint plus d'indulgence.
Benaſſar votre père eſpérait aujourd'hui
Que mes ſoins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
A ſon cœur ulcéré que faut-il que j'annonce ?

ZULIME.

Porte lui mes ſoupirs & mes pleurs pour réponſe;
C'eſt tout ce que je puis : & c'eſt t'en dire aſſez.

MOHADIR.

Vous pleurez ! vous Zulime, & vous le trahiſſez ?

ZULIME.

Je ne le trahis point. Le deſtin qui l'outrage,
Aux cruels Turcomans livrait ſon héritage.
Par ces brigands nouveaux preſſé de toutes parts;
De Tremizene en cendre il quitta les remparts;
Et quel que ſoit l'objet du ſoin qui me dévore,
J'ai ſuivi ſon exemple.

MOHADIR.

Hélas ! ſuivez-le encore.
Il revient, revenez, diſſipez tant d'ennuis :
Rempliſſez vos devoirs, croyez-moi.

ZULIME.

Je ne puis.

MOHADIR.

Vous le pouvez. Sachez que nos triſtes rivages
Ont vu fuir à la fin nos deſtructeurs ſauvages ;
Diſperſés, affaiblis, & laſſés déſormais
Des maux qu'ils ont ſouffert, & des maux qu'ils ont faits.
Tremizene renaît, & va revoir ſon maître.
Sans ſa fille, ſans vous, le verrons-nous paraître ?
Vous avez dans ce fort entraîné ſes ſoldats.
Des eſclaves d'Europe accompagnent vos pas.
Ces chrétiens, ces captifs, le prix de ſon courage,
Dont jadis la victoire avait fait ſon partage,
Ont arraché Zulime à ſes bras paternels.
Avec qui fuyez-vous ?

ZULIME.

Ah reproches cruels !
Arrêtez, Mohadir.

MOHADIR.

Non, je ne puis me taire,
Le reproche eſt trop juſte, & vous m'êtes trop chère.
Non, je ne puis penſer, ſans honte & ſans horreur,
Que l'eſclave Ramire a fait votre malheur.

ZULIME.

Ramire eſclave !

MOHADIR.

Il l'eſt, il était fait pour l'être ;

Il nâquit dans nos fers ; Benaſſar eſt ſon maître.
N'eſt-il pas deſcendu de ces Gots odieux,
Dans leurs propres foyers vaincus par nos ayeux?
Son père à Tremizene eſt mort dans l'eſclavage,
Et la bonté d'un maître eſt ſon ſeul héritage.

ZULIME.

Ramire eſclave ! lui ?

MOHADIR.

C'eſt un titre qui rend
Notre affront plus ſenſible, & ſon crime plus grand.
Quoi donc, un Eſpagnol ici commande en maître !
A peine devant vous m'a-t-on laiſſé paraître.
A peine j'ai percé la foule des ſoldats,
Qui veillent à ſa garde, & qui ſuivent vos pas.
Vous pleurez malgré vous : la nature outragée
Déchire en s'indignant votre ame partagée.
A vos juſtes remords n'oſez-vous vous livrer?
Quand on pleure ſa faute, on va la réparer.

ATIDE.

Reſpectez plus ſes pleurs, & calmez votre zèle ;
Il ne m'appartient pas de répondre pour elle.
Mais je ſuis dans le rang de ces infortunés
Qu'un maître redemande, & que vous condamnez.
Je fus comme eux eſclave : & de leur innocence
Peut-être il m'appartient de prendre la défenſe.
Oui, Ramire a d'un maître éprouvé les bienfaits ;
Mais vous lui devez plus qu'il ne vous dut jamais.
C'eſt Ramire, c'eſt lui, dont l'étonnant courage,
Dans vos murs pris d'aſſaut, & fumans de carnage,
Délivra votre Emir, & lui donna le tems
De dérober ſa tête au fer des Turcomans.
C'eſt lui qui comme un Dieu veillant ſur ſa famille,

Ayant ſauvé le père a défendu la fille.
C'eſt par ſes ſeuls exploits, enfin, que vous vivez.
Quel prix a-t-il reçu? Seigneur, vous le ſavez.
Loin des murs tous ſanglans de ſa ville allarmée,
Benaſſar avec peine aſſemblait une armée;
Et quand vos citoyens, par nos ſoins reſpirans,
A quelque ombre de paix ont porté vos tyrans,
Ces Turcs impérieux, qu'aucun devoir n'arrête,
De Ramire & des ſiens ont demandé la tête;
Et de votre Divan la baſſe cruauté
Souſcrivait en tremblant à cet affreux traité.
De Zulime pour nous la bonté généreuſe
Vous épargna du moins une paix ſi honteuſe.
Elle acquitte envers nous ce que vous nous devez;
N'inſultez point ici ceux qui vous ont ſauvés.
Reſpectez plus Ramire, & ces guerriers ſi braves;
Il ſont vos défenſeurs, & non plus vos eſclaves.

MOHADIR *à Zulime.*

Votre ſecret, Zulime, eſt enfin revélé:
Ainſi donc par ſa voix votre cœur a parlé?

ZULIME.

Oui, je l'avoue.

MOHADIR.

Ah Dieu!

ZULIME.

Coupable, mais ſincere,
Je ne peux vous tromper: — tel eſt mon caractère.

MOHADIR.

Vous voulez donc charger d'un affront ſi nouveau
Un père infortuné qui touche à ſon tombeau?

ZULIME.

Vous me faites frémir.

MOHADIR.

Repentez-vous, Zulime;
Croyez-moi, votre cœur n'eſt point né pour le crime.

ZULIME.

Je me repens envain; tout va ſe déclarer:
Il eſt des attentats qu'on ne peut réparer.
Il ne m'appartient pas de ſoutenir ſa vue;
J'emporte en le quittant le remords qui me tue.
Allez. Votre préſence en ces funeſtes lieux
Augmente ma douleur, & bleſſe trop mes yeux.
Mohadir? —— ah! partez.

MOHADIR.

Hélas? je vais peut-être
Porter les derniers courps au ſein qui vous fit naître.

SCENE II.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

Ah! je ſuccombe, Atide; & ce cœur déſolé
Ne ſoutient plus le poids dont il eſt accablé.
Vous voyez ce que j'aime, & ce que je redoute,
Une patrie, un père. Atide! ah! qu'il en coute!
Que de retours ſur moi! que de triſtes efforts!
Je n'ai dans mon amour ſenti que des remords.
D'un père infortuné vous concevez l'injure;
Il eſt affreux pour moi d'offenſer la nature,
Mais Ramire expirait, vous étiez en danger.
Eſt-ce un crime, après tout, que de vous protéger?
Je dois tout à Ramire: il a ſauvé ma vie.

A ce départ enfin vous m'avez enhardie.
Vos périls, vos vertus, vos amis malheureux,
Tant de motifs puissans, & l'amour avec eux,
L'amour qui me conduit; hélas! si l'on m'accuse,
Voilà tous mes forfaits; mais voilà mon excuse.
Je tremble, cependant; de pleurs toujours noyés,
De l'abîme où je suis mes yeux sont effrayés.

ATIDE.

Hélas! Ramire ... & moi, nous vous devons la vie;
Vous rendez un Héros, un Prince à sa patrie;
Le ciel peut-il haïr un soin si généreux?
Arrachez votre amant à ces bords dangereux.
Ma vie est peu de chose : & je ne suis encore
Qu'une esclave tremblante en des lieux que j'abhorre.
Quoique d'assez grands Rois mes ayeux soient issus,
Tout ce que vous quittez est encor au-dessus.
J'étais votre captive, & vous ma protectrice :
Je ne pouvais prétendre à ce grand sacrifice.
Mais Ramire... un héros du ciel abandonné,
Lui qui de Benassar, esclave infortuné,
A prodigué son sang pour Benassar lui-même;
Enfin, que vous aimez.

ZULIME.

Atide, si je l'aime?
C'est toi qui découvris dans mes esprits troublés,
De mon secret penchant les traits mal démêlés.
C'est toi qui les nourris, chère Atide; & peut-être,
En me parlant de lui c'est toi qui les fis naître.
C'est toi qui commenças mon téméraire amour;
Ramire a fait le reste, en me sauvant le jour.
J'ai cru fuir nos tyrans, & j'ai suivi Ramire.
J'abandonne pour lui parens, peuples, empire;

Et frémiſſant encor de ſes périls paſſés,
J'ai craint dans mon amour de n'en point faire aſſez.
Cependant, loin de moi ſe peut-il qu'il s'arrête?
Quoi! Ramire aujourd'hui trop ſûr de ſa conquête,
Ne prévient point mes pas, ne vient point conſoler
Ce cœur trop aſſervi que lui ſeul peut troubler!

ATIDE.

Et ne voyez-vous pas avec quelle prudence
De l'envoyé d'un père il fuyait la préſence?

ZULIME.

J'ai tort, je te l'avoue; il a dû s'écarter;
Mais pourquoi ſi long-temps?

ATIDE.

A ne vous point flater,
Tant d'amour, tant de crainte & de délicateſſe
Conviennent mal, peut-être, au péril qui uous preſſe;
Un moment peut nous perdre, & nous ravir le prix
De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris.
Entre cet Océan, ces rochers & l'armée, —
Ce jour, ce même jour, peut vous voir enfermée.
Trop d'amour vous égare; & les cœurs ſi troublés,
Sur leurs vrais intérêts ſont toujours aveuglés.

ZULIME.

Non, ſur mes intérêts c'eſt l'amour qui m'éclaire;
Ramire va preſſer ce départ néceſſaire.
L'ordre dépend de lui; tout eſt entre ſes mains.
Souverain de mon ame, il l'eſt de mes deſtins.
Que fait-il? eſt-ce vous? eſt ce moi qu'il évite?

ATIDE.

Le voici... Ciel! témoin du trouble qui m'agite,
Ciel! renferme à jamais dans ce ſein malheureux,
Le funeſte ſecret qui nous perdrait tous deux.

SCENE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

Madame, enfin des cieux la clémence fuprême
Semble en notre défenfe agir comme vous-même,
Et les mers & les vents fecondant vos bontés,
Vont nous conduire aux bords fi long-temps fouhaités.
Valence de ma race autrefois l'héritage,
A vos pieds plus qu'aux miens portera fon hommage.
Madame, Atide & moi, libres par vos fecours,
Nous fommes vos fujets, nous le ferons toujours.
Quoi! vos yeux à ma voix répondent par des larmes!

ZULIME.

Eh pouvez-vous penfer que je fois fans allarmes?
L'amour veut que je parte, il lui faut obéir.
Vous favez qui je quitte, & qui j'ai pu trahir.
J'ai mis entre vos mains ma fortune, ma vie,
Ma gloire encor plus chere, & que je facrifie.
Je dépens de vous feul... Ah Prince! avant ce jour
Plus d'un cœur a gémi d'écouter trop d'amour;
Plus d'une amante, hélas! cruellement féduite
A pleuré vainement fa faibleffe & fa fuite.

RAMIRE.

Je ne condamne point de fi juftes terreurs.
Vous faites tout pour nous; oui, Madame; & nos cœurs
N'ont pour vous raffurer dans votre défiance,
Qu'un hommage inutile, & beaucoup d'efpérance.
Efclave auprès de vous, mes yeux à peine ouverts

Ont connu vos grandeurs, ma misere, & des fers ;
Mais j'atteste le Dieu qui soutient mon courage,
Et qui donne à son gré l'empire & l'esclavage,
Que ma reconnaissance & mes engagemens...

ZULIME.

Pour me prouver vos feux vous faut-il des sermens?
En ai-je demandé, quand cette main tremblante
A détourné la mort à vos regards présente ?
Si mon ame aux frayeurs se peut abandonner,
Je ne crains que mon sort, puis-je vous soupçonner ?
Ah! les sermens sont faits pour un cœur qui peut
feindre.
Si j'en avais besoin, nous serions trop à plaindre.

RAMIRE.

Que mes jours immolés à votre sureté.

ZULIME.

Conservez-les, cher Prince, ils m'ont assez coûté.
Peut-être que je suis trop faible & trop sensible;
Mais enfin, tout m'allarme en ce séjour horrible.
Vous-même devant moi triste, sombre, égaré,
Vous ressentez le trouble où mon cœur est livré.

ATIDE.

Vous vous faites tous deux une pénible étude,
De nourrir vos chagrins & votre inquiétude.
Dérobez-vous, Madame, aux peuples irrités,
Qui poursuivent sur nous l'excès de vos bontés.
Ce palais est peut-être un rempart inutile:
Le vaisseau vous attend, Valence est votre asyle.
Calmez de vos chagrins l'importune douleur.
Vous avez tant de droits sur nous... & sur son cœur!
Vous condamnez sans doute une crainte odieuse.
Votre amant vous doit tout; vous êtes trop heureuse!

ZULIME.

Je dois l'être, & l'hymen qui va vous engager....

SCENE IV.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

DAns ce moment, Madame, on vient vous assiéger.

ATIDE.

Ciel!

IDAMORE.

On entend de loin la trompette guerrière;
On voit des tourbillons de flâme, de poussière;
D'armes & de soldats les champs sont inondés.
Le peu de nos amis dont ces murs sont gardés,
Sur ces bords escarpés qu'a formé la nature,
Et qui de ce palais entourent la structure,
En défendront l'approche, & seront glorieux
De chercher un trépas honoré par vos yeux.

RAMIRE.

Dans ce malheur pressant je goute quelque joie.
Eh bien, pour vous servir le ciel m'ouvre une voie;
De vos peuples unis je brave le courroux.
J'ai combattu pour eux, je combattrai pour vous;
Pour mériter vos soins je peux tout entreprendre,
Et mon sort en tout temps sera de vous défendre.

ZULIME.

Que dis-tu? contre un père! arrête, épargne-moi;
L'amour n'entraîne-t-il que le crime après soi?

Tombe fur moi des cieux l'éternelle colére,
Plutôt que mon amant ose attaquer mon père.
Avant que fes foldats environnent nos tours,
Les flots nous ouvriront un plus jufte fecours.
Mon féjour en ces lieux me rendrait trop coupable.
D'un père courroucé fuyons l'œil refpectable.
Je vais hâter ma fuite, & j'y cours de ce pas.

RAMIRE (*à Atide.*)

Moi je vais fuir la honte & hâter mon trépas.

SCENE V.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Vous n'irez point fans moi: non, cruel que vous êtes,
Je ne fouffrirai point vos fureurs indifcrètes.
Cher objet de ma crainte, arbitre de mon fort,
Cher époux, commencez par me donner la mort.
Au nom des nœuds fecrets qu'à fon heure derniere
De fes mourantes mains vient de former mon père,
De ces nœuds dangereux dont nous avons promis
De dérober l'étreinte à des yeux ennemis,
Songez aux droits facrés que j'ai fur votre vie;
Songez qu'elle eft à moi, qu'elle eft à la patrie,
Que Valence dans vous redemande un vengeur.
Allez la délivrer de l'Arabe oppreffeur.
Quittez fans plus tarder cette rive fatale:
Partez, vivez, regnez, fût-ce avec ma rivale.

RAMIRE.

RAMIRE.

Non, désormais ma vie est un tissu d'horreurs.
Je rougis de moi-même, & sur-tout de vos pleurs.
Je suis né vertueux, j'ai voulu toujours l'être.
Voulez-vous me changer ? chéririez-vous un traître?
J'ai subi l'esclavage, & son poids rigoureux,
Le fardeau de la feinte, est cent fois plus affreux.
J'ai connu tous les maux, la vertu les surmonte ;
Mais quel cœur généreux peut supporter la honte !
Quel supplice effroyable, alors qu'il faut tromper,
Et que tout mon secret est prêt à m'échapper !

ATIDE.

Eh bien, allez, parlez, armez sa jalousie,
J'y consens; mais, cruel, n'exposez que ma vie,
N'immolez que l'objet pour qui vous rougissez,
Qui vous forçait à feindre, & que vous haïssez.

RAMIRE.

Je vous adore, Atide; & l'amour qui m'enflamme
Ferme à tout autre objet tout accès dans mon ame.
Mais plus je vous adore, & plus je dois rougir
De fuir avec Zulime afin de la trahir.
Je suis bien malheureux, si votre jalousie
Joint ses poisons nouveaux aux horreurs de ma vie:
Entouré de forfaits & d'infidélités,
Je les commets pour vous, & vous seule en doutez.
Ah! mon crime est trop vrai, trop affreux envers elle.
Ce cœur est un perfide, & c'est pour vous, cruelle !

ATIDE.

Non, il est généreux, le mien n'est point jaloux;
La fraude & les soupçons ne sont point faits pour vous.
Zulime en écoutant son amour malheureuse,
N'a point reçu de vous de promesse trompeuse.

Idamore a parlé : sûre de ses appas,
Elle a cru des discours que vous ne dictiez pas.
Eh! peut-on s'étonner que vous ayez su plaire ?
Peut-on vous reprocher ce charme involontaire,
Qui vous soumit un cœur prompt à se désarmer ?
Ah! le mien m'est témoin que l'on doit vous aimer.

RAMIRE.

Et pourquoi profanant de si saintes tendresses,
De Zulime abusée enhardir les faiblesses ?
Pourquoi, deshonorant votre amant, votre époux,
Promettre à d'autres yeux un cœur qui n'est qu'à vous.
Dans quel piége Idamore a conduit l'innocence !
Des biensfaits de Zulime, affreuse récompense !
Ah! cruelle; à quel prix le jour m'est conservé.

ATIDE.

Eh bien, punissez-moi de vous avoir sauvé.
Idamore, il est vrai, n'est pas le seul coupable.
J'ai parlé comme lui, comme lui condamnable,
J'engageai trop Ramire, & sans le consulter.
Je n'y survivrai pas; vous n'en pouvez douter.
Je sens qu'à vos vertus je faisais trop d'injure.
Je vous épargnerai la honte d'un parjure.
Vivez, il me suffit ..... Ciel! quel tumulte affreux!

RAMIRE.

Il m'annonce un combat moins grand, moins douloureux :
Le Ciel m'y peut au moins accorder quelque gloire ;
J'y vole.......

ATIDE.

Je vous suis; la chûte ou la victoire,
Les fers ou le trépas, je sais tout partager.

Puis-je être loin de vous ? vous êtes en danger.

RAMIRE.

Ah ! ne laissez qu'à moi le destin qui m'opprime :
Chère épouse, craignez....

ATIDE.

Je ne crains que Zulime.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

Oui, Dieu même eſt pour nous ; oui, ce Dieu
de la guerre
Nous appelle ſur l'onde & déſarme la terre.
Vous voyez les ſujets du triſte Bénaſſar
Suſpendre leurs fureurs au pied de ce rempart ;
Ils ont quitté ces traits, ces funeſtes machines,
Qui des murs d'Arzéline apportaient les ruines ;
Tout ce grand appareil, qui dans quelques momens
Pouvait de ce palais briſer les fondemens.
Cependant l'heure approche où la mer favorable
Va quitter avec nous ce rivage effroyable.
Seigneur, au nom d'Atide, au nom de nos malheurs
Et de tant de périls, & de tant de douleurs,
Par le ſalut [illegible] devant qui tout s'efface,
Par ce [illegible] ir des Rois de notre race,
[illegible] r ; & ne rougiſſez-pas

Des bontés de Zulime & de ses attentats :
Ne fuyez point les dons de sa main bienfaisante,
Envers les siens coupable, envers nous innocente.
Entouré d'ennemis dans ce séjour d'horreur,
Craignez....

RAMIRE.

Mes ennemis sont au fond de mon cœur.
Atide l'a voulu, c'est assez, Idamore.

IDAMORE.

Comment! quel répentir peut vous troubler encore ?
Qui vous retient ?

RAMIRE.

L'honneur — Crois-tu qu'il soit permi
D'être injuste, infidèle, & traître à ses amis ?

IDAMORE.

Non, sans doute, Seigneur, & ce crime est infame.

RAMIRE.

Est-il donc plus permis de trahir une femme ?
De la conduire au piége & de l'abandonner ?

IDAMORE.

Un plus grand intérêt doit vous déterminer.
Voudriez-vous livrer à l'horreur des supplices
Ceux qui vous ont voué leur vie & leurs services ?
Entre Zulime & nous il est temps de choisir.

RAMIRE.

Et bien, qui de vous deux me faut-il donc trahir ?
Faut-il que malgré nous il soit des conjectures
Où le cœur égaré flotte entre les parjures ?
Où la vertu sans force & prête à succomber,
Ne voit que des écueils, & tremble d'y tomber.
Tu sais ce que pour nous Zulime a daigné faire ;
Elle renonce à tout, à son trône, à son père,
A sa gloire, en un mot ; il faut en convenir.

Armé de ses bienfaits, moi j'irais l'en punir!
C'est trop rougir de moi, plains ma douleur mortelle.

IDAMORE.

Rougissez de tarder, Valence vous appelle;
Les momens sont bien chers, & si vous hésitez.....

RAMIRE.

Non, je vais m'expliquer, & lui dire.....

IDAMORE.

Arrêtez:
Gardez-vous d'arracher un voile nécessaire.
Laissez-lui son erreur, cette erreur est trop chère.
Pour entraîner Zulime à ses égaremens
Vous n'employâtes point l'art trompeur des amans.
Sensible, généreuse, & sans expérience,
Elle a cru n'écouter que la reconnoissance;
Elle ne savait pas qu'elle écoutait l'amour.
Tous vos soins empressés la perdaient sans retour.
Dans son illusion nous l'avons confirmée.
Enfin elle vous aime, elle se croit aimée.
De quel jour odieux ses yeux seraient frapés?
Il n'est des malheureux que les cœurs détrompés.
Réservez pour un temps plus sûr & plus tranquille,
De ces droits délicats l'examen difficile.
Lorsque vous serez Roi, régnez & décidez;
Ici Zulime, règne, & vous en dépendez.

RAMIRE.

Je dépens de l'honneur, votre discours m'offense.
Je crains l'ingratitude, & non pas sa vengeance.
Quoi qu'il puisse arriver, un cœur tel que le mien
Lui tiendra sa parole, ou ne promettra rien.

IDAMORE.

Tremblez donc; son amour peut se tourner en rage.

Atide de son sang peut payer cet outrage.

RAMIRE.

Cher Idamore, au bruit de son moindre danger,
De ces lieux ennemis va, cours le dégager.
Sois sûr que de Zulime arrêtant la poursuite,
Avant que d'expirer, j'assurerai sa fuite.

IDAMORE.

Vous vous connaissez mal en ces extrêmités;
Atide & vos amis mourront à vos côtés.
Mais non, votre prudence, & la faveur céleste,
Ne nous annoncent point une fin si funeste.
Zulime est encor loin de vouloir se venger;
Peut-elle craindre, hélas! qu'on la veuille outrager?
Son ame toute entière à son espoir livrée,
Aveugle en ses bontés, & d'amour enyvrée,
Goûte d'un calme heureux le dangereux sommeil....

RAMIRE.

Que je crains le moment de son affreux reveil!

IDAMORE.

Cachez donc à ses yeux la vérité cruelle,
Au nom de la patrie..... On approche, c'est elle.

RAMIRE.

Va, cours après Atide, & reviens m'avertir
Si les mers & les vents m'ordonnent de partir.



SCENE II.

ZULIME, RAMIRE, SERAME.

ZULIME.

Oui, nous touchons, Ramire, à ce moment
prospère,
Qui met en sûreté cette tête si chère.
En vain nos ennemis (car j'ose ainsi nommer
Qui voudrait désunir deux cœurs nés pour s'aimer,)
En vain tous ces guerriers; ces peuples que j'offense,
De mon malheureux père ont armé la vengeance.
Profitons des instans qui nous sont accordés;
L'amour nous conduira, puisqu'il nous a gardés;
Et je puis dès demain rendre à votre patrie
Ce dépôt précieux qu'à moi seule il confie.
Il ne me reste plus qu'à m'attacher à vous,
Par les nœuds éternels & de femme & d'époux.
Grace à ces noms si saints, ma tendresse épurée
En est plus respectable, & non plus assurée.
Le père, les amis que j'ose abandonner,
Le Ciel, tout l'univers doivent me pardonner,
Si de tant de héros la déplorable fille
Pour un époux si cher oublia sa famille,
Prenons donc à témoin ce Dieu de l'univers,
Que nous servons tous deux par des cultes divers
Attestons cet auteur de l'amour qui nous lie;
Non que votre grande ame à la mienne est unie,
Nos cœurs n'ont pas besoin de ces vœux solemnels;
Mais que bientôt, Seigneur, au pieds de vos autels,

Vos peuples béniront, dans la même journée,
Et votre heureux retour, & ce grand hymenée.
Mettons près des humains ma gloire en sûreté;
Du Dieu qui nous entend méritons la bonté;
Et cessons de mêler, par trop de prévoyance,
Le poison de la crainte à la douce espérance.

RAMIRE.

Ah! vous percez un cœur destiné désormais
A d'éternels tourmens, plus grands que vos bienfaits.

ZULIME.

Eh qui peut vous troubler, quand vous m'avez su plaire?
Les chagrins sont pour moi: la douleur de mon père,
Sa vertu, cet opprobre à ma fuite attaché,
Voilà les déplaisirs dont mon cœur est touché.
Mais, vous qui retrouvez un sceptre, une couronne,
Vos parens, vos amis, tout ce que j'abandonne,
Qui de votre bonheur n'avez point à rougir;
Vous qui m'aimez enfin.....

RAMIRE.

Pourrais-je vous trahir?
Non, je ne puis.

ZULIME.

Hélas! je vous en crois sans peine,
Vous sauvates mes jours, je brisai votre chaine.
Je vois en vous, Ramire, un vengeur, un époux.
Vos bienfaits & les miens tout me répond de vous.

RAMIRE.

Sous un ciel inconnu le destin vous envoie.

ZULIME.

Je le sais, je le veux, je le cherche avec joie;
C'est vous qui m'y guidez.

RAMIRE.

C'est à vous de juger
Qu'on a tant à souffrir chez un peuple étranger ;
Coutumes, préjugés, mœurs, contraintes nouvelles,
Abus devenus droit, & loix souvent cruelles.

ZULIME.

Qu'importe à notre amour, ou leurs mœurs ou leurs droits ?
Votre peuple est le mien, vos loix feront mes loix.
J'en ai quitté pour vous, hélas ! de plus sacrées ;
Et qu'ai-je à rédouter des mœurs de vos contrées ?
Quels sont donc les humains qui peuplent vos états ?
Ont-ils fait quelques loix pour former des ingrats ?

RAMIRE.

Je suis loin d'être ingrat, non, mon cœur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute.......

RAMIRE.

Mais en moi vous ne verriez qu'un traître,
Si tout prêt à partir je cachois à vos yeux
Un obstacle fatal opposé par les cieux.

ZULIME.

Un obstacle !

RAMIRE.

Une loi formidable, éternelle.

ZULIME.

Vous m'arrachez le cœur ; achevez, quelle est-elle ?

RAMIRE.

C'est la religion... Je sais qu'en ces climats,
Où vingt peuples mêlés ont changé tant d'états,
L'hymen unit souvent ceux que leur loi divise.
En Espagne autrefois cette indulgence admise

Déformais parmi nous eft un crime odieux :
La loi dépend toujours & des temps & des lieux.
Mon fang dans mes états m'appelle au rang fuprême,
Mais il eft un pouvoir au deffus de moi-même.

ZULIME.

Je t'entends, cher Ramire, il faut t'ouvrir mon cœur,
Pour ma religion j'ai connu ton horreur ;
J'en ai fouvent gémi, mais il ne faut rien taire
A mon ame en fecret, tu la rendis moins chère.
Soit erreur, ou raifon, foit ou crime, ou devoir ;
Soit du plus tendre amour l'invincible pouvoir,
(Puiffe le jufte ciel excufer mes faibleffes !)
Du fang en ta faveur j'ai bravé les tendreffes;
Je pourrai t'immoler par de plus grands efforts,
Ce culte mal connu de ce fang dont je fors.
Puis qu'il t'eft odieux, il doit un jour me l'être.
Fidèle à mon époux & foumife à mon maître,
J'attendrai tout du temps & d'un fi cher lien.
Mon cœur ferviroit-il d'autre Dieu que le tien ?
Je vois couler tes pleurs ; tant de foin, tant de flamme
Tant d'abandonnement ont pénétré ton ame.
Adreffons l'un & l'autre au dieu de tes autels
Ces pleurs que l'amour verfe, & ces veux folemnels.
Qu'Atide y foit préfente, elle approche, elle m'aime;
Que fon amitié tendre ajoute à l'amour même.
Atide !

RAMIRE.

C'en eft trop ; & mon cœur déchiré......



SCENE III.

ZULIME, RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

MAdame; dans ces murs votre père est entré.

ZULIME.

Mon père!

RAMIRE.

Lui!

ZULIME.

Grand Dieux!

ATIDE.

Sans soldats, sans escorte,
Sa voix de ce palais s'est fait ouvrir la porte.
A l'aspect de ses pleurs & de ses cheveux blancs,
De ce front couronné, respecté si long-temps,
Vos gardes interdits baissant pour lui les armes,
N'ont pas cru vous trahir en partageant ses larmes.
Il approche; il vous cherche.

ZULIME.

Ô mon père, ô mon roi!
Devoir, nature, amour, qu'exigez-vous de moi?

ATIDE.

Il va, n'en doutez point, demander votre vie.

RAMIRE.

Donnez-lui tout mon sang, je vous le sacrifie;
Mais conservez du moins.....

ZULIME.

Dans l'état où je suis,
Pouvez

Pouvez-vous bien, cruel, irriter mes ennuis ?
Tombent, tombent sur moi les traits de sa vengeance;
Allez, Atide & vous, évitez sa présence.
C'est le premier moment où je puis souhaiter
De me voir sans Ramire & de vous éviter :
Allez trop digne époux de la triste Zulime ;
Ce titre si sacré me laisse au moins sans crime.

ATIDE.

Qu'entens-je? son époux!

RAMIRE.

On vient, suivez mes pas
Plaignez mon sort, Atide, & ne m'accusez pas.

SCENE IV.

ZULIME, BENASSAR.

ZULIME.

LE voici, je frissonne, & mes yeux s'obscurcissent.
Terre, que devant lui tes gouffres m'engloutissent.
Serame, soutiens-moi.

BENASSAR.

C'est elle.

ZULIME.

Ô désespoir!

BENASSAR.

Tu détournes les yeux, & tu crains de me voir.

ZULIME.

Je me meurs! Ah mon père !

BENASSAR.

Ô toi, qui fus ma fille

Toi l'espoir & l'horreur de ma triste famille,
Toi qui de mes chagrins étais mon seul recours,
Tu ne me connais plus?

ZULIME (*à genoux.*)

Je vous connais toujours:
Je tombe en frémissant à ces pieds que j'embrasse,
Je les baigne de pleurs, & je n'ai point l'audace
De lever jusqu'à vous un regard criminel,
Qui ferait trop rougir votre front paternel.

BENASSAR.

Sais-tu quelle est l'horreur dont ton crime m'accable?

ZULIME.

Je sais trop qu'à vos yeux il est inexcusable.

BENASSAR.

J'aurais pû te punir, j'aurais pû dans ces tours
Ensevelir ma honte & tes coupables jours.

ZULIME.

Votre colère est juste & je l'ai méritée.

BENASSAR.

Tu vois trop que mon cœur ne l'a point écoutée.
Leve-toi, ta douleur commence à m'attendrir,

(*Elle se releve.*)

Et le cœur de ton père attend ton repentir.
Tu sais si dans ce cœur trop indulgent, trop tendre,
Les cris de la nature ont su se faire entendre.
Je vivais dans toi seule, & jusques à ce jour,
Jamais père à son sang n'a marqué tant d'amour.
Tu sais si j'attendais qu'au bout de ma carrière
Ma bouche en expirant nommât mon héritière
Et cédât malgré moi, par des soins superflus,
Ce qui dans ce moment ne nous appartient plus.
Je n'ai que trop vécu, ma prodigue tendresse

Prévenoit par ses dons ma caduque vieillesse.
Je te donnais pour dot, en engageant ta foi,
Ces trésors, ces états que je quittai pour toi
Et tu pouvais choisir entre les plus grands princes
Qui des bords Syriens gouvernent les provinces ;
Et c'est dans ces momens que fuyant dans mes bras,
Toi seule à la révolte excites mes soldats,
M'arraches mes sujets, m'enleves mes esclaves,
Outrages mes vieux ans, m'abandonnes me braves!
Quel démon t'a conduite à cet excès d'horreur ?
Quel monstre a corrompu les vertus de ton cœur ?
Veux-tu ravir un rang que je te sacrifie ?
Veux-tu me dépouiller de ce reste de vie ?
Ah Zulime! ah mon sang! par tant de cruauté
Veux-tu punir l'excès de ma bonté ?

ZULIME.

Seigneur, mon souverain, j'ose dire, mon père,
Je vous aime encor plus que je ne vous fus chère,
Regnez, vivez heureux, ne vous consumez plus
Pour cette criminelle en regrets superflus.
De mon aveuglement moi-même épouvantée,
Expirant des regrets dont je suis tourmentée,
Et de votre tendresse, & de votre courroux,
Je pleure ici mon crime à vos sacrés genoux ;
Mais ce crime si cher a sur moi trop d'empire ;
Vous n'avez point de fille, & je suis à Ramire.

BENASSAR.

Que dis-tu ? malheureuse ! opprobre de mon sort !
Quoi ! tu joins tant de honte à l'horreur de ma mort !
Qui? Ramire! un captif! Ramire t'a séduite !
Un barbare t'enleve, & te force à la fuite !
Non, dans ton cœur séduit, d'un fol amour atteint,

Tout l'honneur de mon ſang n'eſt pas encor éteint.
Tu ne ſouilleras point d'une tache ſi noire
La race des héros, ma vieilleſſe & ma gloire.
Quelle honte, grand Dieu, ſuivrait un ſort ſi beau!
Veux-tu deshonorer ma vie & mon tombeau?
De mes folles bontés quel horrible ſalaire!
Ma fille, un ſoborneur eſt-il donc plus qu'un père?
Repens-toi, ſuis mes pas, viens ſans plus m'outrager.

ZULIME.

Je voudrais obéir; mon ſort ne peut changer.
Approuvée en Europe, en vos climats flétrie,
Il n'eſt plus de retour pour moi dans ma patrie;
Mais, ſi le nom d'eſclave aigrit votre courroux:
Songez que cette eſclave a combattu pour vous;
Qu'il vous a délivré d'une main ennemie,
Que vos perſécuteurs ont demandé ſa vie,
Que j'acquitte envers lui ce que vous lui devez,
Qu'à d'aſſez grands honneurs ſes jours ſont réſervés,
Qu'il eſt du ſang des Rois; & qu'un héros pour gendre
Un prince vertueux.......

BENASSAR.

Je ne veux plus t'entendre.
Barbare! que les cieux partagent ma douleur!
Que ton indigne amant ſoit un jour mon vengeur;
Il le ſera ſans doute, & j'en reçois l'augure:
Tous les enlevemens ſont ſuivis du parjure.
Puiſſe la perfidie & la diviſion
Être le digne fruit d'une telle union!
J'eſpère que le ciel, ſenſible à mon outrage,
Accourcira bientôt dans les pleurs, dans la rage,
Les jours infortunés que ma bouche a maudits,
Et qu'on me trahira, comme tu me trahis.

Coupable de ma mort qu'ici tu me prépares,
Lâche, tu périras par des mains plus barbares.
Je le demande aux cieux, perfide, tu mourras
Aux pieds de ton amant, qui ne te plaindra pas.
Mais avant de combler son opprobre & sa rage,
Avant que le cruel t'arrache à ce rivage,
J'y cours, & nous verrons si tes lâches soldats
Seront assez hardis pour l'ôter de mes bras;
Et si pour se ranger sous les drapeaux d'un traître
Ils fouleront aux pieds & ton père, & leur maître.

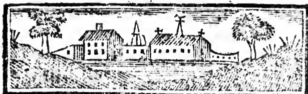
SCENE V.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

SEigneur..... Ah cher auteur de mes coupables jours!
Voilà quel est le fruit de mes tristes amours!
Dieu qui l'as entendu, Dieu puissant que j'irrite,
Aurais-tu confirmé l'arrêt que je mérite?
La mort & les enfers paroissent devant moi.
Ramire, avec plaisir j'y descendrai pour toi.
Tu me plaindras sans doute..... Ah passion funeste!
Quoi! les larmes d'un père, & le courroux céleste,
Les malédictions prêtes à m'accabler,
Tout irrite les feux dont je me sens brûler!
Dieu, je me livre à toi, si tu veux que j'expire,
Frappe; mais reponds-moi des larmes de Ramire.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

HELAS! vous n'aimez point; vous ne concevez pas
Tous ces foulevemens, ces craintes, ces combats;
Ce reflux orageux du remords & du crime.
Que je me haïs! j'outrage un père magnanime,
Un père qui m'eft cher, & qui me tend les bras.
Que dis-je? l'outrager! j'avance fon trépas;
Malheureufe!

ATIDE.

Après tout, fi votre ame attendrie
Craint d'accabler un père, & tremble pour fa vie,
Pardonnez; mais je fens qu'en de tels déplaifirs,
Un grand cœur quelquefois commande à fes foupirs,
Qu'on peut facrifier......

ZULIME.

Que prétens-tu me dire?

Sacrifier l'amour qui m'enchaîne à Ramire!
A quels conseils grand Dieu! faut-il s'abandonner?
Ai-je pu les entendre? ose-t-on les donner?
Toute prête à partir, vous proposez, barbare,
Que moi qui l'ai conduit, de lui je me sépare?
Non, mon père en courroux, mes remords, ma douleur,
De ce conseil affreux n'égalent point l'horreur.

ATIDE.

Mais vous même à l'instant à vos devoirs fidelle,
Vous disiez que l'amour vous rend trop criminelle.

ZULIME.

Non, je ne l'ai point dit, mon trouble m'emportait;
Si je parlais ainsi, mon cœur me démentait.

ATIDE.

Qui ne connaît l'état d'une ame combattue?
J'éprouve, croyez-moi, le chagrin qui vous tue;
Et ma triste amitié.....

ZULIME.

Vous m'en devez du moins.
Mais que cette amitié prend de funestes soins,
Ne me parlez jamais que d'adorer Ramire;
Redoublez dans mon cœur tout l'amour qui m'inspire;
Hélas! m'assurez-vous qu'il réponde à mes vœux,
Comme il le doit, Atide, & comme je le veux?

ATIDE.

Ce n'est point à des cœurs nourris dans l'amertume,
Que la crainte a glacés, que la douleur consume,
Ce n'est point à des yeux aux larmes condamnés,
De lire dans les cœurs des amans fortunés.
Est-ce à moi d'observer leur joie & leur caprice,
Ne vous suffit-il pas qu'on vous rende justice,

Qu'on ſoit à vos bontés aſſervi pour jamais?

ZULIME.

Non, il ſemble accablé du poids de mes bienfaits ;
Son ame eſt inquiète, & n'eſt point attendrie.
Atide, il me parlait des lois de ſa patrie.
Il eſt tranquille aſſez, & maître de ſes vœux,
Pour voir en ma préſence un obſtacle à nos feux.
Ma tendreſſe un moment s'eſt ſentie allarmée.
Chère Atide, eſt-ce ainſi que je dois être aimée ?
Après ce que j'ai fait, après ma fuite, hélas !....
Atide, il me trahit, s'il ne m'adore pas :
Si de quelque intérêt ſon ame eſt occupée,
Si je ne ſuis pas ſeule, Atide, il m'a trompée.

SCENE II.

ZULIME, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

MAdame, votre père appelle ſes ſoldats ;
Réſolvez votre fuite, & ne différez pas.
Déja quelques guerriers, qui devaient vous défendre,
Aux pleurs de Benaſſar étaient prêts à ſe rendre.
Honteux de vous prêter un ſacrilège appui,
Leurs fronts en rougiſſant ſe baiſſaient devant lui.
De ces murs odieux je garde le paſſage.
Ce ſentier détourné nous conduit au rivage.
Ramire, impatient, de vous ſeule occupé,
De vos bontés rempli, de vos charmes frappé,
Et prêt pour ſon épouſe à prodiguer ſa vie,
Diſpoſe en ce moment votre heureuſe ſortie.

ZULIME.

Ramire! dites-vous ?

IDAMORE.

Ardent, rempli d'espoir,
Il revient vous servir, sur-tout il veut vous voir.

ZULIME.

Ah! je renais, Atide, & mon ame est en proie
A tout l'emportement de l'excès de ma joie.
Pardonne à des soupçons indignement conçus,
Ils sont évanouis, ils ne renaîtront plus.
J'ai douté, j'en rougis; je craignais, & l'on m'aime;
Ah prince!....

SCENE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE (*à Ramire.*)

J'Ai parlé, Seigneur, comme vous même,
J'ai peint de votre cœur les justes sentimens;
Zulime en est bien digne; achevez, il est temps.
Pressons l'heureux instant de notre délivrance.
Rien ne nous retient plus; je cours, je vous dévance.
(*Il sort.*)

RAMIRE.

Nous voici parvenus à ce moment fatal,
Où d'un départ trop lent on donne le signal.
Benassar de ces lieux n'est point encor le maître;
Pour peu que nous tardions. Madame, il pourrait l'être.
Vous voulez de l'Afrique abandonner les bords;
Venez, ne craignez point ses impuissans efforts.

ZULIME.

Moi craindre ! ah c'est pour vous que j'ai connu la
crainte,
Croyez-moi; je commande encor dans cette enceinte:
La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix,
Sauvez ma gloire, au moins, pour la derniere fois.
Apprenons à l'Espagne, l'Afrique jalouse,
Que je suis mon devoir, en partant votre épouse.

RAMIRE.

C'est braver votre père, & le désespérer.
Pour le salut des miens, je ne puis différer.....

ZULIME.

Ramire !

RAMIRE.

Si le Ciel me rend mon héritage,
Valence est à vos pieds; je ne puis davantage;
Et je ne réponds pas.....

ZULIME.

Ciel! qu'est-ce que j'entens!
De quelle bouche, hélas! en quels lieux! en quel tems!
Pour m'annoncer un doute à tous deux si funeste;
Ramire, entendais-tu, qu'immolant tout le reste,
Perfide à ma patrie, à mon père, à mon Roi,
Je n'eusse en ces climats d'autre maître que toi?
Sur ces rochers déserts, ingrat, m'as tu conduite,
Pour traîner en Europe une esclave à ta suite!

RAMIRE.

Je vous y mène en Reine, & mon peuple à genoux,
En imitant son Roi fléchira devant vous.

ZULIME.

Ton peuple! tes respects! quel prix de ma tendresse!
Va, périssent les noms de Reine, de Princesse.

Le nom de ton épouſe eſt le ſeul qui m'eſt dû,
Le ſeul qui me rendrait l'honneur que j'ai perdu,
Le ſeul que je voulais. Ah barbare que j'aime!
Peux-tu me propoſer d'autre prix que toi-même?
Atide! vous tremblez, — vous détournez de moi
Des yeux remplis de pleurs & conſternés d'effroi.
Atide!

ATIDE.

Moi, Madame!

ZULIME.

Ainſi j'étois trompée.
Quel voile ſe déchire, & quels coups m'ont frappée!
Quel père j'offenſais! & pour qui? malheureux!
Tu creuſez ſous mes pas ce précipice affreux.
Des plus ſacrés devoirs la barriere eſt franchie;
Mais il reſte un retour à ma vertu trahie.
Je revole à mon père; il a plaint mes erreurs;
Il eſt ſenſible, il m'aime, il vengera mes pleurs;
Et de ſa main du moins il faudra que j'obtienne,
Dirai-je, hélas! ta mort? Non ingrat, mais la mienne.
Tu l'as voulu, j'y cours.

ATIDE.

Madame!

RAMIRE.

Atide! ô Ciel!

ATIDE.

Madame, écoutez-vous ce déſeſpoir mortel?
C'eſt votre ouvrage, hélas! que vous allez détruire.
Vous vous perdez! Eh quoi, vous balancez, Ramire!

ZULIME.

Madame, épargnez-vous ces tranſports empreſſés;
Son ſilence & vos pleurs m'en ont appris aſſez.

Je vois fur mon malheur ce qu'il faut que je penfe,
Et je n'ai pas befoin de tant de confidence,
Ni des fecours honteux d'une telle pitié.
J'ai prodigué pour vous la plus tendre amitié ;
Vous m'en payez le prix, je vais les reconnaître.
Sortez, rentrez aux fers où vous avez dû naître;
Efclaves, redoutez mes ordres abfolus ;
A mes yeux indignés ne vous préfentez plus.
Laiffez-moi.

RAMIRE.

Non, Madame, & je perdrai la vie,
Avant d'être témoin de tant d'ignominie.
Vous ne flétrirez point cet objet malheureux,
Ce cœur digne de vous, comme vous généreux.
Si vous le connaiffiez, fi vous faviez....

ZULIME.

Parjure,
Ta fureur à ce point infulte à mon injure ;
Tu m'outrages pour elle! Ah vil couple d'ingrats!
Du fruit de mes douleurs vous ne jouirez pas.
Vous expirez tous deux, mes feux illégitimes.
Tremblez, ce jour affreux fera le jour des crimes.
Je n'en ai commis qu'un, ce fut de vous fervir,
Ce fut de vous fauver; je cours vous en punir....
Tu me braves encor ; & tu préfumes, traître.
Que des lieux où je fuis tu t'es rendu le maître,
Ainfi que tu l'étais de mes vœux égarés.
Tu te trompes, barbare.... A moi, gardes, courez,
Suivez-moi tous, ouvrez aux foldtas de mon père ;
Que mon fang fatisfaffe à fa jufte colère,
Qu'il efface ma honte, & que mes yeux mourans
Contemplent deux ingrats à mes pieds expirans.

SCENE

SCENE IV.

ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

AH ! fuyez sa vengeance Atide, & que je meure!

ATIDE.

Non, je veux qu'à ses pieds vous vous jettiez sur l'heure.
Ramire, il faut me perdre, & vous justifier,
Laisser périr Atide, & même l'oublier.

RAMIRE.

Vous!

ATIDE.

Vos jours, vos devoirs, votre reconnaissance,
Avec ce triste hymen n'entrent point en balance.
Nos liens sont sacrés, & je les brise tous:
Mon cœur vous idolâtre... & je renonce à vous!

RAMIRE.

Vous Atide!

ATIDE.

Il le faut; partez sous ces auspices.
Ma rivale aura fait de moindres sacrifices.
Mes mains auront brisé de plus puissans liens;
Et mes derniers bienfaits sont au-dessus des siens.

RAMIRE.

Vos bienfaits sont affreux! l'idée en est un crime.
Ô chere & tendre épouse! ô cœur trop magnanime!
Il faut périr ensemble, il faut qu'un noble effort
Assure la retraite, ou nous mene à la mort.

ATIDE.

Je mourrai, j'y consens: mais espérez encore;

Tout est entre vos mains: Zulime vous adore.
Ce n'est pas votre sang qu'elle prétend verser.
Pensez-vous qu'à son père elle osât s'adresser?
Vous voyez ces remparts qui ceignent notre asyle,
Sont-ils pleins d'ennemis? tout n'est-il pas tranquille?
A-t-elle seulement marché de ce côté?
Sa colere trompait son esprit agité.
Confiez-vous à moi; mon amour le mérite.
Je vous réponds de tout, souffrez que je vous quitte.
Souffrez.

(Elle sort.)

RAMIRE.

Non — je vous fuis.

SCENE V.

RAMIRE, BENASSAR.

BENASSAR.

Demeure, malheureux.
Demeure.

RAMIRE.

Que veux-tu?

BENASSAR.

Cruel, ce que je veux?
Après tes attentats, après ta fuite infame,
L'humanité, l'honneur, entrent-ils dans ton ame?

RAMIRE.

Crois-moi, l'humanité regne au fond de ce cœur,
Qui pardonne à ton doute, & qui plaint ton malheur.
L'honneur est dans ce cœur qui brava la misere.

BENASSAR.

Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père :
Tu laisses le poignard dans ce cœur déchiré ;
Tu pars, & cet assaut est encor différé ;
La mer t'ouvre ses flots, pour enlever ta proie ;
Eh bien, prends donc pitié des pleurs où je me noie,
Prends pitié d'un vieillard, trahi, deshonoré,
D'un père, qui chérit un cœur dénaturé.
Je te crus vertueux, Ramire, autant que brave :
Je corrigeai le sort qui te fit mon esclave.
Je te devais beaucoup, je t'en donnais le prix ;
J'allais avec les tiens te rendre à ton pays.
Le Ciel sait si mon cœur abhorrait l'injustice,
Qui voulait de ton sang le fatal sacrifice.
Ma fille a cru, sans doute, une indigne terreur,
Et son aveuglement a causé son erreur.
Je t'adresse, cruel, une plainte impuissante :
Ta folle amour insulte à ma voix expirante.
Contre les passions que peut mon désespoir ?
Que veux-tu ? je me mets moi-même en ton pouvoir,
Accepte tous mes biens, je te les sacrifie :
Rends-moi mon sang, rends-moi mon honneur & ma vie.
Tu ne me reponds rien barbare !

RAMIRE.

Ecoute-moi.
Tes trésors, tes bienfaits, ta fille, sont à toi.
Soit vertu, soit pitié, soit intérêt plus tendre,
Au péril de sa gloire elle osa nous défendre ;
Pour toi de mille morts elle eut bravé les coups.
Elle adore son père, & le trahit pour nous ;
Et je crois la payer du plus noble salaire,

En la rendant aux mains d'un ſi vertueux père.

BENASSAR.

Toi, Ramire ?

RAMIRE.

Zulime eſt un objet ſacré,
Que mes profanes yeux n'ont point deshonoré.
Tu coûtas plus de pleurs à ſon ame ſéduite
Que n'en coûte à tes yeux ſa déplorable fuite.
Le temps fera le reſte ; & tu verras un jour,
Qu'il ſoutient la nature, & qu'il détruit l'amour ;
Et ſi dans ton courroux je te croyais capable
D'oublier pour jamais que ta fille eſt coupable.
Si ton cœur généreux pouvait ſe déſarmer,
Chérir encor Zulime. . .

BENASSAR.

Ah ! ſi je puis l'aimer !
Que me demandes-tu ? conçois-tu bien la joie
Du plus ſenſible père au déſeſpoir en proie,
Qui noyé ſi long-temps dans des pleurs ſuperflus,
Reprend ſa fille enfin, quand il ne l'attend plus ?
Moi, ne la plus chérir ! Va, ma chere Zulime
Peut avec un remords effacer tout ſon crime.
Va, tout eſt oublié ; j'en jure mon amour.
Mais puis-je à tes fermens me fier à mon tour ?
Zulime m'a trompé ! Quel cœur n'eſt point parjure !
Quel cœur n'eſt point ingrat !

RAMIRE.

Que le tien ſe raſſure ?
Atide eſt dans ces lieux, Atide eſt comme moi,
Du ſang infortuné de notre premier Roi.
Nos captifs malheureux, brûlans du même zele.
N'ont tout fait avec moi, tout tenté que pour elle.

Je la livre en ôtage, & la mets dans tes mains.
Toi, si je fais un pas contraire à tes desseins,
Sur mon corps tout sanglant verse le sang d'Atide:
Mais, si je suis fidele, & si l'honneur me guide,
Toi-même arrache Atide à ces bords ennemis.
Appelle tous les tiens, délivre nos amis.
Le temps presse: peux-tu me donner ta parole?
Peux-tu me seconder?

BENASSAR.

Je le puis, & j'y vole.
Déja quelques guerriers honteux de me trahir,
Reconnaissent leur maître, sont prêts d'obéir.
Mais aurais-tu, Ramire, une ame assez cruelle,
Pour abuser encor mon amour paternelle?
Pardonne à mes soupçons.

RAMIRE.

Va, ne soupçonne rien;
Mon plus cher intérêt s'accorde avec le tien.
Je te vois comme un père.

BENASSAR.

A toi je m'abandonne.
Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

Adieu, reçoi la mienne.



SCENE VI.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Ah ! Prince, on vous attend.
Il n'eſt plus de danger, l'amour ſeul vous défend.
Zulime eſt appaiſée ; & tant de violence,
Tant de tranſports affreux, tant d'apprêts de vengeance,
Tout cede à la douceur d'un repentir profond ;
L'orage était ſoudain, le calme eſt auſſi prompt.
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir ſa rage ;
Et l'amour à ſon cœur en diſait davantage.
Ses yeux auparavant ſi fiers, ſi courroucés,
Mêlaient des pleurs de joie aux pleurs que j'ai verſés.
J'ai ſaiſi cet inſtant favorable à la fuite :
Juſqu'au pied du vaiſſeau ſoudain je l'ai conduite :
J'ai hâté vos amis ; la moitié ſuit mes pas,
L'autre moitié s'embarque, ainſi que vos ſoldats :
On n'attend plus que vous ; la voile ſe déploie.

RAMIRE.

Ah Ciel ! qu'avez-vous fait ?

ATIDE.

Les pleurs où je me noie,
Seront les derniers pleurs que vous verrez couler.
C'en eſt fait, cher amant ; je ne veux plus troubler
Le bonheur de Zulime, & le votre, peut-être.
Vous êtes trop aimé, vous méritez de l'être.
Allez, de ma rivale heureux & cher époux,
Remplir tous les ſermens qu'Atide a faits pour vous ;

RAMIRE.

Quoi! vous l'avez conduite à ce vaiſſeau funeſte?

ATIDE.

Elle vous y demande.

RAMIRE.

O puiſſance céleſte!

Elle part, dites-vous?

ATIDE.

Oui; ſauvez-là Seigneur,

Des lieux que pour vous ſeule elle avait en horreur.

RAMIRE.

Atide! en ce moment c'eſt fait de votre vie.

ATIDE.

Eh! ne ſçavez-vous pas que je la ſacrifie!

RAMIRE.

Vous êtes en ôtage auprès de Benaſſar.
Il n'eſt plus d'eſpérance, il n'eſt plus de départ;
Tout eſt perdu.

ATIDE.

Commment?

RAMIRE.

Où courir? & que faire?

Et comment réparer mon crime involontaire?

ATIDE.

Que dites-vous? quel crime, & quel engagement?

RAMIRE.

Ah Ciel!

ATIDE.

Qu'ai-je donc fait?

SCENE VII.

RAMIRE, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

En ce même moment,
Benassar vous poursuit, vous, Atide, & Zulime.
Le péril le plus grand est celui qui m'anime.
Seigneur, je viens combattre & mourir avec vous.
J'ai vu ce Benassar, enflammé de courroux,
Aux siens qui l'attendaient lui-même ouvrir la porte,
Rentrer accompagné de leur fatale escorte,
Courir à ses vaisseaux, la flamme dans les mains:
Il attestait le Ciel vengeur des Souverains:
Sa fureur échauffait les glaces de son âge.
Déja de tous côtés commençait le carnage.
Je me fraye un chemin, je revole en ces lieux.
Sortons... Entendez-vous tous ces cris furieux?
D'où vient que Benassar, au fort de la mêlée,
Accuse votre foi lâchement violée?
Des soldats de Zulime ont quitté ses drapeaux;
Ils ont suivi son père, ils marchent aux vaisseaux.
D'où peut naître un revers si prompt & si funeste?

RAMIRE.

Allons le réparer, le désespoir nous reste;
Sauvons du moins Atide, & le fer à la main,
Parmi ces malheureux ouvrons-nous un chemin.
Suivez-moi. Dieu puissant! daignez enfin défendre
La vertu la plus pure, & l'amour le plus tendre.

Suivez-moi, dis-je.

ATIDE.

Ô Ciel ! Ramire ! Ah jour affreux !

RAMIRE.

Si vous vivez, ce jour eſt encor trop heureux.

Fin du troiſième acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, SERAME.

SERAME.

REmerciez le ciel, au comble des tourmens,
D'avoir long-temps perdu l'usage de vos sens.
Il vous a dérobé, propice en sa colère,
Ce combat effrayant d'un amant & d'un père.

ZULIME (*jettée dans un fauteuil, & revenant de son évanouïssement.*)

Ô jour! tu luis encor à mes yeux allarmés,
Qu'une éternelle nuit devrait avoir fermés.
Ô sommeil des douleurs! mort douce & passagere!
Seul moment de repos goûté dans ma misere!
Que n'es-tu plus durable? & pourquoi laisses-tu
Rentrer encor la vie en ce cœur abattu?

(*Se relevant.*)

Où suis-je? qu'a-t-on fait! ô crime! ô perfidie!
Ramire va périr! quel monstre m'a trahie?

J'ai tout fait, malheureuse! & moi seule en un jour
J'ai bravé la nature, & j'ai trahi l'amour.
Quoi ! mon père, dis-tu, défend que je l'approche ?

SERAME.

Plus il combat, Madame, & le péril est proche,
Plus il veut vous sauver de ces objets d'horreur,
Qui présentés de près à votre faible cœur,
Et redoublant les maux dont l'excès vous devore,
Peut-être vous rendraient plus criminelle encore.

ZULIME.

Qu'est devenu Ramire ?

SERAME.

Ai-je donc pû songer,
Dans ces malheurs communs, qu'à votre seul danger?
Ai-je pû m'occuper que du mal qui vous tue ?

ZULIME.

Qu'est-ce qui s'est passé ? quelle erreur m'a perdue ?
Ah ! n'ai-je pas tantôt, dans mes transports jaloux,
Des miens contre Zulime allumé le courroux !
J'accusais mon amant ; j'eus trop de violence ;
On m'a trop obéi : je meurs de ma vengeance.
Va, cours, informe toi des funestes effets,
Et des crimes nouveaux qu'ont produit mes forfaits.
Juste ciel ! je partais, & sur la foi d'Atide !
M'aurait-elle trahie ! On m'arrête. Ah, perfide !....
N'importe : aprens-moi tout, ne me déguise rien,
Raporte-moi ma mort ; va, cours, vole, & revien.

SERAME.

Je vous laisse à regret dans ces horreurs mortelles.

ZULIME.

Va, dis-je : Ah j'en mérite encor de plus cruelles !

SCENE II.

ZULIME *seule.*

M'As-tu trompée, Atide, avec tant de noirceur!
Quoi, les pleurs quelquefois ne partaient point du cœur !
Mais non, en me perdant tu te perdais toi-même.
Toi, tes amis, ton peuple, & ce cruel que j'aime;
Non, trop de vérité Parlait dans tes douleurs;
L'imposture, après tout, ne verse point des pleurs.
Ton ame m'est connue, elle est sans artifice;
Et qui m'eût fait jamais un pareil sacrifice ?
Loin de moi, loin de lui tu voulais demeurer.
Ah! de Ramire ainsi se peut-on séparer ?
Atide n'aime point: j'étais peut-être aimée.
Ma jalouse fureur s'est trop tôt allumée.
J'assassine Ramire.

SCENE III.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

EH bien ! que t'a-t-on dit ?
Parle.

SERAME.

Un désordre horrible accable mon esprit.
On ne voit, on n'entend que des troupes plaintives,
Au-dehors, au-dedans, aux portes, sur les rives,
Au

Au palais, sur le port, autour de ce rempart;
On se rassemble, on court, on combat au hazard.
La mort vole en tous lieux. Votre esclave perfide,
Partout oppose au nombre une audace intrépide.
Pressé de tous côtés, Ramire allait périr :
Croiriez-vous quelle main vient de le secourir ?
Atide!

ZULIME.

Atide, ô ciel!

SERAME.

Au milieu du carnage,
D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,
S'élançant dans la foule, étonnant les soldats
Sa beauté, son audace ont arrêté leurs bras.
Vos guerriers qui pensaient venger votre querelle
Unis avec les siens, se rangent autour d'elle.
Voilà ce qu'on m'a dit, & j'en frémis d'effroi.

ZULIME.

Ramire vit encor, & ne vit point pour moi!
Ramire doit la vie à d'autres qu'à moi-même;
Une autre le défend; c'est un autre qu'il aime.
Et c'est Atide!.... Allons, le charme est dissipé;
Je déchire un bandeau de mes larmes trempé.
Je revois la lumiere, & je sors de l'abîme
Où me précipitaient ma faiblesse & leur crime.
Ciel, quel tissu d'horreurs! ah! j'en avais besoin..
De guérir ma blessure, ils ont pris l'heureux soin;
Va, je renonce à tout; & même à la vengeance.
Je verrai leur supplice avec l'indifférence
Qu'inspirent des forfaits qui ne nous touchent pas.
Que m'importe en effet leur vie & leur trépas?
C'en est fait.

SCENE IV.

ZULIME, MOHADIR, SERAME.

ZULIME.

Mohadir, parlez, que fait mon père?
Puiſſe ſur moi le ciel, épuiſant ſa colère,
Sur ſes jours vertueux prodiguer ſa faveur!
Qu'il ſoit vengé ſur-tout.

MOHADIR.

Madame, il eſt vainqueur.

ZULIME.

Ah! Ramire eſt donc mort!

MOHADIR.

Sa valeur malheureuſe
A cherché vainement une mort glorieuſe.
Laſſé, couvert de ſang, l'eſclave revolté
Eſt tombé dans les mains de ſon maître irrité.
Je ne vous nierai point que ſon cœur magnanime
Semblait juſtifier les fautes de Zulime.
Madame, je l'ai vu maître de ſon courroux,
Reſpecter votre père, en détourner ſes coups;
Je l'ai vu des ſiens même arrêtant la vengeance,
Abandonner le ſoin de ſa propre défenſe.

ZULIME.

Lui!

MOHADIR.

Cependant, on dit qu'il nous a trahi tous;
Qu'il trompait à la fois & Benaſſar, & vous.
Mais ſans approfondir tant de ſujets d'allarmes,

Sans plus empoisonner la source de vos larmes,
Il faut de votre père obtenir un pardon;
Il le faut mériter, je vais en votre nom,
Des rebelles armés poursuivre ce qui reste.
Terminons sans retour un trouble si funeste
Zulime, avec un père, il n'est point de traité;
Votre repentir seul est votre sûreté;
La nature dans lui reprendra son empire,
Quand elle aura dans vous triomphé de Ramire.

ZULIME.

Il me suffit; je sais tout ce que j'ai commis,
Et combien de devoirs en un jour j'ai trahis.
Aux pieds de Benassar il faut que je me jette.
Hâtons-nous.

MOHADIR.

Retenez cette ardeur indiscrette;
Gardez en ce moment de vous y présenter.

ZULIME.

Mohadir, est-ce vous qui m'osez arrêter?

MOHADIR.

Respectez la défense heureuse & nécessaire;
D'un père au désespoir, & d'un maître en colère.
Vous devez obéir, & sur-tout épargner
Sa blessure trop vive & trop prompte à saigner.
Il vous aime, il est vrai; mais après tant d'injures,
Si vos ressentimens s'échappaient en murmures,
Frémissez pour vous même, un affront si cruel
Serait le dernier coup à ce cœur paternel;
Dans Ramire & dans vous il confondrait peut-être.

ZULIME.

Osez-vous bien penser que je protege un traître!

MOHADIR.

Madame, pardonnez un injuste soupçon.
Votre ame détrompée a repris sa raison.
Je le vois, & je cours, en serviteur fidèle,
Apprendre à Benassar le succès de mon zèle.
Daignez de sa justice attendre ici l'effet.

(Il sort.)

SCENE V.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

Ah! j'attends le trépas! juste ciel qu'ai-je fait?

SERAME.

Vous laissez un perfide au destin qui l'accable.
Vos jours sont à ce prix....

ZULIME.

Dieux! Qu'Atide est coupable!

SERAME.

Tous deux seront punis; ne songez plus qu'à vous.
D'un père infortuné désarmez le courroux,
Détournez.....

ZULIME.

Il ne voit en moi qu'une ennemie;
Il ne sait point, hélas! combien je suis punie,
Mon châtiment, Sérame est dans mes attentats.
J'étais dénaturée & je fais des ingrats.

SERAME.

Eh bien, de leurs forfaits séparez votre cause.
Quelque punition qu'un père se propose;
Aux traits de son courroux son sang doit échapper;

Et sa main s'amolit sur le point de frapper.
Obtenez qu'il vous vole, & votre grace est sûre.
Unissez-vous à lui pour venger son injure.
Abandonnez les jours justement menacés
De ce parjure amant qu'enfin vous haïssez.

ZULIME.

De Ramire !

SERAME.

De lui. Son indigne artifice
Vous faisoit sa victime, ainsi que sa complice.

ZULIME.

Je ne le sai que trop. Hélas que de forfaits!

SERAME.

Que j'aime à voir vos yeux dessillés pour jamais!
Des pleurs que vous versiez sa vanité s'honore ;
Il vous trompe, il vous haït.

ZULIME.

Sérame, je l'adore.

SERAME.

Qui! vous;

ZULIME.

Un Dieu barbare assemble dans mon cœur
L'excès de la faiblesse, & celui de l'horreur.
C'est en vain que j'ai cru triompher de moi-même.
Je déteste mon crime, & je sens que je l'aime ;
Je n'y résiste plus ; ce poison détesté,
Par mes tremblantes mains aujourd'hui rejetté
De toutes les fureurs m'embrase & me déchire.
Au bord de mon tombeau j'idolâtre Ramire.
Tel est dans les replis de ce cœur dévoré
Ce pouvoir malheureux, de moi-même abhorré,
Que si pour couronner sa lâche perfidie,
Ramire en me quittant eût demandé ma vie ;

S'il m'eût aux pieds d'Atide immolée en fuyant,
S'il eût insulté même à mon dernier moment,
Je l'eusse aimé toujours, & mes mains défaillantes
Auraient cherché ses mains de mon sang dégoutantes.
Quoi ! c'est ainsi que j'aime, & c'est moi qu'il trahit !
Et c'est moi qui le perds ! c'est par moi qu'il périt !
Non, — je le sauverai, le parjure que j'aime.
Dût-il me détester, & m'en punir lui-même.
Mais Atide est aimée !

SCENE VI.

ZULIME, ATIDE (*amenée par des gardes.*)

ZULIME.

AHh ! qu'est-ce que je voi !
Ma rivale à mes yeux ! Atide devant moi !

ATIDE.

Oui, Madame, il est vrai, je suis votre rivale,
Le malheur nous rejoint, le destin nous égale.
Je sens les mêmes feux ; je meurs des mêmes coups ;
Et Ramire est perdu pour moi comme pour vous.

ZULIME.

Avez-vous vû Ramire ?

ATIDE.

Oui, je l'ai vu combattre,
Et braver son destin, qui ne pouvait l'abattre,
Mais je ne l'ai point vu depuis qu'il est chargé
De ces indignes fers où vous l'avez plongé.
On prépare pour lui la mort la plus sanglante ;

Vous le voulez, Madame, & vous ferez contente.
Il ne vous reste ici qu'à terminer mon sort,
Avant d'avoir appris s'il vit, ou s'il est mort.

ZULIME.

S'il est mort, je sai trop le parti qu'il faut prendre.

ATIDE.

Ah! si vous le vouliez, vous pourriez le défendre,
Madame; vous l'aimez, & je connais l'amour;
Vous périrez des coups dont il perdra le jour;
Et quelque sentiment qu'un père vous inspire,
Le plus grand des forfaits est de trahir Ramire.
Il n'eut jamais que vous, & le ciel pour appui;
Et n'est-ce pas à vous d'avoir pitié de lui?
Quelques amis encor échappés au carnage
Vendent bien cher leur vie & marchent au rivage;
Vous êtes mal gardée, on peut les réunir.

ZULIME.

Et vous me commandez encor de vous servir?

ATIDE.

Quand je vous l'ai cédé, quand vous donnant ma vie,
Je me suis immolée à votre jalousie,
Quand j'osais en ces lieux vous presser à genoux
De m'abandonner seule & de suivre un époux,
Puis-je encor mériter vos fureurs inquiétes?
Que vous faut-il? parlez, cruelle que vous êtes!
Quel fruit recueillez-vous de toutes vos erreurs?
Et qui peut contre moi vous irriter?

ZULIME.

Vos pleurs,
Votre attendrissement, votre excès de courage,
Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
Vos charmes, mon malheur, & mes transports jaloux

Tout m'irrite, cruelle, & m'arme contre vous.
Vous avez mérité que Ramire vous aime;
Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même,
Et l'amour paternel, & l'honneur de mes jours.
Je vous sers, vous, Madame; il le faut, & j'y cours.
Mais vous me répondrez.....

ATIDE.

Ah c'en est trop, barbare!
Eh bien, j'aime Ramire: oui, je vous le déclare;
Je l'aime, je le céde, & vous vous indignez:
J'ai sauvé votre amant, & vous vous en plaignez!
Quel temps pour les fureurs de votre jalousie!
Quel temps pour le reproche! il s'agit de sa vie.
Je jure ici par lui, par ce commun effroi,
J'en atteste le jour, ce jour que je vous doi,
Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
Ne vous figurez pas que ma douleur timide
S'exhale en vains sermens qu'arrache le danger;
Je jure encor le ciel, lent à nous protéger,
Que s'il me permettait de délivrer Ramire,
S'il osait me donner son cœur & son empire;
Si du plus tendre amour il écoutait l'erreur,
Je vous sacrifierais son empire & son cœur.
Conservez-le à ce prix, au prix de mon sang même;
Que voulez-vous de plus, s'il vit, & s'il vous aime?
Je ne dispute rien, Madame, à votre amour,
Non pas même l'honneur de lui sauver le jour.
Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME.

Non, je ne vous crois point; je vois tout mon outrage;
Je vois jusqu'en vos pleurs un triomphe odieux.
La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux.

Mais cessez de prétendre au superbe partage,
A l'honneur insultant d'exciter mon courage.
Ce courage intrépide, autant qu'il est jaloux,
Pour braver cent trépas n'a pas besoin de vous.
Suivez-moi seulement; je vous ferai connaître
Que je sai tout tenter, & même pour un traître.
Je devrais l'oublier, je devrais le punir,
Et je cours le sauver, le venger ou périr.
Sérame! quel horreur a glacé ton visage?

SCENE VII.

ZULIME, ATIDE, SERAME.

SERAME.

MAdame, il faut du sort dévorer tout l'outrage,
Il faut d'un cœur soumis souffrir ce coup affreux.
Vainement Mohadir sensible & généreux,
Du coupable Ramire a demandé la grace.
Tous les chefs irrités de sa perfide audace,
L'ont condamné, Madame, à ces tourmens cruels,
Réservés en ces lieux pour les grands criminels.
Il vous faut oublier jusqu'au nom de Ramire.

ZULIME.

Il ne mourra pas seul, & devant qu'il expire.....

SERAME.

Madame, ah gardez-vous d'un téméraire effort!

ATIDE.

Vous l'abandonneriez à cette indigne mort?
Oublieriez-vous ainsi la grandeur de votre ame?

ZULIME.

Je préviens vos conſeils: n'en doutez point, Madame:
Ne les prodiguez plus. Et toi, nature, & toi !
Droit éternel du ſang, toujours ſacrés pour moi !
Dans cet égarement, dont la fureur m'anime ;
Soutenez bien mon cœur, & gardez-moi d'un crime.

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BENASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.

Ce dernier trait sans doute, est le plus criminel;
Je sens le désespoir de ce cœur paternel;
Je partage en pleurant son trouble & sa colère.
Mais vous avez toujours des entrailles de père,
Et tous les attentats de ce funeste jour,
Ne sont qu'un même crime, & ce crime est l'amour.
Dans son aveuglement Zulime ensévelie,
Mérite d'être plainte, encor plus que punie;
Et si votre bonté parlait à votre cœur.....

BENASSAR.

Ma bonté fit son crime, & fit tout mon malheur.
Je me reproche assez mon excès d'indulgence.
Ciel! tu m'en as donné l'horrible récompense,

Il ſemblait en effet combattre pour ſon père.

BENASSAR.

Ah ! que n'a-t-il plutôt dans ce malheureux flanc
Recherché de ſes mains le reſte de mon ſang !
Que ne l'a-t-il verſé, puiſqu'il le déshonore ?
Mais ma cruelle fille eſt plus coupable encore.
Ce cœur en un ſeul jour à jamais égaré,
Eſt hardi dans ſa honte, eſt faux, dénaturé;
Et ſe précipitant d'abîmes en abîmes,
Elle a contre ſon père accumulé les crimes.
Que dis-je ? au moment même, où tu viens en ſon nom,
De tant d'iniquités implorer le pardon,
Son amour furieux la fait courir aux armes.
Les ſuborneurs appas de ſes trompeuſes larmes
Ont ſéduit les ſoldats à ſa garde commis;
Sa voix a raſſemblé ſes perfides amis.
Elle vient m'arracher ſon indigne conquête?
Les armes dans les mains elle marche à leur tête!
Cet amour inſenſé ne connoît plus de frein ;
Zulime contre un père oſe lever ſa main !
Au comble de l'outrage on joint le parricide!
Ah ! courons, & nous-mêmes immolons la perfide



SCENE II.

BENASSAR, ZULIME *suivie de ses soldats dans l'enfoncement*, MOHADIR, Suite.

ZULIME (*les armes à la main, & jettant ses armes.*)

NOn, n'allez pas plus loin, frappez; & vous soldats,
Laissez périr Zulime, & ne la vengez pas.
Il suffit; votre zèle a servi mon audace.
J'ai mérité la mort, méritez votre grace.
Sortez, dis-je.

BENASSAR.

Ah cruelle! est-ce toi que je voi?

ZULIME.

Pour la derniere fois, Seigneur, écoutez-moi.
Oui, cette fille indigne, & de crime enyvrée,
Vient d'armer contre vous sa main désespérée.
J'allais vous arracher, au péril de vos jours,
Ce déplorable objet de mes cruels amours.
Oui toutes les fureurs ont embrasé Zulime;
La nature en tremblait, mais je volais au crime.
Je vous vois, un regard a détruit mes fureurs;
Le fer m'est échappé; je n'ai plus que de pleurs;
Et ce cœur tout brûlant d'amour & de colère,
Tout forcéné qu'il est, voit un Dieu dans son père.
Que ce Dieu tonne enfin, qu'il frape de ses coups
L'objet, le seul objet d'un si juste courroux.
Faut-il pour mes forfaits que Ramire périsse?
Ah! peut-être il est loin d'en être le complice;

Peut-être pour combler l'horreur où je me voi,
Si Ramire eſt un traitre, il ne l'eſt que pour moi.
Etouffez dans mon ſang ce doute que j'abhorre,
Qui déchire mes ſens, qui vous outrage encore;
J'idolâtre Ramire: & je ne puis, Seigneur,
Vivre un moment ſans lui; ni vivre ſans honneur.
J'ai perdu mon amant, mon père, & ma gloire,
Perdez de tant d'horreurs la honteuſe mémoire;
Arrachez-moi ce cœur que vous m'avez donné,
De tous les cœurs hélas! le plus infortuné.
Je baiſe cette main dont il faut que j'expire;
Mais pour prix de mon ſang, pardonnez à Ramire;
Ayez cette pitié pour mon dernier moment,
Et qu'au moins votre fille expire en vous aimant.

BENASSAR.

O Ciel! qui l'entendez, ô faibleſſe d'un père!
Quoi! ces pleurs à ce point fléchiraient ma colère!
Me faudra-t-il les perdre, ou les ſauver tous deux?
Faut-il dans mon courroux faire trois malheureux?
Ciel! prête tes clartés à mon ame attendrie.
L'une eſt ma fille, hélas! l'autre a ſauvé ma vie,
La mort, la ſeule mort peut briſer leurs liens.
Gardes, que l'on m'amene, & Ramire, & les ſiens.

MOHADIR.

Seigneur, vous la voyez à vos pieds éperdue,
Soumiſe, déſarmée, à vos ordres rendue.
Vous l'avez trop aimée, hélas! pour la trahir.
Mais on conduit Ramire, & je le vois venir.

SCENE DERNIERE.

BENASSAR, ZULIME, ATIDE, RAMIRE, MOHADIR, Suite.

RAMIRE *enchaîné.*

Achève de m'ôter cette vie importune.
Depuis que je suis né, trahi par la fortune;
Sorti du sang des Rois, j'ai vécu dans les fers;
Et je meurs en coupable au fond de ses déserts.
Mais de mon triste état l'outrage & la bassesse
N'ont point de mon courage avili la noblesse.
Ce cœur impénétrable aux coups qui l'ont frappé
Ne t'ayant jamais craint, ne t'a jamais trompé.
Pour ôtage en tes mains je remettais Atide.
Ni son cœur ni le mien, ne peut être perfide.
Va, Ramire était loin de te manquer de foi;
Benassar, nos sermens m'étaient plus chers qu'à toi.
Je sentais tes chagrains, j'effaçais ton injure;
De ce cœur paternel je fermais la blessure.
Tout était réparé. Mes funestes destins
Ont tourné contre moi mes innocens desseins.
Tu m'as trop mal connu, c'est ta seule injustice;
Que ce soit la derniere; & que dans mon supplice
Des cœurs pleins de vertu ne soient point entraînés.

BENASSAR.

Le Ciel à d'autres soins nous a tous destinés.
Je devrais te haïr; tu me forces, Ramire,
A reconnaître en toi des vertus que j'admire;
Je n'ai point oublié tes services passés;

Et quoique par ton crime ils fussent effacés,
J'ai trop vu, malgré moi, dans ce combat funeste,
Que de ce sang glacé tu respectais le reste.
Un amour emporté, source de nos malheurs;
Plus fort que mes bontés, plus puissant que mes pleurs,
M'arracha par tes mains & ma gloire & ma fille.
C'est par toi que mon nom, mon état, ma famille,
Sont accablés de honte; & pour comble d'horreur
Il faut verser mon sang pour venger mon honneur.
Après l'horrible éclat d'un amour effrenée,
Il ne reste qu'un choix, la mort ou l'hymenée.
Je dois tous deux vous perdre, ou la mettre en tes bras,
Sois son époux, Ramire, & règne en mes Etats.

RAMIRE.

Moi?

ZULIME.

Mon père!

ATIDE.

Ah! grand Dieu!

BENASSAR.

Souvent dans nos Provinces
On a vu nos Emirs unis avec nos Princes;
L'intérêt de l'Etat l'emporta sur la loi;
Et tous les intérêts parlent ici pour toi.
J'ai besoin d'un appui, combats pour nous défendre,
Vis pour elle & pour moi; sois mon fils, sois mon gendre.

ZULIME.

Ah! Seigneur! ah Ramire! ah jour de mon bonheur!

ATIDE.

O jour affreux pour tous!

RAMIRE.

Vous me voyez, Seigneur,

Accablé de surprise, & confus d'une grace
Qui ne semblait pas due à ma coupable audace.
Votre fille sans doute est d'un prix à mes yeux
Au-dessus des Etats conquis par mes ayeux;
Mais pour combler nos maux, apprenez l'un & l'autre
Le secret de ma vie, & mon sort, & le vôtre;
Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,
Sauver Atide & moi des fers de la mort,
Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,
Séduisait sa pitié qui la rend criminelle.
Il promettait mon cœur, il promettait ma foi;
Il n'en était plus temps, je n'étais plus à moi.
Le ciel mit entre nous d'éternelles barrieres.
En vain j'adore en vous le plus tendre des pères,
En vain vous m'accablez de gloire & de bienfaits,
Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
Madame, ainsi le veut la fortune jalouse;
Vengez-vous sur moi seul, Atide est mon épouse.

ZULIME.

Ton épouse? perfide!

RAMIRE.

Elevés dans vos fers;
Nos yeux sur nos malheurs à peine étaient ouverts,
Quand son père unissant notre espoir & nos larmes,
Arracha pour jamais mes destins à ses charmes.
Lui-même a resserré, dans ses derniers momens,
Ces nœuds chers & sacrés préparés dès long-temps;
Et la loi du secret nous était imposée.

ZULIME.

Ton épouse! à ce point ils m'auraient abusée!
Ils auront triomphé de ma crédulité!
Seigneur à vos bienfaits ils auront insulté!

Vous souffrirez qu'Atide à ma honte jouisse
Du fruit de tant d'audace, & de tant d'artifice?
Vengez-moi, vengez-vous, de ces traitres appas;
De cet affreux tissu de fourbes d'attentats.
Les cruels ont nourri mes feux illégitimes.
Mon heureuse rivale a commis tous mes crimes.
Vous ne punissez pas cet objet odieux?

ATIDE.

Vous devez me punir, mais connaissez-moi mieux.
Avant de me haïr entendez ma réponse.
Votre père est présent, qu'il juge & qu'il prononce.

ZULIME.

O Ciel!

ATIDE.

Ramire, & moi, Seigneur, si nous vivons;

(à Zulime.)

C'est votre auguste fille à qui nous le devons.
Je l'avoue à vos pieds, & moi pour récompense,
Je vous coûte à la fois la gloire & l'innocence.
Trahissant l'amitié, combattant vos attraits,
Je m'armais contre vous de vos propres bienfaits;
J'arrachais de vos bras, j'enlevais à vos charmes
L'objet de tant de soins, le prix de tant de larmes;
Et lorsque vous sortez de ce gouffre d'horreur,
Ma main vous y replonge, & vous perce le cœur.
Tout semble s'élever contre ma perfidie;
Mais jamais comme vous, ce mot me justifie;
Et d'un lien sacré l'invincible pouvoir
Accrut cet amour même, & m'en fit un devoir.
Il faut dire encor plus, vous le savez, on m'aime.
Mais malgré mon hymen, & malgré l'amour même,
Je vous immolai tout; je vous ai fait serment,

Ce jour même, en ces lieux, de céder mon amant :
J'ai promis de servir votre fatale flamme,
Le serment est affreux, vous le sentez, Madame ?
Renoncer à Ramire, & le voir en vos bras,
C'est un effort trop grand, vous ne l'espérez pas ;
Mais je vous ai juré d'immoler ma tendresse ;
Il n'est qu'un seul moyen de tenir ma promesse,
Il n'est qu'un seul moyen de céder mon époux,
Le voici.

(elle tire un poignard pour se tuer.)

RAMIRE *(la désarmant avec Zulime.)*

Chère Atide !

ZULIME *(se saisissant du poignard.)*

O Ciel ! que faites-vous ?

BENASSAR.

Hélas ! vivez pour lui.

ZULIME.

Suis-je assez confondue ?
Tu l'emportes, cruelle, & Zulime est vaincue ;
Oui, je le suis en tout. J'avoue avec horreur,
Qe ma rivale enfin mérite son bonheur.

(à Atide.)

J'admire en périssant jusqu'à ton amour même.
C'est à moi de mourir, puisque c'est toi qu'on aime.

(à Ramire & à Atide.)

Eh bien, soyez unis ; eh bien, soyez heureux,
Aux dépens de ma vie, aux dépens de mes feux.
Eloignez-vous, fuyez, dérobez à ma vue
Cet spectacle effrayant d'un bonheur qui me tue,
Votre joie est horrible, & je ne puis la voir.
Fuyez, craignez encor Zulime au désespoir.
Mon père, ayez pitié du moment qui me reste.

Sauvez mes yeux mourans d'un ſpectacle funeſte.

(elle tombe ſur ſa confidente.)

ATIDE.

Nos deux cœurs ſont à vous.

RAMIRE.

Vivez ſans nous haïr,

ZULIME.

Moi te haïr, cruel! ah laiſſe-moi mourir;
Va, laiſſe-moi.

BENASSAR.

Ma fille, objet funeſte & tendre!
Mérite enfin les pleurs que tu nous fais répandre.

ZULIME.

Mon père, par pitié n'approchez point de moi.
J'abjure un lâche amour; il triompha de moi.
Hélas — vous n'aurez plus de reproche à me faire.

BENASSAR.

Mon amitié t'attend, mon cœur s'ouvre.

ZULIME.

O mon père —
J'en ſuis indigne.

(Elle ſe frappe.)

BENASSAR.

O Ciel!

RAMIRE & ATIDE.

Zulime! ô déſeſpoir!

BENASSAR.

Ah ma fille!

ZULIME.

A la fin j'ai rempli mon devoir.
Je l'aurais dû plutôt — pardonnez à Zulime!
Souvenez-vous de moi; mais oubliez mon crime.

Fin du cinquième & dernier acte.

LA FEMME

QUI A RAISON,

COMÉDIE.



ACTEURS.

M. DURU.

Mad. DURU.

Le Marquis d'OUTREMONT.

DAMIS, fils de M. Duru.

ÉRISE, fille de M. Duru.

M. GRIPON, Correſpondant de M. Duru.

MARTHE, Suivante de Mad. Duru.

La Scène eſt chez Madame Duru.

LA



LA FEMME QUI A RAISON,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Madame DURU, le MARQUIS.

Madame DURU.

MAIS, mon très-cher Marquis, comment en conſcience,
Puis-je accorder ma fille à votre impatience,
Sans l'aveu d'un époux ? Le cas eſt inouï.

LE MARQUIS.

Comment ? Avec trois mots, un bon contrat, un oui
Rien de plus agréable & rien de plus facile,

A vos commandemens votre fille eſt docile :
Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour;
Elle a quelque indulgence, & moi beaucoup d'amour,
Pour votre intime ami dès-long-temps je m'affiche.
Je me crois honnête homme, & je ſuis aſſez riche;
Nous vivons fort gaiment, nous vivrons encor mieux,
Et nos jours; croyez-moi, ſeront délicieux.

Mad. DURU.

D'accord, mais mon mari?

LE MARQUIS.

Votre mari m'aſſomme.
Quel beſoin avons-nous du conſeil d'un tel homme?

Mad. DURU.

Quoi! pendant ſon abſence?.....

LE MARQUIS.

Ah! les abſens ont tort.
Abſent depuis douze ans, c'eſt comme à-peu-près mort;
Si dans le fond de l'inde il prétend être en vie,
C'eſt pour vous amaſſer, avec ſa ladrerie,
Un bien que vous ſavez dépenſer noblement.
Je conſens qu'à ce prix il ſoit encore vivant;
Mais je le tiens pour mort auſſi-tôt qu'il s'aviſe
De vouloir diſpoſer de la charmante Eriſe.
Celle qui la forma doit en prendre le ſoin;
Et l'on n'arrange pas les filles d'auſſi loin.
Pardonnez.....

Mad. DURU.

Je ſuis bonne, & vous devez connoître
Que pour monſieur Duru, mon ſeigneur & mon maître
Je n'ai pas un amour aveugle & violent.
Je l'aime..... comme il faut..... pas trop fort..... ſenſément;

Mais je lui dois respect & quelque obéissance.

LE MARQUIS.

Eh! mon Dieu, point du tout; vous vous mocquez,
je pense.
Qui vous? vous du respect pour Monsieur Duru?
Fort bien. Nous vous verrions, si nous l'en avions cru,
Dans un habit de serge, en un second étage,
Tenir, sans domestique, un fort plaisant ménage.
Vous êtes Demoiselle; & quand l'adversité,
Malgré votre mérite & votre qualité,
Avec Monsieur Duru vous fit en bien commune,
Alors qu'il commençait à bâtir sa fortune,
C'était à ce Monsieur faire beaucoup d'honneur;
Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur,
De souffrir qu'il joignit avec rude maniere
A vos tendres appas sa personne grossiere.
Voulez-vous pas encor aller sacrifier
Votre charmante Erise au fils d'un usurier;
De ce Monsieur Gripon, son très-digne compere?
Monsieur Duru, je pense, a voulu cette affaire:
Il l'avoit fort à cœur, & par respect pour lui,
Vous devriez, ma foi, la conclure aujourd'hui.

Mad. DURU.

Ne plaisantez pas tant, il m'en écrit encore;
Et de son plein pouvoir dans sa lettre il m'honore.

LE MARQUIS.

Eh! de ce plein pouvoir que ne vous servez-vous
Pour faire un heureux choix d'un plus honnête époux?

Mad. DURU.

Hélas! à vos désirs je voudrais condescendre,
Ce seroit mon bonheur de vous avoir pour gendre;
J'avais dans cette idée, écrit plus d'une fois,

J'ai prié mon mari de laisser à mon choix
Cet établissement de deux enfans que j'aime.
Monsieur Gripon me cause une frayeur extrême;
Mais tout Gripon qu'il est, il le faut ménager,
Ecrire encor dans l'inde, examiner, songer.

LE MARQUIS.

Oui, voilà des raisons, des mesures commodes;
Envoyer publier des bans aux Antipodes
Pour avoir dans trois ans un refus clair & net.
De votre cher mari je ne suis pas le fait.
Du seul nom de Marquis sa grosse ame étonnée;
Croirait voir sa Maison au pillage donnée.
Il aime fort l'argent, il connaît peu l'amour.
Au nom du cher objet qui de vous tient le jour;
De la vive amitié qui m'attache à sa mère,
De cet amour ardent qu'elle voit sans colère,
Daignez former, Madame, un si tendre lien.
Ordonnez mon bonheur, j'ose dire le sien.
Qu'à jamais à vos pieds je passe ici ma vie.

Mad. DURU.

Oh, ça, vous aimez donc ma fille à la folie?

LE MARQUIS.

Si je l'adore, ô Ciel! pour croître mon bonheur
Je compte à votre fils donner aussi ma sœur.
Vous aurez quatre enfans, qui d'une ame soumise
D'un cœur toujours à vous....



SCENE II.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ERISE.

LE MARQUIS.

Ah! venez belle Erise,
Fléchiſſez votre mère, & daignez la toucher,
Je ne la connais plus, c'eſt un cœur de rocher.

Mad. DURU.

Quel rocher! Vous voyez un homme ici, ma fille,
Qui veut obſtinement être de la famille.
Il eſt preſſant, je crains que l'ardeur de ce feu,
Le rendant importun, ne vous déplaiſe un peu.

ERISE, *vivement.*

Oh! non ne craignez rien; s'il n'a pû vous déplaire;
Croyez que contre lui je n'ai point de colère:
J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir
Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir,
Ce qui de mon reſpect eſt la preuve ſi claire!

Mad. DURU.

Je ne commande point.

ERISE.

Pardonnez-moi, ma mère,
Vous l'avez commandé, mon cœur en eſt témoin.

LE MARQUIS.

De me juſtifier elle-même prend ſoin.
Nous ſommes deux ici contre vous. Ah Madame!
Soyez ſenſible aux feux d'une ſi pure flamme;
Vous l'avez allumée, & vous ne voudrez point

Voir mourir ſans s'unir ce que vous avez joint.

(à Eriſe.)

Parlez donc, aidez-moi. Qu'avez-vous à ſourire?

ERISE.

Mais vous parlez ſi bien que je n'ai rien à dire;
J'aurais peur d'être trop de votre ſentiment!
Et j'en ai dit, me ſemble, aſſez honnêtement.

Mad. DURU.

Je vois, mes chers enfans, qu'il eſt fort néceſſaire
De conclure au plutôt cette importante affaire.
C'eſt pitié de vous voir ainſi ſécher tous deux,
Et mon bonheur dépend du ſuccès de vos vœux.
Mais mon mari?

LE MARQUIS.

Toujours ſon mari! ſa faibleſſe
De cet épouvantail s'inquiéte ſans ceſſe.

ERISE.

Il eſt mon père.

SCENE III.

Madame DURU, le MARQUIS, ERISE, DAMIS.

DAMIS.

Ah, ah! l'on parle donc ici
D'hymenée & d'amour? Je veux m'y joindre auſſi.
Votre bonté pour moi ne s'eſt point démentie?
Ma mère me mettra, je crois de la partie.
Monſieur a la bonté de m'accorder ſa ſœur,

Je compte absolument jouir de cet honneur,
Non point par vanité, mais par tendresse pure.
Je l'aime éperduement, & mon cœur vous conjure
De voir avec pitié ma vive passion.
Voyez-vous, je suis homme à perdre la raison;
Enfin, c'est un parti qu'on ne peut plus combattre;
Une nôce après tout suffira pour nous quatre.
Il n'est pas trop commun de savoir en un jour
Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour;
Mais faire quatre heureux par un seul coup de plume;
Par un seul mot ma mère, & contre la coûtume,
C'est un plaisir divin qui n'appartient qu'à vous,
Et vous serez, ma mère, heureuse autant que nous.

LE MARQUIS.

Je réponds de ma sœur, je réponds de moi-même;
Mais Madame balance, & c'est envain qu'on aime.

ERISE.

Ah! vous êtes si bonne! auriez-vous la rigueur
De maltraiter un fils si cher à votre cœur?
Son amour est si vrai, si pur si raisonnable!
Vous l'aimez, voulez-vous le rendre misérable?

DAMIS.

Désespérerez-vous par tant de cruautés,
Une fille toujours souple à vos volontés?
Elle aime tout de bon, & je me persuade
Que le moindre refus va la rendre malade.

ERISE.

Je connais bien mon frère & j'ai lû dans son cœur;
Un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi, j'obéirai sans réplique à ma mère,

DAMIS.

Je parle pour ma sœur.

ERISE.

Je parle pour mon frère.

LE MARQUIS.

Moi, je parle pour tous.

Mad. DURU.

Ecoutez donc tous trois.

Vos amours sont charmans & vos goûts sont mon choix
Je sens combien m'honore une telle alliance;
Mon cœur à vos plaisirs se livre par avance.
Nous serons tous contens, ou bien je ne pourrai:
J'ai donné ma parole & je vous la tiendrai.

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *ensemble*.

Ah!

Mad. DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Toujours de mais? vous allez encor dire,
Mais mon mari.

Mad. DURU.

Sans doute.

ERISE.

Ah! quels coups!

DAMIS.

Quel martyre!

Mad. DURU.

Oh laissez-moi parler. Vous saurez mes enfans
Que quand on m'épousa j'avois près de quinze ans;
Je dois tout aux bons soins de votre honoré père?
Sa fortune déjà commençait à se faire,
Il eut l'art d'amasser & de garder du bien,
Et travaillant beaucoup & ne dépensant rien.

Il me recommanda, quand il quitta la France ;
De fuir toujours le monde, & sur-tout la dépense.
J'ai dépensé beaucoup à vous bien élever ;
Malgré moi le beau monde est venu me trouver.
Au fonds d'un galetas il reléguait ma vie,
Et plus honnêtement je me suis établie.
Il voulait que son fils, en bonnet, en rabat,
Traînât dans le Palais la robe d'Avocat,
Au régiment du Roi je le fis Capitaine.
Il prétend aujourd'hui sous peine de sa haine,
Que ce Monsieur Gripon, & la fille & le fils,
Par un beau mariage avec nous soient unis.
Je l'empêcherai bien, j'y suis fort resolue.

DAMIS.

Et nous aussi.

Mad. DURU

Je crains quelque déconvenue;
Je crains de mon mari le courroux véhément.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien de loin.

Mad. DURU.

Son cher correspondant;
Maître Isaac Gripon, d'une ame fort rebourse,
Ferme depuis deux ans les cordons de sa bourse.

DAMIS.

Il vous en reste assez.

Mad. DURU;

Oui, mais, j'ai consulté;

LE MARQUIS.

Hélas ! consultez-nous.

Mad. DURU.

Sur la validité;

D'une telle démarche; l'on dit qu'à votre âge.
On ne peut fûrement contracter mariage.
Contre la volonté d'un propre père.

DAMIS.

Non

Lorfque ce propre père, étant dans la maifon,
Sur fon droit de préfence obftinement fe fonde.
Mais quand ce propre père eft dans un bout du monde,
On peut à l'autre bout fe marier fans lui.

LE MARQUIS.

Oui, c'eft ce qu'il faut faire & quand? Dès-au-jourd'hui,

SCENE IV.

Mad. DURU, le MARQUIS, DAMIS, MARTHE.

MARTHE.

VOilà Monfieur Gripon qui veut forcer la porte?
Il vient pour un grand cas, dit-il, qui vous importe.
Ce font fes propres mots, faut-il qu'il entre?

Mad. DURU.

Hélas!

Il le faut bien fouffrir. Voyons quel eft ce cas.

SCENE V.

Mad. DURU, le MARQUIS, ERISE, DAMIS, M. GRIPON, MARTHE.

Mad. DURU.

Si tard, Monſieur Gripon, quel ſujet vous attire?

M. GRIPON.

Un bon ſujet.

Mad. DURU.

Comment?

M. GRIPON.

Je m'en vai vous le dire.

DAMIS.

Quelque préſent de l'Inde!

M. GRIPON.

Oh! vraiment oui. Voici
L'ordre de votre père que je vous porte ici,
Ils le feront du moins, & ſans beaucoup attendre;
Liſez. (*Il lui donne une lettre.*)

Mad. DURU.

L'ordre eſt très-net; que faire?

M. GRIPON.

A votre chef
Obéir ſans réplique & tout bâcler en bref.
Il reviendra bientôt, & même par avance,
Son commis vient régler des comptes d'importance;
J'ai peu de temps à perdre; ayez la charité
De dépêcher la choſe avec célérité.

Mad. DURU *ironiquement.*

La propoſition, mes enfans, doit vous plaire.
Comment la trouvez-vous ?

DAMIS, ERISE *enſemble.*

Tout comme vous, ma mère.

LE MARQUIS.

De nos communs déſirs il faut preſſer l'effet ;
Ah ! que de cet hymen mon cœur eſt ſatisfait !

M. GRIPON *bruſquement.*

Que ça vous ſatisfaſſe, ou que ça vous déplaiſe,
Ça doit importer peu.

LE MARQUIS.

Je ne me ſens pas d'aiſe.

M. GRIPON.

Pourquoi tant d'aiſe ?

LE MARQUIS.

Mais.... j'ai cette affaire à cœur.

M. GRIPON.

Vous, à cœur mon affaire ?

LE MARQUIS.

Oui je ſuis ſerviteur
De votre ami Duru, de toute la famille,
De Madame ſa femme, & ſur-tout de ſa fille.
Cet hymen eſt ſi cher, ſi précieux pour moi.....
Je ſuis le bon ami du logis.

M. GRIPON.

Par ma foi,
Ces amis du logis ſont de mauvaiſe augure ;
Madame, ſans amis, hâtons-nous de conclure.

ERISE.

Quoi, ſitôt ?

Mad.

Mad. DURU.

Sans donner le temps de consulter,
De voir ma bru, mon gendre, & sans les présenter?
C'est pousser avec nous vivement votre pointe.

M. GRIPON.

Pour se bien marier il faut que la conjointe
N'ait jamais entrevu son conjoint.

Mad. DURU.

Oui d'accord
On s'en aime bien mieux, mais je voudrais d'abord,
Moi, mère, & qui doit voir le parti qu'il faut prendre,
Embrasser votre fille & voir un peu mon gendre.

M. GRIPON.

Vous le voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait,
Et ma fille Philipotte est en tout mon portrait.

Mad. DURU.

Les aimables enfans?

DAMIS.

Oh! Monsieur je vous jure,
Qu'on ne sentit jamais une flamme plus pure.

M. GRIPON.

Pour ma Philipotte.

DAMIS.

Hélas! pour un objet vainqueur,
Qui règne sur mes sens, & m'a donné son cœur.

M. GRIPON.

On ne t'a rien donné, je ne puis te comprendre;
Ma fille, ainsi que moi n'a point l'ame si tendre.

(*à Erise.*)

Et vous, qui souriez, vous ne me dites rien?

ERISE.

Je dis la même chose ; & je vous promets bien
De placer les devoirs, les plaisirs de ma vie
A plaire au tendre amant à qui mon cœur me lie.

M. GRIPON.

Il n'est point tendre amant, vous répondez fort mal.

LE MARQUIS.

Je vous jure qu'il l'est.

M. GRIPON.

Oh ! quel original !
L'ami de la maison, mêlez-vous, je vous prie,
Un peu moins de la fête & des gens qu'on marie.

Le Marquis lui fait de grandes révérences.

(à Mad. Duru.)

Oh, ça, j'ai réussi dans ma commission :
Je vois pour votre époux votre soumission ;
Il ne faut à present qu'un peu de signature ;
J'amenerai demain le futur, la future.
Vous aurez des enfans souples, respectueux,
Grands ménagers, enfin on sera content d'eux.
Il est vrai qu'ils n'ont pas les grands airs du beau monde

Mad. DURU.

C'est une bagatelle, & mon esprit se fonde
Sur les leçons d'un père, & sur leurs sentimens,
Qui valent cent fois mieux que les dehors charmans.

DAMIS.

J'aime déjà leur grace & simple & naturelle.

ERISE.

Leur bon sens dont le père est le parfait modèle.

LE MARQUIS.

Je leur crois bien du goût.

M. GRIPON.

(à part.)

Ils n'ont rien de cela;

Que diable ici fait-on de ce beau Monsieur-là?

(à Mad. Duru.)

A demain donc, Madame, une nôce frugale
Préparera sans bruit l'union conjugale.
Il est tard, & le soir jamais nous ne sortons.

DAMIS.

Eh! que faites-vous donc vers le soir?

M. GRIPON.

Nous dormons.

On se leve avant jour; ainsi fait votre père,
Imitez-le dans tout pour vivre heureux sur terre.
Soyez sobre, attentif à placer votre argent;
Ne donnez jamais rien, & prêtez rarement.
Demain de grand matin, je reviendrai, Madame;

Mad. DURU.

Pas si matin.

LE MARQUIS.

Allez, vous nous ravissez l'ame.

M. GRIPON.

Cet homme me déplaît. Dès demain je prétends
Que l'ami du logis déniche de céans.
Adieu.

MARTHE *l'arrêtant par le bras.*

Monsieur, un mot.

M. GRIPON.

Eh quoi?

MARTHE.

Sans vous déplaire,

Peut-on vous proposer une excellente affaire,

M. GRIPON.

Proposez.

MARTHE.

Vous donnez aux enfans du logis
Philipotte, votre fille, & Philipot votre fils?

M. GRIPON.

Oui.

MARTHE.

L'on donne une dot en pareille aventure?

M. GRIPON.

Pas toujours.

MARTHE.

Vous pourriez & je vous en conjure,
Partager par moitié vos généreux présens.

M. GRIPON.

Comment?

MARTHE.

Fuyez la dot, & gardez vos enfans.

M. GRIPON *à Mad. Duru.*

Madame, il nous faudra chasser cette Donzelle;
Et l'ami du logis ne me plaît pas plus qu'elle.
(Il s'en va, & tout le monde lui fait la révérence.)

SCENE VI.

Mad. DURU, ERISE, DAMIS, le MARQUIS, MARTHE.

MARTHE.

EH bien! vous laissez-vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux cas de ce maître usurier.

DAMIS.

Madame, vous voyez qu'il est indispensable

De prévenir ſoudain ce marché déteſtable.

LE MARQUIS.

Contre nos ennemis formons vîte un traité
Qui mette pour jamais nos droits en sûreté;
Madame on vous y force, & tout vous autoriſe;
Et c'eſt le ſentiment de la charmante Eriſe.

ERISE.

Je me flatte toujours d'être de votre avis.

DAMIS.

Hélas! de vos bienfaits mon cœur s'eſt tout promis;
Il faut que le vilain, qui tous nous inquiete,
Et revenant demain trouve la nôce faite.

Mad. DURU.

Mais.....

LE MARQUIS.

Les mais à préſent deviennent ſuperflus.
Réſolvez-vous, Madame, ou nous ſommes perdus.

Mad. DURU.

Le péril eſt preſſant, & je ſuis bonne mère;
Mais..... à qui pourrons-nous recourir?

MARTHE.

Au Notaire

A la nôce; à l'hymen. Je prends ſur moi le ſoin
D'amener à l'inſtant le Notaire du coin,
D'ordonner le ſouper, de mander la muſique:
S'il eſt quelqu'autre uſage admis dans la pratique,
Je ne m'en mêle pas.

DAMIS.

Elle a grande raiſon:
Et je veux que demain Maître Iſaac Gripon
Trouve en venant ici peu de choſes à faire.

ERISE.

J'admire vos conseils & celui de mon frère.

Mad. DURU.

C'est votre avis à tous ?

DAMIS, ERISE, le MARQUIS, *ensemble.*

Oui, ma mère,

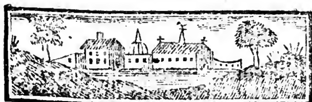
Mad. DURU.

Fort bien.

Je peux vous assurer que c'est aussi le mien.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. GRIPON, DAMIS.

M. GRIPON.

Comment, dans ce logis eſt-on fou, mon garçon ?
Quel tapage a-t-on fait la nuit dans la maiſon ?
Quoi! deux tables encor impudemment dreſſées:
Des débris d'un feſtin, des chaiſes renverſées!
Des laquais étendus ronflans ſur le plancher,
Et quatre violons, qui ne pouvant marcher,
S'en vont en fredonnant à tâtons dans la rue;
N'es-tu pas tout honteux ?

DAMIS.

Non; mon ame eſt émue
D'un ſentiment ſi doux, d'un ſi charmant plaiſir,
Que devant vous encor je n'en ſaurais rougir.

M. GRIPON.

D'un ſentiment ſi doux? que diable veux-tu dire?

DAMIS.

Je dis que notre hymen à la famille inſpire
Un délire de joie, un tranſport inoui.
A peine hier au ſoir ſortiez-vous d'ici,
Que livrés par avance au lien qui nous preſſe,
Après un long ſouper, la joie & la tendreſſe
Préparant à l'envi le lien conjugal;
Nous avons cette nuit ici donné le bal.

M. GRIPON.

Voilà trop de fracas avec trop de dépenſe.
Je n'aime point qu'on ait du plaiſir par avance;
Cette vie à ton père à coup sûr déplaira.
Et que fairas-tu donc quand on te mariera?

DAMIS.

Ah! ſi vous connaiſſiez cette ardeur vive & pure,
Ces traits, ces feux ſacrés, l'ame de la nature;
Cette délicateſſe & ces raviſſemens,
Qui ne ſont bien connus que des heureux amans;
Si vous ſaviez.....

M. GRIPON.

Je ſais que je ne puis comprendre
Rien de ce que tu dis.

DAMIS.

Votre cœur n'eſt point tendre
Vous ignorez les feux dont je ſuis conſumé.
Mon cher Monſieur Gripon, vous n'avez point aimé.

M. GRIPON.

Sifait, ſifait.

DAMIS.

Comment? Vous auſſi; vous?

M. GRIPON.

Moi-même.

DAMIS.

Vous concevez donc bien l'emportement extrême,
Les douceurs ?....

M. GRIPON.

Et oui, oui. J'ai fait à ma façon.
L'amour un jour ou deux à Madame Gripon;
Mais cela n'était pas comme ta belle flamme,
Ni ces discours de fou que tu tiens sur ta femme.

DAMIS.

Je le vois bien; enfin, vous me le pardonnez?

M. GRIPON.

Oui dà, quand les contrats seront faits & signés;
Allons avec ta mère il faut que je m'abouche;
Finissons tout.

DAMIS.

Ma mère en ce moment se couche.

M. GRIPON.

Quoi! Ta mère?

DAMIS.

Approuvant le goût qui nous conduit,
Elle a dans notre bal dansé toute la nuit.

M. GRIPON.

Ta mére est folle.

DAMIS.

Non, elle est très-respectable;
Magnifique avec goût, douce, tendre, adorable.

M. GRIPON.

Econte; il faut ici te parler clairement.
Nous attendons ton père, il viendra promptement;
Et déjà son Commis arrive en diligence
Pour régler sa recette ainsi que la dépense,
Il sera très-faché du train qu'on fait ici;

Et tu comprends fort bien que je le suis aussi.
C'est dans un autre esprit que Philipotte est nourrie;
Elle a trente-sept ans, fille honnête, accomplie,
Qui, seule avec mon fils, compose ma maison;
L'été sans éventail, & l'hiver sans manchon;
Blanchit, repasse, coud, compte commé Barême;
Et fait manquer de tout aussi-bien que moi même.
Prends exemple sur elle afin de vivre heureux.
Je reviendrai ce soir vous marier tous deux.
Tu parais bon enfant, & ma fille est bien née.
Mais, crois-moi, ta cervelle est un peu mal tournée;
Il faut que la maison soit sur un autre pied.
Dis-moi. Ce grand flandrin, qui m'a tant ennuyé;
Qui toujours de côté me fait la révérence,
Vient-il ici souvent?

DAMIS.

Oh! fort souvent.

M. GRIPON.

Je pense
Que pour cause il est bon qu'il n'y revienne plus.

DAMIS.

Nous suivrons sur cela vos ordres absolus.

M. GRIPON.

C'est très-bien dit. Mon gendre a du bon; & j'espère
Moriginer bien-tôt cette tête légere;
Mais sur-tout plus de bal: je ne prétends plus voir
Changer la nuit en jour, & le matin en soir.

DAMIS.

Ne craignez rien.

M. GRIPON.

Eh bien, où vas-tu?

DAMIS.

Satisfaire

Le plus doux des devoirs & l'ardeur la plus chère.

M. GRIPON.

Il brûle pour Philipotte.

DAMIS.

Après avoir dansé,
Pleins des traits amoureux dont mon cœur est blessé,
Je vais Monsieur, je vais... me coucher.... Je m'eflate,
Que ma passion vive, autant que délicate,
Me fera peu dormir en ce funeste jour,
Et je serai long-temps éveillé par l'amour.

(Il l'embrasse.)

SCENE II.

M. GRIPON, *seul.*

Les Romans l'ont gâté, sa tête est attaquée ?
Mais celle de son père est aussi détraquée,
De prétendre chez lui se rendre incognito :
Quel profit à cela ? c'est un vrai vertigo.
Ce n'est qu'en fait d'argent que j'aime le mystère;
Mais je fais ce qu'il veut, ma foi c'est son affaire.
Mari qui veut surprendre est souvent bien surpris;
Et.... mais voici Monsieur qui vient dans son logis.

SCENE III.

M. DURU, M. GRIPON.

Quelle réception! après douze ans d'absence.
Comme tout se corrompt, comme tout change en
France !

M. DURU.

Plus d'honneur, plus de règle, & des lois violées !...

M. GRIPON.

Je n'ai violé rien, les choses sont réglées.
J'ai pour vous dans mes mains en beaux & bons papiers
Trois cens deux mille francs, dix-huit sols neuf deniers
Revenez-vous bien riche ?

M. DURU.

Oui.

M. GRIPON.

Mocquez-vous du monde ?

M. DURU.

Oh! j'ai le cœur navré d'une douleur profonde,
J'apporte un million tout au plus !

(Il montre son porte-feuille.)

Je suis outré, perdu.

M. GRIPON.

Quoi! n'est-ce que cela ?
Il faut se consoler.

M. DURU.

Ma femme me ruine.
Vous voyez quel logis & quel train. La coquine!...

M. GRIPON.

Sois le maître chez toi, mets-la dans un couvent.

M. DURU.

Je n'y manquerai pas. Je trouve en arrivant
Des laquais de six pieds, tous ivres de la veille ;
Un portier à moustache, armé d'une bouteille,
Qui, me voyant passer, m'invite en bégayant,
A venir déjeuner dans son appartement.

M. GRIPON.

Chasse tous ces coquins,

M. DURU.

C'est ce que je veux faire.

M. GRIPON.

C'est un profit tout clair. Tous ces gens-là, compere.
Sont nos vrais ennemis, dévorent notre bien,
Et pour vivre à son aise, il faut vivre de rien.

M. DURU.

Ils m'auront ruiné; cela me perce l'ame.
Me conseilleras-tu de surprendre ma femme?

M. GRIPON.

Tout comme tu voudras.

M. DURU.

Me conseilleras-tu
D'attendre encor un peu, de rester inconnu?

M. GRIPON.

Selon ta fantaisie.

M. DURU.

Ah, le maudit ménage!
Comment a-t-on reçu l'ordre du mariage?

M. GRIPON.

Oh! fort bien; sur ce point nous serons tous contens;
On aime avec transport déjà mes deux enfans.

M. DURU.

Passe. On n'a donc point eu de peine à satisfaire
A mes ordres précis?

M. GRIPON.

De la peine, au contraire;
Ils ont avec plaisir conclu soudainement.
Ton fils a pour ma fille un amour véhément,
Et ta fille déjà brûle, sur ma parole,
Pour mon petit Gripon.

M. DURU.

Du moins cela console;
Nous mettrons ordre au reste.

M. GRIPON.

Oh! tout est résolu,
Et cet après-midi l'hymen sera conclu.

M. DURU.

Mais ma femme?

M. GRIPON.

Oh! parbleu, ta femme est ton affaire.
Je te donne une bru charmante & ménagere;
J'ai toujours à ton fils destiné ce bijou:
Et nous les marierons sans leur donner un sou.

M. DURU.

Fort bien.

M. GRIPON.

L'argent corrompt la jeunesse volage;
Point d'argent, c'est un point capital en ménage.

M. DURU.

Mais ma femme?

M. GRIPON.

Fais-en tout ce qui te plaira.

M. DURU.

Je voudrais voir un peu comme on me recevra;
Quel air aura ma femme.

M. GRIPON.

Et pourquoi? que t'importe?

M. DURU.

Voir.... là.... Si la nature est au moins assez forte,
Si le sang parle assez dans ma fille & mon fils,
Pour reconnaître en moi le maître du logis.

M. GRIPON.

Quand tu te nommeras, tu te feras connaître.
Est-ce que le sang parle ? & ne dois tu pas être
Honnêtement content, quand, pour comble de bien
Tes dociles enfans vont épouser les miens ?
Adieu ; j'ai quelque dette active & d'importance.
Qui devers le midi demande ma présence.
Et je reviens compere, après un court dîner,
Moi, ma fille & mon fils, pour conclure & signer.

SCENE IV.

M. DURU *seul.*

LEs affaires vont bien : quant à ce mariage ;
J'en suis fort satisfait, mais quant à mon ménage
C'est un scandale affreux, & qui me pousse à bout.
Il faut tout observer, découvrir tout, voir tout.
(On sonne.)
J'entends une sonnette & du bruit ; on appelle.

SCENE V.

M. DURU, MARTHE, *à la porte.*

M. DURU.

OH ! quelle est cette jeune & belle Demoiselle
Qui va vers cette porte ? Elle a l'air bien coquet.
Est-ce ma fille ? Mais... j'en ai peur ; en effet,
Elle est bien faite, au moins passablement jolie ;
Et cela fait plaisir. Ecoutez, je vous prie ;
Où courez-vous si vîte, aimable & cher enfant ?

MARTHE.

Je vais chez ma maîtresse en son appartement.

M. DURU.

Quoi vous êtes suivante! Et de qui, ma mignone?

MARTHE.

De Madame Duru.

M. DURU *à part.*

Je veux de la fripone
Tirer quelque parti, m'instruire, si je puis.
Ecoutez.

MARTHE.

Quoi! Monsieur?

M. DURU.

Savez-vous qui je suis?

MARTHE.

Non, mais je vois assez ce que vous pouvez être.

M. DURU.

Je suis l'intime ami de Monsieur votre Maître
Et de Monsieur Gripon. Je peux très-aisément
Vous faire ici du bien, même en argent comptant.

MARTHE.

Vous me ferez plaisir. Mais, Monsieur, le tems presse
Et voici le moment de coucher ma Maîtresse.

M. DURU.

Se coucher quand il est neuf heures du matin?

MARTHE.

Oui, Monsieur.

M. DURU.

Quelle vie & quel horrible train!

MARTHE.

C'est un train fort honnête. Après souper on joue,
Après le jeu l'on danse, & puis l'on dort.

M. D U R U.

J'avoue
Que vous me ſurprenez ; je ne m'attendais pas
Que Madame Duru fît un ſi beau fracas.

MARTHE.

Quoi ! cela vous ſurprend, vous bon-homme, à votre âge ?
Mais rien n'eſt plus commun. Madame fait uſage
Des grands biens amaſſés par ſon ladre mari ;
Et quand on tient maiſon, chacun en uſe ainſi.

M. D U R U.

Mignone, ces diſcours me ſont peine à comprendre.
Qu'eſt-ce tenir maiſon ?

MARTHE.

Faut-il tout vous apprendre ?
D'où diable venez-vous ?

M. D U R U.

D'un peu loin.

MARTHE.

Je le voi.
Vous me paroiſſez neuf quoiqu'antique.

M. D U R U.

Ma foi ;
Tout eſt neuf à mes yeux. Ma petite Maîtreſſe,
Vous tenez donc maiſon ?

MARTHE.

Oui.

M. D U R U.

Mais de quelle eſpèce ?
Et dans cette maiſon que fait-on, s'il vous plaît ?

MARTHE.

De quoi vous mêlez-vous ?

M. DURU.

J'y prends quelque intérêt.

MARTHE.

Vous, Monsieur ?

M. DURU.

Oui, moi-même. Il faut que je hazarde
Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde,
Ce n'est pas sans regret, mais essayons enfin.
Monsieur Duru vous fait ce présent par ma main.

MARTHE.

Grand merci.

M. DURU.

Méritez un tel effort ma belle ;
C'est à vous de montrer l'excès de votre zèle
Pour le patron d'ici, le bon Monsieur Duru,
Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu;
Quelqu'amant, entre nous, a, pendant son absence,
Produit tous ces excès avec cette dépense.

MARTHE.

Quelque Amant! vous osez attaquer notre honneur?
Quelque Amant! A ce trait, qui blesse ma pudeur,
Je ne sais qui me tient, que mes mains appliquées
Ne soient sur votre face avec cinq doigts marquées.
Quelque amant, dites-vous ?

M. DURU.

Eh! pardon.

MARTHE.

Apprenez
Que ce n'est pas à vous à fourer votre nez
Dans ce que fait Madame.

M. DURU.

Eh ! mais...

MARTHE.

Elle eſt trop bonne,
Trop ſage, trop honnête, & trop douce perſonne ;
Et vous êtes un ſot avec vos queſtions.

(On ſonne.)

J'y vais.... Un impudent, un rodeur de maiſons.

(On ſonne.)

Tout-à-l'heure... Un benêt qui penſe que les filles
Iront lui confier des ſecrets de famille.

(On ſonne.)

Eh ! j'y cours... Un vieux fou que la main que voilà,

(On ſonne.)

Devroit punir cent fois..... L'on y va, l'on y va.

SCENE VI.

M. DURU *ſeul.*

JE ne ſais ſi je dois en croire ſa colere ;
Tout ici m'eſt ſuſpect ; & ſur ce grand myſtere
Les femmes ont juré de ne parler jamais ;
On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits ;
Et toutes ſe liguant pour nous en faire accroire,
S'entendent contre nous comme larrons en foire.
Non, je n'entrerai point, je veux examiner
Juſqu'où du bon chemin on peut ſe détourner.
Que vois-je ! Un beau Monſieur ſortant de chez ma femme !
Ah ! voilà comme on tient maiſon.

SCENE VII.

M. DURU, le MARQUIS *sortant de l'appartement de Madame Duru, en lui parlant tout haut.*

LE MARQUIS.

Adieu, Madame,
Ah ! que je suis heureux!

M. DURU.

Et beaucoup trop. J'en tien,

LE MARQUIS.

Adieu, jusqu'à ce soir.

M. DURU.

Ce soir encor ? Fort bien.
Comme de la maison je vois ici deux maîtres,
L'un des deux pourrait bien sortir par les fenêtres;
On ne me connaît pas, gardons-nous d'éclater.

LE MARQUIS.

Quelqu'un parle, je crois.

M. DURU.

Je n'en saurais douter;
Volets fermés, au lit, petit jour, porte close,
La suivante à mon nez complice de la chose!

LE MARQUIS.

Quel est cet homme-là qui jure entre ses dents?

M. DURU.

Mon fait est clair.

LE MARQUIS.

Il paraît hors de sens,

M. DURU.

J'aurais mieux fait, ma foi, de rester à Surate
Avec tout mon argent. Ah traître! Ah scélérate!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, Monsieur, qui parlez seul ainsi?

M. DURU.

Mais j'étais étonné que vous fussiez ici.

LE MARQUIS.

Et pourquoi mon ami?

M. DURU.

Monsieur Duru, peut-être
Ne serait pas content de vous y voir paraître.

LE MARQUIS.

Lui mécontent de moi? qui vous a dit cela?

M. DURU.

Des gens bien informés. Ce Monsieur Duru-là,
Chez qui vous avez pris des façons si commodes,
Le connaissez-vous?

LE MARQUIS.

Non: il est aux Antipodes
Dans les Indes, je crois cousu d'or & d'argent.

M. DURU.

Mais vous connaissez fort Madame?

LE MARQUIS.

Apparemment.
Sa bonté m'est toujours précieuse & nouvelle,
Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.
Si vous avez besoin de sa protection,
Parlez, j'ai du crédit, je crois, dans la maison.

M. DURU.

Je le vois... De Monsieur je suis l'homme d'affaires.

LE MARQUIS.

Ma foi, de ces gens-là je ne me mêle gueres.
Soyez le bien venu, prenez sur-tout le soin
D'apporter quelqu'argent dont nous avons besoin.
Bon soir.

M. DURU *à part.*

J'enfermerai dans peu ma chere femme.

(au Marquis.)

Que l'enfer.. Mais Monsieur qui gouvernez Madame,
La chambre de sa fille est-elle près d'ici?

LE MARQUIS.

Tout auprès, & j'y vais. Oui, l'ami, la voici.

(Il entre chez Erise & ferme la porte.)

M. DURU.

Cet homme est nécessaire à toute ma famille;
Il sort de chez ma femme, & s'en va chez ma fille.
Je n'y puis plus tenir, & je succombe enfin.
Justice, je suis mort.

SCENE VIII.

M. DURU, le MARQUIS, *revenant avec* ERISE.

ERISE.

EH mon Dieu, quel lutin,
Quand on va se coucher tempête à cette porte?
Qui peut crier ainsi de cette étrange sorte?

LE MARQUIS.

Faites donc moins de bruit, je vous ai déja dit.
Qu'après qu'on a dansé l'on va se mettre au lit.

Jurez plus bas tout seul.

M. DURU.

Je ne peux plus rien dire !

Je suffoque.

ERISE.

Quoi donc !

M. DURU.

Eſt-ce un rêve, un delire ;
Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat,
Juſte-ciel ! & comment ſon frère l'avocat
Peut-il ſouffrir céans cette honte inouie,
Sans plaider ?

ERISE.

Quel eſt donc cet homme, je vous prie ?

LE MARQUIS.

Je ne ſais ; il paraît qu'il eſt extravagant ;
Votre père, dit-il, l'a pris pour ſon Agent.

ERISE.

D'où vient que cet Agent fait tant de tintamare ?

LE MARQUIS.

Ma foi, je n'en ſais rien : cet homme eſt ſi bizarre.

ERISE.

Eſt-ce que mon mari, Monſieur, vous a fâché ?

M. DURU.

Son mari !... J'en ſuis quitte encor à bon marché.
C'eſt-là votre mari ?

ERISE.

Sans doute, c'eſt lui-même.

M. DURU.

Lui, le fils de Gripon ?

ERISE.

C'eſt mon mari, que j'aime.

A

A mon père, Monſieur, lorſque vous écrirez,
Peignez-lui bien les nœuds dont nous ſommes ſerrés.

M. DURU.

Que la fiévre les ſerre !

LE MARQUIS.

Ah ! daignez condeſcendre !

M. DURU.

Maître Iſaac Gripon m'avait bien fait entendre
Qu'à votre mariage on penſait en effet;
Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous en fais la confidence entiere.

M. DURU.

Marié ?

ERISE.

Oui, Monſieur.

M. DURU.

De quand ?

LE MARQUIS.

La nuit derniere.

M. DURU *regardant le Marquis.*

Votre époux, je l'avoue, eſt un fort beau garçon;
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

LE MARQUIS.

Monſieur ſait qu'en la vie il eſt fort ordinaire
De voir beaucoup d'enfans tenir peu de leur père.
Par exemple, le fils de ce Monſieur Duru,
En eſt tout différent, n'en a rien.

M. DURU.

Qui l'eût cru !
Serait-il point auſſi marié lui ?

ERISE.

Sans doute.

M. DURU.

Lui ?

LE MARQUIS.

Ma fœur dans fes bras en ce moment-ci goûte
Les premieres douceurs du conjugal lien.

M. DURU.

Votre fœur ?

LE MARQUIS.

Oui, Monfieur.

M. DURU.

Je n'y conçois plus rien;
Le compere Gripon m'eût dit cette nouvelle.

LE MARQUIS.

Il regarde cela comme un bagatelle.
C'eft un homme occupé toujours du denier dix,
Noyé dans le calcul, fort diftrait.

M. DURU.

Mais jadis
Il avoit l'efprit net.

LE MARQUIS

Les grands travaux & l'âge
Altérent la mémoire ainfi que le vifage.

M. DURU.

Ce double mariage eft donc fait ?

ERISE.

Oui, Monfieur.

LE MARQUIS.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur.
N'avez-vous donc pas vû les débris de la nôce?

M. DURU.

Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit précoce ;
D'anticiper l'hymen qu'on avait projetté.

LE MARQUIS.

Ne nous foupçonnez pas de cette indignité,
Cela ferait criant.

M. DURU.

Oh ! la faute eft légère.
Pourvû qu'on n'ait pas fait une trop forte chere ;
Que la nôce n'ait pas horriblement coûté,
On peut vous pardonner cette vivacité.
Vous paraiffez d'ailleurs un homme affez aimable.

ERISE.

Oh ! très-fort.

M. DURU.

Votre fœur eft-elle ainfi paffable ?

LE MARQUIS.

Elle vaut cent fois mieux.

M. DURU.

Si la chofe eft ainfi,
Monfieur Duru pourrait excufer tout ceci.
Je vais enfin parler à fa mère, & pour caufe...

ERISE.

Ah ! gardez-vous en bien, Monfieur ; elle répofe
Elle eft trop fatiguée : elle a pris tant de foins...

M. DURU.

Je m'en vais donc parler à fon fils.

ERISE.

Encor moins ;

LE MARQUIS.

Il eft trop occupé.

M. DURU.

L'avanture eſt fort bonne.
Ainſi, dans ce logis, je ne peux voir perſonne?

LE MARQUIS.

Il eſt de certains cas où des hommes de ſens
Se garderont toujours d'interrompre les gens :
Vous voilà bien au fait. Je vais avec Madame,
Me rendre aux doux tranſports de la plus pure flâme.
Ecrivez à ſon père un détail ſi charmant.

ERISE.

Marquez-lui mon reſpect & mon contentement.

M. DURU.

Et ſon contentement! Je ne ſais ſi ſe père,
Doit être auſſi content d'une ſi prompte affaire.
Quelle éveillée!

LE MARQUIS.

Adieu. Revenez vers le ſoir,
Et ſoupez avec nous.

ERISE.

Bon jour juſqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Serviteur.

ERISE.

Tout à vous.

SCENE IX.

M. DURU, MARTHE.

M. DURU *ſeul.*

MAis Gripon, le compere,
S'eſt bien preſſé, ſans moi de finir cette affaire;

Quelle fureur de nôce a ſaiſi tous nos gens !
Tous quatre à s'arranger ſont un peu diligens.
De tant d'événemens j'ai la vue ébahie.
J'arrive, & tout le monde à l'inſtant ſe marie.
Il reſte en vérité, pour compléter ceci,
Que ma femme à quelqu'un ſoit mariée auſſi.
Entrons, ſans plus tarder. Ma femme ! holà, qu'on m'ouvre.

(Il heurte.)

Ouvrez, vous dis-je, il faut qu'enfin tout ſe découvre.

MARTHE *derriere la porte.*

Paix, paix, l'on n'entre point.

M. DURU.

Oh ! ton Maître entrera,
Suivante impertinente, & l'on m'obéira.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.



SCENE PREMIERE.

M. DURU *seul.*

J'AI beau frapper, crier, courir dans ce logis
De ma femme à mon gendre, & du gendre à mon fils.
On répond en ronflant. Les valets, les servantes
Ont tout barricadé. Ces manœuvres plaisantes
Me déplaisent beaucoup. Ces quatre extravagans;
Si vîte mariés, font au lit trop long-tems.
Et ma femme, ma femme! oh! je perds patience;
Ouvrez, morbleu.



SCENE II.

M. DURU, M. GRIPON, *tenant le contrat & une écritoire à la main.*

M. GRIPON.

Je viens figner notre alliance.

M. DURU.

Comment figner ?

M. GRIPON.

Sans doute, & vous l'avez voulu.

Il faut conclurre tout.

M. DURU.

Tout eft affez conclu.

Vous radottez.

M. GRIPON.

Je viens pour confommer la chofe.

M. DURU.

La chofe eft confommée.

M. GRIPON.

Oh! oui, je me propofe

De produire au grand jour ma Philipotte & Philipot;

Ils viennent.

M. DURU.

Quels difcours!

M. GRIPON.

Tout eft prêt en un mot.

M. DURU.

Morbleu, vous vous moquez; tout eft fait.

M. GRIPON.

Ça, compere,
Votre femme eſt inſtruite & prépare l'affaire.

M. DURU.

Je n'ai point vu ma femme; elle dort, & mon fils
Dort avec votre fille, & mon gendre au logis
Avec ma fille dort, & tout dort. Quelle rage
Vous a fait cette nuit preſſer ce mariage?

M. GRIPON.

Es-tu devenu fou?

M. DURU.

Quoi! mon fils ne tient pas
A préſent dans ſon lit Philipotte & ſes appas
Les nôces cette nuit n'auraient pas été faites?

M. GRIPON.

Ma fille a cette nuit repaſſé ſes cornettes,
Elle s'habile en hâte; & mon fils, ſon cadet,
Pour épargner les frais, met le contrat au net.

M. DURU.

Juſte Ciel! quoi! ton fils n'eſt pas avec ma fille?

M. GRIPON.

Non, ſans doute.

M. DURU.

Le diable eſt donc dans ma famille?

M. GRIPON.

Je le crois.

M. DURU.

Ah! fripons! femme indigne du jour;
Vous payerez bien cher ce déteſtable tour!
Lâches; vous apprendrez que c'eſt moi qui ſuis maître.
Approfondiſſons tout, je prétends tout connaître.
Fais deſcendre mon fils, va compere, dis-lui

Qu'un ami de son père, arrivé d'aujourd'hui,
Vient lui parler d'affaire, & ne saurait attendre.

M. GRIPON.

Je vais te l'amener. Il faut punir mon gendre;
Il faut un Commissaire, il faut verbaliser,
Il faut venger Philipotte.

M. DURU.

Eh! cours sans tant jaser.

M. GRIPON *revenant.*

Cela pourra coûter quelqu'argent, mais n'importe.

M. DURU.

Eh! va donc.

M. GRIPON *revenant.*

Il faudra faire amener main forte;

M. DURU.

Va, te dis-je.

M. GRIPON.

J'y cours.

SCENE III.

M. DURU *seul.*

O Voyage cruel!
O pouvoir marital & pouvoir paternel!
Ô luxe! maudit luxe! invention du diable..
C'est toi qui corromps tout, perd tout, monstre exécrable!
Ma femme, mes enfans, de toi sont infectés;
J'entrevois là-dessus un tas d'iniquités,
Un amas de noirceur, & sur-tout de dépenses,
Qui me glacent le sang & redoublent mes transes;

Epouse, fille, fils, m'ont tout perdu d'honneur;
Je ne sai si je dois en mourir de douleur,
Et quoique de me pendre il me vienne une envie;
L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie.
Ah! j'apperçois, je crois mon traître d'Avocat.
Quel habit, pourquoi donc n'a-t-il point de rabat?

SCENE IV.

M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

DAMIS *à M. Gripon.*

Quel est cet homme! il a l'air bien attrabilaire?

M. GRIPON.

C'est le meilleur ami qu'ait Monsieur votre père.

DAMIS.

Prête-t-il de l'argent?

M. GRIPON.

En aucune façon.

DAMIS.

Car il en a beaucoup.

M. DURU.

Répondez, beau garçon;
Êtes-vous Avocat?

DAMIS.

Point du tout.

M. DURU.

Ah! le traître!
Êtes-vous marié?

DAMIS.

J'ai le bonheur de l'être.

M. DURU.

Et votre sœur?

DAMIS.

Auſſi nous avons cette nuit
Goûté d'un double hymen le tendre & premier fruit.

M. DURU.

Mariés !

M. GRIPON.

Scélérat !

M. DURU.

A qui donc ?

DAMIS.

A ma femme.

M. GRIPON.

A ma Philipotte ?

DAMIS.

Non.

M. DURU.

Je me ſens percer l'ame.
Quelle eſt-elle ? en un mot, vîte, répondez-moi.

DAMIS.

Vous êtes curieux & poli, je le voi.

M. DURU.

Je veux ſavoir de vous celle qui, par ſurpriſe,
Pour braver votre père, ici s'impatroniſe.

DAMIS.

Quelle eſt ma femme ?

M. DURU.

Oui, oui.

DAMIS.

C'eſt la ſœur de celle
A qui ma propre ſœur eſt [illegible] [illegible]d'hui.

[illegible]

Quel galimath[illegible]

DAMIS.

Mais la chose est toute claire.
Vous savez, cher Gripon, qu'un ordre de mon père
Enjoignait à ma mère, en termes très-précis,
D'établir, au plutôt, & sa fille, & son fils.

M. DURU.

Eh bien, traître ?

DAMIS.

A cet ordre elle s'est asservie,
Non pas absolument, mais du moins en partie.
Il veut un prompt hymen, il s'est fait promptement;
Il est vrai qu'on n'a pas conclu précisément
Avec ceux que sa lettre a nommé par sa close;
Mais le plus fort est fait, le reste est peu de chose.
Le Marquis d'Outremont, l'un de nos bons amis,
Est un homme.....

M. GRIPON.

Ah! c'est-là cet ami du logis?
On s'est mocqué de nous, je m'en doutais, compère.

M. DURU.

Allons, faites venir vîte le Commissaire.
Vingt Huissiers.

DAMIS.

Et qui donc êtes-vous, s'il vous plaît.
Qui daignez prendre à nous aussi grand intérêt ?
Cher ami de mon père, apprenez que peut-être,
Sans mon respect pour lui, cette large fenêtre
Serait votre chemin pour vider la maison.
Dénichez de chez moi.

M. DURU.

Comment, maître fripon,
Toi me chasser d'ici ? Toi scélérat, faussaire,

Aigrefin

Aigrefin débauché, l'opprobre de ton père,
Qui n'es point Avocat!

SCENE DERNIERE.

Mad. DURU, *sortant d'un côté avec* MARTHE.
LE MARQUIS *sortant de l'autre avec* ERISE.
M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

Mad. DURU, *dans le fond.*

Mon carroſſe eſt-il prêt?
D'où vient donc tout ce bruit?

LE MARQUIS.

Ah! je vois ce que c'eſt.

MARTHE.

C'eſt mon queſtionneur.

LE MARQUIS.

Oui, ce plaiſant viſage,
Qui ſemblait ſi ſurpris de notre mariage.

Mad. DURU.

Qui donc?

LE MARQUIS.

De votre époux il dit qu'il eſt Agent.

M. DURU *en colère, ſe retournant.*

Oui, c'eſt moi.

MARTHE.

Cet Agent paraît peu patient.

Mad. DURU *avançant.*

Mais que vois-je! quels traits! c'eſt lui-même, & mon ame.

M. DURU.

Voilà donc à la fin ma coquine de femme ?
Oh! comme elle eſt changée ! elle n'a plus, ma foi,
De quoi racommoder ſes fautes près de moi.

Mad. DURU.

Quoi ! c'eſt vous, mon mari, mon cher époux ?...

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Mon père !

Mad. DURU.

Daignez jetter, Monſieur, un regard moins ſévère
Sur moi, ſur mes enfans, qui ſont à vos genoux.

LE MARQUIS.

Oh ! pardon ; j'ignorais que vous fuſſiez chez vous.

M. DURU.

Ce matin...

LE MARQUIS.

Excuſez j'en ſuis honteux dans l'ame.

MARTHE.

Et qui vous aurait crû le mari de Madame ?

DAMIS.

A vos pieds...

M. DURU.

Fils indigne, apoſtat du Barreau ;
Malheureux marié, qui fais ici le beau,
Fripon ; c'eſt donc ainſi que ton père lui-même
S'eſt vû reçu de toi ? C'eſt ainſi que l'on m'aime.

M. GRIPON.

C'eſt la force du ſang.

DAMIS.

Je ne ſuis pas devin.

Mad. DURU.

Pourquoi tant de courroux dans notre heureux deſtin

Vous recouvrez ici toute votre famille ;
Un gendre, un fils bien né, votre épouse, une fille.
Que voulez-vous de plus ? Faut-il après douze ans
Voir d'un œil de travers sa femme & ses enfans ?

M. DURU *à part.*

Vous n'êtes point ma femme ; elle était ménagere,
Elle cousait, filait, faisait très-maigre chere ;
Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel,
Par la main d'un filou, nommé maître d'hôtel ;
N'eût point joué, n'eût point ruiné ma famille ;
Ni d'un maudit Marquis ensorcellé ma fille.
N'aurait pas à mon fils fait perdre son latin,
Et fait d'un Avocat un pimpant aigrefin.
Perfide, voilà donc la belle récompense
D'un travail de douze ans & de ma confiance ?
Des soupers dans la nuit, à midi petit jour !
Auprès de votre lit un oisif de la Cour !
Et portant au public le honteux étalage
Du rouge enluminé qui peint votre visage !
C'est ainsi qu'à profit vous placiez mon argent !
Allons, de cet Hôtel qu'on déniche à l'instant,
Et qu'on aille m'attendre à son second étage.

DAMIS.

Quel père !

LE MARQUIS.

Quel beau père !

ERISE.

Eh ! bon Dieu quel langage !

Mad. DURU.

Je puis avoir des torts, vous, quelques préjugés.
Moderez-vous de grace, écoutez & jugez.

Alors que la misère à tous deux fut commune,
Je me fis des vertus propres à ma fortune;
D'élever vos enfans je pris sur moi les soins;
Je me refusai tout pour leur laisser, dumoins,
Une éducation qui tint lieu d'héritage.
Quand vous eûtes acquis, dans votre heureux voyage,
Un peu de bien, commis à ma fidélité,
J'en sus placer les fonds, il est en sûreté.

M. DURU.

Oui.

Mad. DURU.

Votre bien s'accrut; il servit en partie,
A nous donner à tous une plus douce vie.
Je voulus dans la robe élever votre fils,
Il n'y parut pas propre, & je changeai d'avis,
Il fallait cultiver, non forcer la nature;
Il est né valeureux, vif mais plein de droiture....
J'ai fait à ses talens habile à me plier,
D'un mauvais Avocat, un très-bon Officier.
Avantageusement j'ai marié ma fille,
La paix & les plaisirs régnent dans ma famille;
Nous avons des amis; des Seigneurs sans fracas,
Sans vanité sans airs, & qui n'empruntent pas,
Soupent chez nous gaiment & passent la soirée;
La chere est délicate, & toujours modérée.
Le jeu n'est pas trop fort, & jamais nos plaisirs
Ne nous ont, grace au ciel, causé de repentirs.
De mon premier état je soutins l'indigence;
Avec le même esprit, j'use de l'abondance.
On doit compte au public de l'usage du bien,
Et qui l'ensevelit est mauvais citoyen;
Il fait tort à l'Etat, il s'en fait à soi-même,

Faut-il, sur son comptoir, l'œil trouble & le tein blême,
Manquer du nécessaire, auprès d'un coffre fort,
Pour avoir de quoi vivre un jour après sa mort?
Ah! vivez avec nous dans un honnête aisance,
Le prix de vos travaux est dans la jouissance.
Faites votre bonheur en remplissant nos vœux.
Être riche n'est rien : le tout est d'être heureux.

M. DURU.

Le beau sermon du luxe & de l'intempérance!
Gripon, je souffrirais que pendant mon absence
On dispose de tout! de mes biens, de mon fils,
De ma fille?

Mad. DURU.

Monsieur je vous en écrivis.
Cette union est sage, & doit vous le paraître.
Vos enfans sont heureux, leur père devrait l'être.

M. DURU.

Non je ferais outré d'être heureux malgré moi;
C'est être heureux en sot de souffrir que chez soi,
Femme, fils, gendre, fille, ainsi se réjouissent.

Mad. DURU.

Ah! qu'à cette union tous vos vœux applaudissent!

M. DURU.

Non, non, non, non; il faut être maître chez soi.

Mad. DURU.

Vous le serez toujours.

ERISE.

Ah disposez de moi.

Mad. DURU.

Nous sommes à vos pieds.

DAMIS.

Tout ici doit vous plaire,

Serez-vous inflexible?

Mad. D U R U.

Ah! mon époux!

D A M I S, E R I S E *ensemble.*

Mon père!

M. D U R U.

Gripon, m'attendrirai-je?

M. G R I P O N.

Ecoutez, entre nous

Ça demande du temps.

M A R T H E.

Vite attendrissez-vous.

Tous ces gens-là, Monsieur, s'aiment à la folie;
Croyez-moi, mettez-vous aussi de la partie.
Personne n'attendait que vous vinssiez ici.
La maison va fort bien, vous voilà, restez-y.
Soyez gai comme nous, ou que Dieu vous renvoie
Nous vous promettons tous de nous tenir en joie.
Rien n'est plus douloureux, comme plus inhumain,
Que de gronder tout seul des plaisirs du prochain.

M. D U R U.

L'impertinente! Eh bien, qu'en pense-tu compere?

M. G R I P O N.

J'ai le cœur un peu dur; mais après tout que faire?
La chose est sans remede, & ma Philipotte aura
Cent Avocats pour un sitôt qu'elle voudra.

Mad. D U R U.

Eh bien, vous rendez-vous?

M. D U R U.

Ça, mes enfans, ma femme,
Je n'ai pas dans le fonds, une si vilaine ame.
Mes enfans sont pourvus. Et puisque de son bien,

Alors que l'on eſt mort, on ne peut garder rien,
Il faut en dépenſer un peu pendant ſa vie.
Mais ne mangez pas tout, Madame, je vous prie.

Mad. DURU.

Ne craignez rien, vivez, poſſédez, jouiſſez...

M. DURU.

Dix fois cent mille francs pour vous ſont-ils placés?

Mad. DURU.

En contrats, en effets de la meilleure ſorte.

Mad. DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.

(Il veut lui donner ſon porte-feuille, & le met dans ſa poche.)

Mad. DURU.

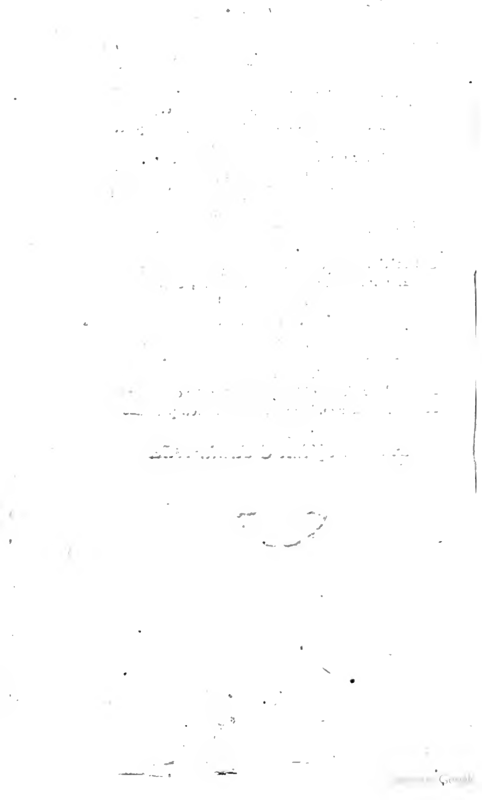
Rapportez-vous un cœur doux, tendre, généreux;
Voilà les millions qui ſont chers à nos vœux.

M. DURU.

Allons donc, je vois bien qu'il faut, avec conſtance,
Prendre enfin mon bonheur dumoins en patience

Fin du troiſième & dernier Acte.





LE DROIT

DU SEIGNEUR,

COMÉDIE.



ACTEURS.

Le Marquis du CARRAGE.
Le Chevalier GERNANCE.
LE BAILLIF.
MATHURIN, Fermier.
DIGNANT, ancien Domeſtique.
ACANTE, élevée chez Dignant.
BERTHE, ſeconde femme de Dignant.
DORMÉNE.
COLETTE.
CHAMPAGNE.
Domeſtiques.

Les deux premiers actes ſe paſſent ſous les arbres du village. Les trois derniers dans le veſtibule du Château.

La Scène eſt ſuppoſée en Picardie, & l'action du temps de Henri IV.



LE DROIT DU SEIGNEUR, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MATHURIN, LE BAILLIF.

MATHURIN.

Ecoutez-moi, Monſieur le Magiſter ;
Vous ſavez tout, dumoins vous avez l'air
De tout ſavoir ; car vous liſez ſans ceſſe
Dans l'Almanach. D'où vient que ma maîtreſſe
S'appelle Acante, & n'a point d'autre nom ?
D'où vient cela ?

LE BAILLIF.

Plaisante question!

Eh! que t'importe?

MATHURIN.

Oh! cela me tourmente,

J'ai mes raisons.

LE BAILLIF.

Elle s'appelle Acante.....

C'est un beau nom; il vient du grec *Antos*
Que les latins ont depuis nommé *Flos*.
Flos se traduit par *Fleur*, & ta future
Est une fleur que la belle nature
Pour la cueillir façonna de sa main;
Elle fera l'honneur de ton jardin.
Qu'importe un nom? chaque père à sa guise
Donne des noms aux enfans qu'on baptise.
Acante a pris son nom de son parrain,
Comme le tien te nomma Mathurin.

MATHURIN.

Acante vient du Grec?

LE BAILLIF.

Chose certaine.

MATHURIN.

Et Mathurin, d'où vient-il?

LE BAILLIF.

Ah! Qu'il vienne

De Picardie ou d'Artois, un savant
A ces noms là s'arrête rarement.
Tu n'as point de nom, toi, ce n'est qu'aux belles
D'en avoir un, car il faut parler d'elles.

MATHURIN.

Je ne sais, mais ce nom me déplaît.

Maître

Maître, je veux qu'on soit ce que l'on est :
Ma Maîtresse est Villageoise, & je gage
Que ce nom là n'est pas de mon Village.
Acante, soit. Son vieux père Dignant
Semble accorder sa fille en rechignant:
Et cette fille, avant d'être ma femme;
Paraît aussi rechigner dans son âme.
Oui, cette Acante, en un mot, cette fleur,
Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur,
De supporter que Mathurin la cueille.
Elle est hautaine & dans soi se recueille,
Me parle peu, fait de moi peu de cas;
Et quand je parle elle n'écoute pas:
Et n'eut été Berthe sa belle-mère,
Qui haut la main régente son vieux père;
Ce mariage en mon chef résolu,
N'auroit été, je crois, jamais conclu.

LE BAILLIF.

Il l'est enfin, & de maniere exacte
Chez ses parens je t'en dresserai l'acte;
Car si je suis le Magister d'ici,
Je suis Baillif, je suis Notaire aussi;
Et je suis prêt dans ces trois caractères,
A te servir dans toutes tes affaires.
Que veux-tu? dis.

MATHURIN.

Je veux qu'incessamment
On me marie.

LE BAILLIF.

Ah! vous êtes pressant.

MATHURIN.

Et très-pressé. — Voyez-vous? l'âge avance.

J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aisance;
J'ai travaillé vingt ans pour être heureux;
Mais l'être seul? — Il vaut mieux l'être deux.
Il faut se marier avant qu'on meure.

LE BAILLIF.

C'est très-bien dit, & quand donc?

MATHURIN.

Tout à l'heure.

LE BAILLIF.

Oui; mais Colette à votre Sacrement,
Mons' Mathurin peut mettre empêchement.
Elle vous aime avec quelque tendresse,
Vous & vos biens; elle eut de vous promesse
De l'épouser.

MATHURIN.

Oh bien, je dépromets;
Je veux, pour moi, m'arranger désormais,
Car je suis riche, & cocq de mon Village.
Colette veut m'avoir par mariage,
Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaisir & non pas pour le sien.
Je n'aime plus Colette: c'est Acante,
Entendez-vous? qui seule ici me tente.
Entendez-vous, Magister trop rétif?

LE BAILLIF.

Oui, j'entends bien, vous êtes trop hatif.
Et pour signer vous devriez attendre
Que Monseigneur daignât ici se rendre;
Il vient demain, ne faites rien sans lui.

MATHURIN.

C'est pour cela que j'épouse aujourd'hui.

LE BAILLIF.

Comment ?

MATHURIN.

Eh oui, ma tête eſt peu ſavante,
Mais on connaît la coutume impudente
De nos Seigneurs de ce canton Picard.
C'eſt bien aſſez qu'à nos biens on ait part,
Sans en avoir encor à nos épouſes.
Des Mathurins les têtes ſont jalouſes.
J'aimerais mieux demeurer vieux garçon,
Que d'être époux avec cette façon.
Le vilain droit!

LE BAILLIF.

Mais il eſt fort honnête.
Il eſt permis de parler tête à tête
A ſa ſujette, afin de la tourner
A ſon devoir, & de l'endoctriner.

MATHURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine
Cette Diſciple à qui je me deſtine;
Cela me fâche.

LE BAILLIF.

Acante a trop d'honneur
Pour te fâcher. C'eſt le droit du Seigneur;
Et c'eſt à nous, en perſonnes diſcretes,
A nous ſoumettre aux lois qu'on nous a faites.

MATHURIN.

D'où vient ce droit?

LE BAILLIF.

Ah! depuis bien long-temps,
C'eſt établi, — ça vient du droit des gens.

MATHURIN.

Mais fur ce pied, dans toutes les famillès
Chacun pourrait endoctriner les filles.

LE BAILLIF.

Oh! point du tout, — c'eſt une invention
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.
Car vois-tu bien, autrefois les ancêtres
De Monſeigneur s'étaient rendus les maîtres
De nos ayeux; regnaient ſur nos hameaux.

MATHURIN.

Quois! nos ayeux étaient donc des grands ſots!

LE BAILLIF.

Pas plus que toi. Les Seigneurs du Village
Devaient avoir un droit de vaſſelage.

MATHURIN.

Pourquoi cela? ſommes-nous pas paîtris
D'un ſeul limon, de lait comme eux nourris?
N'avons-nous pas comme eux des bras, des jambes?
Et mieux tournés, & plus forts, plus ingambes?
Une cervelle avec quoi nous penſons
Beaucoup mieux qu'eux, car nous les attrapons;
Sommes-nous pas cent contre un? ça m'étonne
De voir toujours qu'une ſeule perſonne
Commande en maître à tous ſes compagnons;
Comme un Berger fait tondre ſes moutons.
Quand je ſuis ſeul, à tout cela je penſe
Profondement. Je vois notre naiſſance
Et notre mort, à la Ville au hameau,
Se reſſembler comme deux gouttes d'eau.
Pourquoi la vie eſt-elle différente?
Je n'en vois pas la raiſon; ça tourmente,
Les Mathurins & les Godeluraux.

Et les Baillifs, ma foi sont tous égaux.

LE BAILLIF.

C'est très-bien dit, Mathurin; mais je gage,
Si tes valets te tenaient ce langage,
Qu'un nerf de bœuf appliqué sur le dos,
Réfuteroit puissamment leur propos.
Tu les ferais rentrer vîte à leur place.

MATHURIN.

Oui, vous avez raison; ça m'embarrasse,
Oui, ça pourrait me donner du souci.
Mais palsembleu, vous m'avourez aussi,
Que quand chez moi mon valet se marie,
C'est pour lui seul, non pour sa seigneurie,
Qu'à sa moitié je ne prétens en rien,
Et que chacun doit jouir de son bien.

LE BAILLIF.

Si les petits à leurs femmes se tiennent,
Compere, aux grands les notres appartiennent.
Que ton esprit est bas, lourd & brutal,
Tu n'as pas lu le Code féodal.

MATHURIN.

Féodal! qu'est-ce?

LE BAILLIF.

Il tient son origine
Du mot *fides* de la langue latine;
C'est comme qui dirait.....

MATHURIN.

Sais-tu qu'avec
Ton vieux latin & ton ennuyeux grec,
Si tu me dis des sottises pareilles,
Je pourrais bien frotter tes deux oreilles.
(*Il menace le Baillif, qui parle toujours en reculant.*

& Mathurin court après lui.)

LE BAILLIF.

Je suis Baillif ne t'en avise pas.
Fides veut dire *Foi*. Conviens-tu pas
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage
A Monseigneur le Marquis du Carrage ?
Que tu lui dois dîmes, champ-part, argent?
Que tu lui dois.....

MATHURIN.

Baillif outrecuidant.
Oui, je dois tout; j'en enrage dans l'ame :
Mais palsandié je ne dois point ma femme.
Maudit Baillif?

LE BAILLIF *(en s'en allant.)*

Va, nous savons la loi;
Nous aurons bien ta femme ici sans toi.

SCENE II.

MATHURIN *seul.*

CHien de Baillif! que ton latin m'irrite!
Ah! sans latin marions-nous bien vîte,
Parlons au père, à la fille sur-tout,
Car ce que je veux, moi, j'en viens à bout.
Voilà comme je suis..... J'ai dans ma tête
Prétendu faire une fortune honnête,
La voilà faite. Une fille d'ici
Me tracassait, me donnait du souci,
C'était Colette, & j'ai vu la friponne
Pour mes écus muguetter ma personne ?
J'ai voulu rompre; & je romps; j'ai l'espoir

D'avoir Acante, & je m'en vais l'avoir,
Car je m'en vai lui parler. Sa maniere
Est dédaigneuse, & son allure est fiere;
Moi je le suis; & dés que je l'aurai,
Tout aussi-tôt je vous la réduirai;
Car je veux. Allons....

SCENE III.

MATHURIN; COLETTE *(courant après.)*

COLETTE.

Je t'y prends traître.

MATHURIN *(sans la regarder.)*

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne pas me connaître.

MATHURIN.

Si fait; — bon jour.

COLETTE.

Mathurin, Mathurin!
Tu causeras ici plus d'un chagrin.
De tes bons jours je suis fort étonnée,
Et tes bons jours valaient mieux l'autre année.
C'était tantôt un bouquet de jasmin,
Que tu venais me placer de ta main;
Puis de rubans pour orner ta Bergere;
Tantôt des vers que tu me faisois faire
Par le Baillif qui n'en entendait rien,
Ni toi, ni moi; — mais tout allait fort bien;
Tout est passé, lâche! tu me délaisses?

MATHURIN.

Oui; mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promesses,
Tant de bouquets acceptés & rendus,
C'en est donc fait? je ne te plais donc plus?

MATHURIN.

Non, mon enfant.

COLETTE.

Et pourquoi, misérable?

MATHURIN.

Mais je t'aimais, je n'aime plus. Le diable
A t'épouser me poussa vivement,
En sens contraire il me pousse à présent.
Il est le maître.

COLETTE.

Et va, va, va Colette
N'est plus si sotte, & sa raison s'est faite.
Le diable est juste, & tu diras pourquoi
Tu prends les airs de te mocquer de moi.
Pour avoir fait à Paris un voyage,
Te voilà donc petit maître au village?
Tu penses donc que le droit t'est acquis
D'être en amour fripon comme un Marquis?
C'est bien à toi d'avoir l'ame inconstante!
Toi, Mathurin, me quitter pour Acante!

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Et quelle est la raison?

MATHURIN

C'est que je suis le maître en ma maison.

Et pour quelqu'un de notre Picardie
Tu m'as parue un peu trop dégourdie.
Tu m'aurais fait trop d'amis, entre nous;
Je n'en veux point, car je suis né jaloux.
Acante, enfin, aura la préférence.
La chose est faite. Adieu, prens patience.

COLETTE.

Adieu! non pas traître, je te suivrai,
Et contre ton contrat je m'inscrirai.
Mon père était procureur : ma famille
A du crédit, & j'en ai, je suis fille;
Et mon Seigneur donne protection,
Quand il le faut aux filles du canton;
Et devant lui nous ferons comparaître
Un gros fermier qui fait le petit maître,
Fait l'inconstant, se mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état.
Nous apprendrons à ta mine insolente,
A te mocquer d'une pauvre innocente.

MATHURIN.

Cette innocente est dangereuse; il faut
Voir le beau-père, & conclure au plutôt.

SCENE IV.

MATHURIN, DIGNANT, ACANTE, COLETTE.

MATHURIN.

ALlons, beau-père, allons bacler la chose.

COLETTE.

Vous ne baclerez rien, non, je m'oppose.

A ses contrats, à ses nôces, à tout.

MATHURIN

Quelle innocente!

COLETTE.

Oh! tu n'es pas au bout.
Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voisine,
De vous laisser engeoler sur sa mine.
Il me trompa quatorze mois entiers.
Chassez cet homme.

ACANTE.

Hélas! très-volontiers.

MATHURIN.

Très-volontiers!.... tout ce train là me lasse;
Je suis têtu; je veux que tout se passe
A mon plaisir, suivant mes volontés;
Car je suis riche. — Or beau-père, écoutez;
Pour honorer en moi mon mariage,
Je me décrasse, & j'achete au Baillage
L'emploi brillant de receveur royal
Dans le grenier à sel; ça n'est pas mal.
Mon fils sera conseiller, & ma fille
Relevera quelque noble famille.
Mes petits-fils deviendront présidens.
De Monseigneur un jour les descendans
Feront leur cour aux miens; & quand j'y pense,
Je me rengorge, & me quarre d'avance.

DIGNANT.

Quarre-toi bien; mais songe qu'à présent
On ne peut rien sans le consentement
De Monseigneur; il est encor ton maître.

MATHURIN.

Et pourquoi ça?

DIGNANT.

Mais, c'eſt que ça doit être.
A tous Seigneurs tous honneurs.

COLETTE (*à Mathurin.*)

Oui, vilain.
Il t'en cuira, je t'en répons.

MATHURIN.

Voiſin,
Notre Baillif t'a donné ſa folie.
Eh! dis-moi donc, s'il prend en fantaiſie
A Monſeigneur d'avoir femme au logis,
A-t-il beſoin de prendre ton avis?

DIGNANT.

C'eſt différent : je ſuis ſon domeſtique,
De père en fils dans cette terre antique.
Je ſuis né pauvre, & je deviens caſſé.
Le peu d'argent que j'avais amaſſé
Fut employé pour élever Acante.
Notre Baillif dit qu'elle eſt fort ſavante;
Et qu'entre nous, ſon éducation
Eſt au-deſſus de ſa condition.
C'eſt ce qui fait que ma ſeconde épouſe;
Sa belle-mère, eſt fachée & jalouſe,
Et la maltraite & me maltraite auſſi.
De tout cela je ſuis fort en ſouci.
Je voudrais bien te donner cette fille,
Mais je ne puis établir ma famille
Sans Monſeigneur; je vis de ſes bontés,
Je lui dois tout; j'attends ſes volontés;
Sans ſon aveu nous ne pouvons rien faire.

ACANTE.

Ah! croyez-vous qu'il le donne, mon père.

COLETTE.

Et bien, fripon, tu crois que tu l'auras?
Mais je te dis que tu ne l'auras pas.

MATHURIN.

Tout le monde est contre moi, ça m'irrite.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, Madame BERTHE.

MATHURIN (*à Berthe qui arrive.*)

Ma belle-mère, arrivez, venez vîte.
Vous n'êtes plus la maîtresse au logis.
Chacun rebeque, & je vous avertis,
Que si la chose en cet état demeure,
Si je ne suis marié tout à l'heure,
Je ne le serai point, tout est fini;
Tout est rompu.

BERTHE.

Qui m'a désobéi?
Qui contredit, s'il vous plaît, quand j'ordonne?
Serait-ce vous, mon mari? vous?

DIGNANT.

Personne;
Nous n'avons garde; & Mathurin veut bien
Prendre ma fille à peu près avec rien;
Je suis content; & je dois me promettre
Que Monseigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez, allez, épargnez-vous ce soin;
C'est de moi seule ici qu'on a besoin;
Et quand la chose une fois sera faite,

Il faudra bien, ma foi, qu'il la permette.

DIGNANT.

Mais.....

BERTHE.

Mais il faut suivre ce que je dis.
Je ne veux plus souffrir dans mon logis,
A mes dépens, une fille indolente,
Qui ne fait rien, de rien ne se tourmente,
Qui s'imagine avoir de la beauté,
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiselle avec sa froide mine,
Ne daigne pas aller à la cuisine;
Elle se mire, ajuste son chignon,
Frédonne un air en brodant un jupon,
Ne parle point, & le soir en cachette
Lit des Romans que le Baillif lui prête.
Eh bien, voyez, elle ne répond rien.
Je me répens de lui faire du bien.
Elle est muette ainsi qu'une pécore.

MATHURIN.

Ah c'est tout jeune, & ça n'a pas encore
L'esprit formé; ça vient avec le temps.

DIGNANT.

Ma bonne, il faut quelques ménagemens
Pour une fille; elles ont d'ordinaire
De l'embarras dans cette grande affaire;
C'est modestie, & pudeur que cela.
Comme elle, enfin, vous passates par là;
Je m'en souviens, vous étiez fort revêche.

BERTHE.

Eh! finissons. Allons, qu'on se dépêche;
Quels sots propos! Suivez-moi promptement.

SCENE VI.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

Ah! n'en fais rien, crois-moi, ma chere amie.
Du mariage aurais-tu tant d'envie?
Tu peux trouver beaucoup mieux! — que fait-on?
Aimerais-tu ce méchant?

ACANTE.

Mon dieu non.
Mais vois-tu bien, je ne suis plus soufferte
Dans le logis de la marâtre Berthe,
Je suis chassée, il me faut un abri,
Et par besoin je dois prendre un mari.
C'est en pleurant que je cause ta peine.
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine;
Mais je ne sais comment m'y prendre; hélas!
Que devenir? — Dis-moi, ne sais-tu pas
Si Monseigneur doit venir dans ses terres?

COLETTE.

Nous l'attendons.

ACANTE.

Bientôt?

COLETTE.

Je ne sais gueres
Dans mon taudis les nouvelles de cour,
Mais s'il revient, ce doit être un grand jour.
Il met, dit-on, la paix dans les familles;
Il rend justice, il a grand soin des filles.

ACANTE.

Ah! s'il pouvait me protéger ici?

COLETTE.

Je prétens bien qu'il me protége aussi.

ACANTE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles,
Qui dans l'armée ont très-peu de pareilles;
Que Charles-Quint a loué sa valeur.

COLETTE.

Qu'est-ce que Charles-Quint?

ACANTE.

Un Empereur
Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Et qu'importe?
Ne m'en faites pas, vous, & que je sorte
A mon honneur du cas triste où je suis.

ACANTE.

Comme le tien mon cœur est plein d'ennuis.
Non loin d'ici quelquefois on me mene
Dans un château de la jeune Dormene....

COLETTE.

Près de nos bois?.... ah! le plaisant château!
De Mathurin le logis est plus beau,
Et Mathurin est bien plus riche qu'elle.

ACANTE.

Oui, je le sai, mais cette demoiselle
Est autre chose, elle est de qualité;
On la respecte avec sa pauvreté.
Elle a près d'elle une vieille personne
Qu'on nomme Laure, & de qui l'ame est bonne;
Laure est aussi d'une grande maison.

COLETTE.

Qu'importe encor ?

ACANTE.

Les gens d'un certain nom,
J'ai remarqué cela, chere Colette,
En ſavent plus, ont l'ame autrement faite,
Ont de l'eſprit, des ſentimens plus grands,
Meilleurs que nous.

COLETTE.

Oui, dès leurs premiers ans,
Avec grand ſoin leur ame eſt façonnée ;
La notre, hélas ! languit abandonnée ;
Comme on apprend à chanter, à danſer,
Les gens du monde apprennent à penſer.

ACANTE.

Cette Dormene, & cette vieille Dame,
Semblent donner quelque choſe à mon ame ;
Je crois en valoir mieux quand je les voi ;
J'ai de l'orgueil, & je ne ſais pourquoi,
Et les bontés de Dormene & de Laure
Me font haïr, mille fois plus encore,
Madame Berthe, & Monſieur Mathurin.

COLETTE.

Quitte les tous.

ACANTE.

Je n'oſe ; mais enfin
J'ai quelque eſpoir ; que ton conſeil m'aſſiſte.
Dis moi d'abord, Colette, en quoi conſiſte
Ce fameux droit du Seigneur ?

COLETTE.

Oh ! ma foi,
Va conſulter de plus doctes que moi.

Je ne suis point mariée ; & l'affaire,
A ce qu'on dit, est un très-grand mystère.
Seconde-moi : fais que je vienne à bout
D'être épousée, & je te dirai tout.

ACANTE.

Ah ! j'y ferai mon possible.

COLETTE.

Ma mère
Est très-alerte, & conduit mon affaire ;
Elle m'a fait, par un acte plaintif,
Pousser mon droit par devant le Baillif.
J'aurai, dit-elle, un mari par justice.

ACANTE.

Que de bon cœur j'en fais le sacrifice !
Chere Colette, agissons bien à point,
Toi pour l'avoir, moi pour ne l'avoir point.
Tu gagneras assez à ce partage
Mais en perdant, je gagne d'avantage.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLIF, PHILIPE, son valet.

LE BAILLIF.

Ma robe, allons du respect, vite Philipe,
C'est en Baillif qu'il faut que je m'équipe.
J'ai des cliens qu'il faut expédier ;
Je suis Baillif, je te fais mon huissier.
Amène moi Colette à l'audience.

(Il s'assied devant une table, & feuillette un grand livre.)

L'affaire est grave & de grande importance.
De matrimonio. — Chapitre deux.
Empêchemens — ces cas là sont verreux.
Il faut savoir de la jurisprudence.

(à Colette.)

Approchez-vous : faites la révérence,
Colette ; il faut d'abord dire son nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit, je suis Colette.

LE BAILLIF *écrit.*

Bon,

Colette. — Il faut dire ensuite son âge.
N'avez-vous pas trente ans & d'avantage?

COLETTE.

Fi donc, Monsieur, j'ai vingt ans, tout au plus.

LE BAILLIF (*écrivant.*)

Ça, vingt ans, passe; ils sont bien révolus?

COLETTE.

L'âge, Monsieur, ne fait rien à la chose;
Et jeune ou non, sachez que je m'oppose
A tout contrat, qu'un Mathurin sans foi
Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLIF.

Vos oppositions seront notoires.
Ça, vous avez des raisons péremptoires?

COLETTE.

J'ai cent raisons.

LE BAILLIF.

Dites-les — Aurait-il? ....

COLETTE.

Oui, oui, Monsieur.

LE BAILLIF.

Mais vous coupez le fil
A tout moment de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, Monsieur.

LE BAILLIF.

Vous a-t-il fait injure?

COLETTE.

Oh tant! j'aurais plus d'un mari sans lui;
Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLIF.

Il vous a fait sans doute des promesses?

COLETTE.

Mille pour une, & pleines de tendresses.
Il promettait, il jurait que dans peu
Il me prendrait en légitime nœu.

LE BAILLIF (*écrivant.*)

En légitime nœud; — quelle malice!
Ça produisez vos lettres en justice.

COLETTE.

Je n'en ai point, jamais il n'écrivait,
Et je croyais tout ce qu'il me disait.
Quand tous les jours on parle tête à tête
A son Amant d'une maniere honnête,
Pourquoi s'écrire? à quoi bon?

LE BAILLIF.

Mais du moins.
Au lieu d'écrits, vous avez des témoins?

COLETTE.

Moi! point du tout; — mon témoin s'est moi-même.
Est-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime?
Et puis, Monsieur, pouvais-je deviner
Que Mathurin osât m'abandonner?
Il me parlait d'amitié, de constance;
Je l'écoutais, & c'était en presence
De mes moutons, dans son pré, dans le mien;
Ils ont tout vû, mais ils ne disent rien.

LE BAILLIF.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.

Votre complainte en droit ne peut suffire.
On ne produit ni témoins, ni billets,
On ne vous en a rien fait, ni rien écrit....

COLETTE.

Mais,
Un Mathurin aura donc l'insolence
Impunément d'abuser l'innocence?

LE BAILLIF.

En abuser! mais vraiment c'est un cas
Epouvantable, & vous n'en parliez pas!
Instrumentons. — Laquelle nous remontre
Que Mathurin, en plus d'une rencontre,
Se prévalant de sa simplicité,
A méchamment contre icelle attenté;
Laquelle insiste, & répéte dommages,
Frais, intérêts, pour raison des outrages
Contre les loix, faits par le suborneur,
Dit Mathurin, à son présent honneur.

COLETTE.

Rayez cela; je ne veux pas qu'on dise
Dans le païs une telle sottise.
Mon honneur est très-intact; & pour peu
Qu'on l'eût blessé, l'on aurait vû beau jeu.

LE BAILLIF.

Que prétendez-vous donc?

COLETTE.

Être vengée.

LE BAILLIF.

Pour se venger il faut être outragée,
Et par écrit coucher en mots exprès,
Quels attentats encontre vous sont faits;
Articuler les lieux les circonstances,

Qnid, *quid*, *ubi*, les excès, insolences,
Enormités, sur quoi l'on jugera.

COLETTE.

Ecrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLIF.

Ce n'eſt pas tout; il faut ſavoir la ſuite
Que ces excès pourraient avoir produite.

COLETTE.

Comment produite? Et rien ne produit rien.
Traître Baillif, qu'entendez-vous?

LE BAILLIF.

Fort bien,
Laquelle fille a dans ces procédures,
Perdu le ſens, & nous dit des injures;
Et n'apportant nulle preuve du fait,
L'empêchement eſt nul, de nul effet.

(Il ſe leve.)

Depuis une heure en vain je vous écoute.
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

COLETTE.

Me débouter, moi!

LE BAILLIF.

Vous.

COLETTE.

Maudit Baillif!
Je ſuis déboutée?

LE BAILLIF.

Oui, quand le plaintif
Ne peut donner des raiſons qui convainquent,
On le déboute, & les adverſes vainquent.
Sur Mathurin n'ayant point action,
Nous procédons à la concluſion.

COLETTE.

Non, non Baillif, vous aurez beau conclure,
Inſtrumenter, & ſigner, je vous jure
Qu'il n'aura point ſon Acante.

LE BAILLIF.

Il l'aura,
De Monſeigneur le droit ſe maintiendra.
Je ſuis Baillif, & j'ai les droits du maître;
C'eſt devant moi qu'il faudra comparaître.
Conſolez-vous, ſachez que vous aurez
Affaire à moi quand vous vous marierez.

COLETTE.

J'aimerais mieux, le reſte de ma vie,
Demeurer fille.

LE BAILLIF.

Oh je vous en défie.

SCENE II.

COLETTE *ſeule.*

AH! comment faire? où reprendre mon bien?
J'ai proteſté, cela ne ſert de rien.
On va ſigner. Que je ſuis tourmentée!



SCENE

SCENE III.

COLETTE, ACANTE.

COLETTE.

A Mon fécours! me voilà déboutée.

ACANTE.

Déboutée!

COLETTE.

Oui, l'ingrat vous est promis.
On me déboute.

ACANTE.

Hélas! je fuis bien pis.
De mes chagrins mon ame est oppreffée;
Ma chaîne est prête, & je fuis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon lâche?

ACANTE.

Honnêtement.
Entre nous deux, juges-tu fur ma mine
Qu'il foit bien doux d'être ici Mathurine?

COLETTE.

Non pas pour toi; tu portes dans ton air,
Je ne fai quoi de brillant & de fier;
A Mathurine cela ne convient guere,
Et ce maraut étoit mieux mon affaire.

ACANTE.

J'ai par malheur de trop hauts fentimens.
Dis-moi, Colette, as-tu lû des romans?

COLETTE.

Moi? — non — jamais.

ACANTE.

Le Baillif Métaprofe
M'en a prêté; — Mon Dieu la belle chofe !

COLETTE.

En quoi fi belle?

ACANTE.

On y voit des amans
Si courageux, fi tendres, fi galans.

COLETTE.

Oh! Mathurin n'eft pas comme eux.

ACANTE.

Colette,
Que les romans rendent l'ame inquiéte!

COLETTE.

Et d'où vient donc?

ACANTE.

Ils forment trop l'efprit.
En les lifant le mien bientôt s'ouvrit.
A réfléchir que des nuits j'ai paffées!
Que les romans font naître de penfées!
Que les héros de ces livres charmans
Reffemblent peu, Colette aux autres gens.
Cette lumiere était pour moi féconde;
Je me voyais dans tout un autre monde.
J'étais au Ciel. — Ah! qu'il m'était bien dur
De retomber dans mon état obfcur!
Le cœur tout plein de ce grand étalage,
De me trouver au fond de mon village!
Et de defcendre après ce vol divin,
Des Amadis à maître Mathurin!

COLETTE.

Votre propos me ravit, & je jure

Que j'ai déjà du goût pour la lecture.

ACANTE.

T'en souvient-il autant qu'il m'en souvient,
Que ce Marquis, ce beau Seigneur qui tient
Dans le pays le rang, l'état d'un Prince,
De sa présence honora la Province ?
Il s'est passé juste un an & deux mois
Depuis qu'il vint pour cette seule fois.
T'en souvient-il, nous le vimes à table ?
Il m'accueillit, ah qu'il était affable !
Tous ses discours étaient des mots choisis,
Que l'on n'entend jamais dans ce pays.
C'était, Colette, une langue nouvelle,
Supérieure, & pourtant naturelle;
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

COLETTE.

Tu l'entendras sans doute à son retour.

ACANTE.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
Où Monseigneur tout rayonnant de gloire
Dans nos forêts suivi d'un peuple entier,
Le fer en main courait le sanglier ?

COLETTE.

Oui, quelque idée & confuse & légere
Peut m'en rester.

ACANTE.

Je l'ai distincte & claire.
Je crois le voir avec cet air si grand,
Sur ce cheval superbe & bondissant;
Près d'un gros chêne il perce de sa lance,
Le sanglier qui contre lui s'élance :
Dans ce moment j'entendis mille voix,

Que répétaient les échos de nos bois;
Et de mon cœur (il faut que j'en convienne)
J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne;
De son départ je fus encor témoin:
On l'entourait, je n'étais pas bien loin;
Il me parla. — Depuis ce jour ma chere,
Tous les romans ont le don de me plaire.
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui,
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

COLETTE.

Ah qu'un roman est beau!

ACANTE.

C'est la peinture
Du cœur humain, je crois, d'après nature.

COLETTE.

D'après nature. — Entre nous deux, ton cœur
N'aime-t-il pas en secret Monseigneur?

ACANTE.

Oh non, je n'ose; & je sens la distance
Qu'entre nous deux mit son rang, sa naissance.
Crois-tu qu'on ait des sentimens si doux
Pour ceux qui sont trop au-dessus de nous?
A cette erreur trop de raison s'oppose.
Non, je ne l'aime point; mais il est cause
Que l'ayant vu je ne peux à présent
En aimer d'autre, & c'est un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le suivaient, ma bonne,
Aucun n'a-t-il cajolé ta personne?
J'avouerai moi, que l'on m'en a conté.

ACANTE.

Un étourdi prit quelque liberté;

Il s'appellait le chevalier Gernance;
Son fier maintien, ses airs, son insolence,
Me révoltaient, loin de m'en imposer.
Il fut surpris de se voir mépriser;
Et réprimant sa poursuite hardie,
Je lui fis voir combien la modestie
Etait plus fiere, & pouvait d'un coup d'œil
Faire trembler l'impudence & l'orgueil.
Ce chevalier serait assez passable,
Et d'autres mœurs l'auraient pu rendre aimable.
Ah! la douceur est l'appas qui nous prend.
Que Monseigneur, ô Ciel! est différent.

COLETTE.

Ce chevalier n'était donc gueres sage?
Ça, qui de deux te déplaît davantage,
De Mathurin ou de cet effronté?

ACANTE.

Oh Mathurin! — c'est sans difficulté.

COLETTE.

Mais Monseigneur est bon : il est le maître :
Pourrait-il pas te dépêtrer du traitre?
Tu me parais si belle.

ACANTE.

Hélas!

COLETTE.

Je croi,
Que tu pourras mieux réussir que moi.

ACANTE.

Est-il bien vrai qu'il arrive?

COLETTE.

Sans doute,
Car on le dit.

ACANTE.

Penses-tu qu'il m'écoute?

COLETTE.

J'en suis certaine, & je retiens ma part
De ses bontés.

ACANTE.

Nous le verrons trop tard;
Il n'arrivera point, on me fiance,
Tout est conclu, je suis sans espérance.
Berthe est terrible en sa mauvaise humeur;
Mathurin presse, & je meurs de douleur.

COLETTE.

Et moque toi de Berthe.

ACANTE.

Hélas! Dormene,
Si je lui parle, entrera dans ma peine,
Je vais prier Dormene de m'aider
De son apui, qu'elle daigne accorder
Aux malheureux: cette dame est si bonne!
Laure, sur-tout cette vieille personne,
Qui m'a souvent montré tant d'amitié,
De moi, sans doute, aura quelque pitié,
Me donnera des conseils.

COLETTE.

A notre âge,
Il faut de bons amis, rien n'est plus sage.
Tu trembles?

ACANTE.

Oui.

COLETTE.

Par ces lieux détournés
Viens avec moi.

SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, BERTHE, DIGNANT, MATHURIN.

BERTHE, (*arrêtant Acante.*)

Quel chemin vous prenez ?
Etes-vous folle ? & quand on doit se rendre
A son devoir, faut-il se faire attendre?
Quelle indolence! & quel air de froideur!
Vous me glacez : votre mauvaise humeur
Jusqu'à la fin vous sera reprochée.
On vous marie, & vous êtes fâchée!
Hom l'idiote! Allons, ça, Mathurin,
Soyez le maître, & donnez-lui la main.

MATHURIN (*approche sa main, & veut l'embrasser*
Ah ! palsamdié....

BERTHE.

Voyez la malhonnête!
Elle rechigne & détourne la tête!

ACANTE.

Pardon, mon père, hélas! vous excusez
Mon embarras, vous le favorisez,
Et vous sentez quelle douleur amère
Je dois souffrir en quittant un tel père.

BERTHE.

Et rien pour moi ?

MATHURIN.

Ni rien pour moi non plus?

COLETTE.

Non, rien, méchant, tu n'auras qu'un refus.

MATHURIN.

On me fiance.

COLETTE.

Et va, va, fiançailles;
Assez souvent ne font pas épousailles.
Laisse-moi faire.

DIGNANT.

Eh! qu'est-ce que j'entens?
C'est un courier: c'est je pense un des gens
De Monsieur; oui. c'est le vieux Champagne.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

OUi, nous avons terminé la campagne,
Nous avons sauvé Metz, mon maître & moi,
Et nous aurons la paix. Vive le Roi!
Vive mon maître! — il a bien du courage,
Mais il est trop sérieux pour son âge:
J'en suis faché. Je suis bien aise aussi,
Mon vieux Dignant, de te trouver ici.
Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui, — vous serez de la cérémonie.
Nous marions Acante.

CHAMPAGNE.

Bon! tant mieux!
Nous danserons, nous serons tous joyeux.

Ta fille eſt belle. — Ah ah, c'eſt toi, Colette,
Ma chere enfant, ta fortune eſt donc faite,
Mathurin eſt ton mari?

COLETTE.

Mon Dieu, non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître, le fripon,
Croit dans l'inſtant prendre Acante pour femme.

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien ; je réponds ſur mon ame,
Que cet himen à mon maître agréra,
Et que la nôce à ſes frais ſe fera.

ACANTE.

Comment ! il vient ?

CHAMPAGNE.

Peut-être ce ſoir même.

DIGNANT.

Quoi ! ce Seigneur, ce bon maître que j'aime ;
Je puis le voir encor avant ma mort?
S'il eſt ainſi, je bénirai mon ſort.

ACANTE.

Puiſqu'il revient, permettez, mon cher père,
De vous prier (devant ma belle-mère)
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans ſon aveu, ſans l'oſer conſulter,
C'eſt un devoir dont il faut qu'on s'acquite,
C'eſt un reſpect, ſans doute, qu'il mérite.

MATHURIN.

Foin du reſpect!

DIGNANT.

Votre avis eſt ſenſé,
Et comme vous en ſecret j'ai penſé.

MATHURIN.

Et moi, l'ami, je penſe le contraire.

COLETTE (*à Acante.*)

Bon, tenez ferme.

MATHURIN.

Eſt un ſot qui différe.
Je ne veux point ſoumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce droit du Seigneur.

BERTHE.

Et pourquoi tant s'effaroucher? la choſe
Eſt bonne au fond, quoique le monde en cauſe;
Et nôtre honneur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve; & je peux proteſter
Qu'à mon devoir quand je me fus rendue,
On s'en alla dès l'inſtant qu'on m'eut vue.

COLETTE.

Je le crois bien.

BERTHE.

Cependant, la raiſon
Doit conſeiller de fuir l'occaſion.
Hâtons la nôce, & n'attendons perſonne.
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

MATHURIN (*à Colette, en s'en allant.*)

C'eſt très-bien dit: Eh bien, l'aurai-je enfin?

COLETTE.

Non, tu ne l'auras pas, non, Mathurin.

(*Ils ſortent.*)

CHAMPAGNE.

Oh, oh, nos gens viennent en dilligence.
Eh quoi! déja le Chevalier Gernance?

SCENE VI.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Vous êtes fin, Monſieur le Chevalier,
Très à propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille.
Vous vous doutez qu'on marie une fille;
Acante eſt belle, au moins.

LE CHEVALIER.

Eh oui vraiment.
Je la connais; j'apprends en arrivant
Que Mathurin ſe donne l'inſolence
De s'appliquer ce bijou d'importance;
Mon bon deſtin nous a fait accourir
Pour y mettre ordre : il ne faut pas ſouffrir
Qu'un riche ruſtre ait les tendres prémices
D'une beauté qui ferait les délices
Des plus hupés, & des plus délicats.
Pour le Marquis il ne ſe hâte pas;
C'eſt, je l'avoue, un grave perſonnage,
Preſſé de rien, bien compoſé, bien ſage,
Et voyageant comme un ambaſſadeur,
Parbleu, jouons un tour à ſa lenteur.
Tiens, il me vient une bonne penſée,
C'eſt d'enlever *preſto* la fiancée,
De la conduire en quelque vieux château,
Quelque mazure.

CHAMPAGNE.

Oui, le projet eſt beau.

LE CHEVALIER.

Un vieux château, vers la forêt prochaine,
Tout délabré, que possède Dormene,
Avec sa vieille.....

CHAMPAGNE.

Oui, c'est Laure, je crois.

LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.

Cette vieille était jeune autrefois,
Je m'en souviens: votre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire,
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.
Ma foi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belles,
Les enlevant, & puis se moquant d'elles.
Il mangea tout, & ne vous laissa rien.

LE CHEVALIER.

J'ai le Marquis, & c'est avoir du bien.
Sans nul souci je vis de ses largesses.
Je n'aime point l'embarras des richesses.
Est riche assez qui sait toujours jouir;
Le premier bien, croi-moi, c'est le plaisir.

CHAMPAGNE.

Et que ne prenez-vous cette Dormene?
Bien plus qu'Acante elle en vaudrait la peine;
Elle est très-fraîche, elle est de qualité;
Cela convient à votre dignité.
Laissez pour nous les filles du Village.

LE CHEVALIER.

Vraiment Dormene est un très-doux partage;
C'est très-bien dit. Je crois que j'eus un jour,

S'il m'en souvient, pour elle un peu d'amour.
Mais entre nous, elle sent trop sa dame,
On ne pourrait en faire que sa femme.
Elle est bien pauvre, & je le suis aussi;
Et pour l'himen j'ai fort peu de souci.
Mon cher Champagne, il me faut une Acante;
Cette conquête est beaucoup plus plaisante.
Oui, cette Acante aujourd'hui m'a piqué.
Je me sentis l'an passé provoqué
Par ses refus, par sa petite mine;
J'aime à dompter cette pudeur mutine.
J'ai deux coquins, qui font trois avec toi,
Déterminés, alertes comme moi;
Nous tiendrons prêt à cent pas un carrosse,
Et nous fondrons tous quatre sur la nôce.
Cela sera plaisant; j'en ris déja.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que Monseigneur rira?

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie, & que Dormene
En rie encor, quoique prude & hautaine;
Et je prétens que Laure en rie aussi.
Je viens de voir à cinq cent pas d'ici
Dormene & Laure en très-mince équipage,
Qui s'en allaient vers le prochain village,
Chez quelque vieille. — Il faut prendre ce temps.

CHAMPAGNE.

C'est bien pensé; mais vos déportemens
Sont dangereux, je crois, pour ma personne.

LE CHEVALIER.

Bon! l'on se fâche, on s'appaise, on pardonne!
Tous les gens gais ont le don merveilleux

De mettre en train tous les gens férieux.

CHAMPAGNE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

L'efprit le plus atrabilaire
Eft fubjugué quand on cherche à lui plaire.
On s'épouvante on crie, on fuit d'abord,
Et puis l'on foupe, & puis l'on eft d'accord.

CHAMPAGNE.

On ne peut mieux : mais votre belle Acante
Eft bien revêche.

LE CHEVALIER.

Et c'eft ce qui m'enchante.
La réfiftance eft un charme de plus,
Et j'aime affez une heure de refus.
Comment fouffrir la ftupide innocence
D'un fot tendron faifant la revérence,
Baiffant les yeux muette à mon afpect,
Et recevant mes faveurs par refpect ?
Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,
D'Acante ici j'éprouvai le courage.
Va, fous mes loix je la ferai plier.
Rentre pour moi dans ton premier métier,
Sois mon trompette, & fonne les allarmes.
Point de quartier, marchons, allerte aux armes,
Vite.

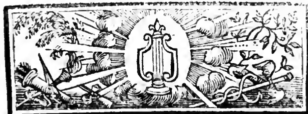
CHAMPAGNE.

Je crois que nous fommes trahis ;
C'eft du fecours qui vient aux ennemis ;
J'entends grand bruit, c'eft Monfeigneur!

LE CHEVALIER.

N'importe ;
Sois prêt ce foir à me fervir d'efcorte.

Fin du fecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS. LE CHEVALIER, GERNANCE.

LE MARQUIS.

CHER Chevalier, que mon cœur eſt en paix!
Que mes regards ſont ici ſatisfaits!
Que ce château qu'ont habité nos pères,
Que ces forêts, ces plaines me ſont chères!
Que je voudrois oublier pour toujours
L'illuſion, les maneges des cours!
Tous ces grands riens, ces pompeuſes chimeres,
Ces vanités, ces ombres paſſageres,
Au fond du cœur laiſſent un vuide affreux.
C'eſt avec nous que nous ſommes heureux;
Dans ce graud monde où chacun veut paraître,
On eſt eſclave, & chez moi je ſuis maître.
Que je voudrais que vous euſſiez mont goût!

LE CHEVALIER.

Eh oui l'on peut se réjouir partout,
En garnifon, à la cour, à la guerre,
Long-temps en ville, & huit jours dans fa terre.

LE MARQUIS.

Que vous & moi nous fommes différens !

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le temps.
En attendant vous favez qu'on aprête
Pour ce jour-même une très-belle fête ?
C'eft une nôce.

LE MARQUIS.

Oui, Mathurin vraiment
Fait un beau choix, & mon contentement
Eft tout acquis à ce doux mariage.
L'époux eft riche, & fa maîtreffe eft fage ;
C'eft un bonheur bien digne de mes vœux,
En arrivant de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acante encor en peut faire un troifieme.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais-là, toujours vous-même.
Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous par vos galants exploits.
Tout peut paffer dans des villes de guerre ;
Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaifir apparemment !

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce foit prudemment ;
Daignez en croire un parent qui vous aime ;
Si vous n'avez du refpect pour vous-même,

Quelque grand nom que vous puissiez porter,
Vous ne pourrez vous faire respecter.
Je ne suis pas difficile & févere,
Mais entre nous, songez que votre père,
Pour avoir pris le train que vous prenez,
Se vit au rang des plus infortunés,
Perdit ses biens, languit dans la misere,
Fit de douleur expirer votre mère,
Et près d'ici mourut assassiné.
J'étais enfant; son sort infortuné
Fut à mon cœur une leçon terrible,
Qui se grava dans mon ame sensible.
Utilement témoin de ses malheurs,
Je m'instruisais en répandant des pleurs.
Si comme moi cette fin déplorable
Vous eût frapé, vous seriez raisonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour, c'est mon dessein;
J'y pense quelque fois, mais c'est en vain;
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous présage
Que vous serez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais; mais on fait comme on peut.
Ma foi, n'est pas raisonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez, on est un peu son maître,
J'en fis l'épreuve, est sage qui veut l'être;
Et croyez-moi; cette Acante, entre nous,
Eut des attraits pour moi comme pour vous:
Mais ma raison ne pouvait me permettre

Un fol amour qui m'allait compromettre.
Je rejettai ce désir passager,
Dont la poursuite aurait pu m'affliger,
Dont le succès eût perdu cette fille,
Eût fait sa honte aux yeux de sa famille,
Et l'eût privée à iamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas si timide que vous.
La même pâte, il faut que j'en convienne,
N'a point paitri votre branche & la mienne.
Quoi! vous pensez être dans tous les temps
Maître absolu de vos yeux, de vos sens?

LE MARQUIS.

Eh pourquoi non?

LE CHEVALIER.

Très-fort je vous respecte,
Mais la sagesse est tant soit peu suspecte.
Les plus prudens se laissent captiver,
Et le vrai sage est encor à trouver.
Craignez sur tout le titre ridicule
De Philosophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange scrupule!
Ce noble nom, ce nom tant combatu:
Que veut-il dire? amour de la vertu.
Le fat en raille avec étourderie,
Le sot le craint, le fripon le décrie,
L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis, des fripons & des sots:
Et ce n'est pas sur les discours du monde
Que le bonheur & la vertu se fonde.
Ecoutez-moi. Je suis las aujourd'hui

Du train des cours où l'on vit pour autrui ;
Et j'ai pensé, pour vivre à la campagne,
Pour être heureux, qu'il faut une compagne.
J'ai le projet de m'établir ici,
Et je voudrais vous marier aussi.

LE CHEVALIER.

Très-humble serviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaisie
N'est pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais
Un esprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeunesse,
Les agrémens n'ont rien qui m'intéresse.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maison
Par un hymen qui soit tout de raison.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai pensé que Dormene
Serait très-propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Notre Dormene est bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.
C'eſt un bonheur ſi pur ; ſi précieux,
De relever l'indigente nobleſſe,
De préférer l'honneur à la richeſſe !
C'eſt l'honneur ſeul qui chez nous doit former
Tout notre ſang : lui ſeul doit animer
Ce ſang reçu de nos braves ancêtres,
Qui dans les champs doit couler pour ſes maîtres.

LE CHEVALIER.

Je penſe ainſi: les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais dans vos beaux deſſeins
Vous avez donc, malgré votre réſerve,
Un peu d'amour ?

LE MARQUIS.

Qui, moi ? Dieu m'en preſerve !
Il faut ſavoir être maître chez ſoi ;
Et ſi jamais,.... je recevrais la loi.
Se marier par amour, c'eſt folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, Marquis, votre philoſophie
Me paraît toute à rebours du bon ſens.
Pour moi, je crois au pouvoir de nos ſens ;
Je les conſulte en tout, & j'imagine
Que tous ces gens ſi graves par la mine,
Pleins de morale & de réflexions,
Sont deſtinés aux grandes paſſions.
Les étourdis eſquivent l'eſclavage,
Mais un coup d'œil peut ſubjuguer un ſage.

LE MARQUIS.

Soit; nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux,
Voici la nôce ; allons, égayons-nous.
C'eſt Mathurin, c'eſt la gentille Acante,
C'eſt le vieux père, & la mère & la tante,
C'eſt le Baillif; Colette & tout le bourg.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.
LE BAILLIF *à la tête des habitans.*

LE MARQUIS.

J'en ſuis touché. — Bon jour, enfans, bon jour.

LE BAILLIF.

Nous venons tous avec conjouiſſance —
Nous préſenter devant votre Excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus, —
Comme les Grecs.

LE MARQUIS.

Les Grecs ſont ſuperflus.
Je ſuis Picard ; je revois avec joie
Tous mes vaſſaux.

LE BAILLIF.

Les Grecs de qui la proie...

LE CHEVALIER.

Ah finiſſez ! — Notre gros Mathurin,
La belle Acante eſt votre proie enfin ?

MATHURIN.

Ouida, Monſieur, la fiançaille eſt faite,
Et nous prions que Monſeigneur permette
Qu'on nous finiſſe,

COLETTE.

Oh tu ne l'auras pas;
Je te le dis, tu me demeureras.
Oui, Monseigneur, vous me rendrez justice;
Vous ne souffriez pas qu'il me trahisse;
Il m'a promis.....

MATHURIN.

Bon, j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut, Baillif, tirer la chose au clair.
A-t-il promis?

LE BAILLIF.

La chose est constatée.
Colette est folle, & je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien, & Monseigneur saura
Qu'on force Acante à ce beau marché-là,
Qu'on la maltraite, & qu'on la violente
Pour épouser.

LE MARQUIS.

Est-il bien vrai, belle Acante?

ACANTE.

Je dois d'un père avec raison chéri
Suivre les lois; il me donne un mari.

MATHURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

LE MARQUIS.

Sa réponse est d'une prudence extrême;
Eh bien chez moi la nôce se fera.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS (*à Acante.*)

Votre père verra
Que j'aime en lui la probité, le zèle,
Et les travaux d'un serviteur fidèle.
Votre sageſſe à mes yeux satisfaits
Augmente encor le prix de vos attraits.
Comptez, amis, qu'en faveur de la fille
Je prendrai ſoin de toute la famille.

COLETTE.

Et de moi donc?

LE MARQUIS.

De vous, Colette, auſſi.
Cher Chevalier, retirons-nous d'ici,
Ne troublons point leur naïve allégreſſe.

LE BAILLIF.

Et votre droit, Monſeigneur, le temps preſſe.

MATHURIN.

Quel chien de droit! Ah me voilà perdu.

COLETTE.

Va, tu verras.

BERTHE.

Mathurin que crains-tu?

LE MARQUIS.

Vous aurez ſoin, Baillif en homme ſage,
D'arranger tout ſuivant l'antique uſage;
D'un ſi beau droit, je veux m'autoriſer
Avec décence, & n'en point abuſer.

LE CHEVALIER.

Ah! Quel Caton, mais mon Caton, je penſe,
La ſuit des yeux, & non ſans complaiſance;
Mon cher Couſin,

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux
Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi! mon coufin !

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance !.

LE CHEVALIER.

Vous le ferez, j'en ris déja d'avance.
Gageons, vous dis-je, une difcrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien fûr que non.

SCENE III.

LE BAILLIF, les autres Acteurs.

MATHURIN.

Que difent-ils ?

LE BAILLIF.

Ils difent que fur l'heure
Chacun s'en aille, & qu'Acante demeure.

MATHURIN.

Moi, que je forte ?

LE

LE BAILLIF.

Oui sans doute.

COLETTE.

Oui, fripon.

Oh! nous aimons la loi, nous:

MATHURIN (*au Baillif.*)

Mais doit-on.....

BERTHE.

Et quoi, benet, te voilà bien à plaindre!

DIGNANT.

Allez, d'Acante on n'aura rien à craindre;
Trop de vertu regne au fond de son cœur,
Et notre maître est tout rempli d'honneur,
(*à Acante.*)
Quand près de vous il daignera se rendre,
Quand sans témoins il pourra vous entendre,
Remettez-lui ce paquet cacheté, (*lui donnant des papiers cachetés.*)
C'est un devoir de votre piété;
N'y manquez-pas — ô fille toujours chere! —
Embrassez-moi.

ACANTE.

Tous vos ordres mon père,
Seront suivis, ils sont pour moi sacrés;
Je vous dois tout. — D'où vient que vous pleurez?

DIGNANT.

Ah! je le dois; — de vous je me sépare,
C'est pour jamais; mais si le Ciel avare,
Qui m'a toujours refusé ses Bienfaits,
Pouvait sur vous les verser désormais,
Si votre sort est digne de vos charmes,
Ma chere enfant, je dois sécher mes larmes.

BERTHE.

Marchons, marchons, tous ces beaux complimens
Sont pauvretés qui font perdre du temps.
Venez, Colette.

COLETTE *(à Acante.)*

Adieu ma chere amie.
Je recommande à votre prud'homie
Mon Mathurin, venge-moi des ingrats.

ACANTE.

Le cœur me bat; — que deviendrois-je, hélas!

SCENE IV.

LE BAILLIF, MATHURIN, ACANTE.

MATHURIN.

JE n'aime point cette cérémonie;
Maître Baillif: c'est une tirannie.

LE BAILLIF.

C'est la condition, *sine qua non.*

MATHURIN.

Sine qua non; quel diable de jargon!
Morbleu ma femme est à moi

LE BAILLIF.

Pas encore;
Il faut premier que Monseigneur l'honore
D'un entretien, selon les nobles Us
En ce châtel de tous les temps reçus.

MATHURIN.

Ces maudits Us, quels sont-ils?

LE BAILLIF.

L'épousée

Sur une chaise est sagement placée;
Puis Monseigneur dans un fauteuil à bras,
Vient vis-à-vis se camper à six pas.

MATHURIN.

Quoi, pas plus loin?

LE BAILLIF.

C'est la regle.

MATHURIN.

Allons passe,
Er puis après?

LE BAILLIF.

Monseigneur avec grace
Fait un présent de bijoux, de rubans,
Comme il lui plaît.

MATHURIN.

Passe pour des présens;

LE BAILLIF.

Puis il lui parle, il vous la considere,
Il examine à fond son caractère;
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATHURIN.

Fort bien;
Et quand finit s'il vous plaît l'entretien?

LE BAILLIF.

Expressément la loi veut qu'on demeure
Pour l'exhorter l'espace d'un quart d'heure.

MATHURIN.

Un quart d'heure est beaucoup; & le mari
Peut-il au moins se tenir près d'ici,
Pour écouter sa femme?

LE BAILLIF.

La loi porte,

Que s'il osoit se tenir à la porte;
Se présenter avant le temps marqué,
Faire du bruit, se tenir pour choqué,
S'émanciper à sotises pareilles,
On fait couper sur le champ ses oreilles.

MATHURIN.

La belle loi! les beaux droits que voilà!
Et ma moitié ne dit mot à cela?

ACANTE.

Moi j'obéis, & je n'ai rien à dire.

LE BAILLIF.

Déniche, il faut qu'un mari se retire;
Point de raison.

MATHURIN (*sortant.*)

Ma femme heureusement
N'a point d'esprit, & son air innocent,
Sa conversation ne plaira guere.

LE BAILLIF.

Veux-tu partir?

MATHURIN.

Adieu donc, ma très-chere;
Songe sur-tout au pauvre Mathurin,
Ton fiancé. (*Il sort.*)

ACANTE.

J'y songe avec chagrin.
Quelle sera cette étrange entrevue?
La peur me prend, je suis toute éperdue.

LE BAILLIF.

Asseiez-vous, attendez en ce lieu
Un maître aimable & vertueux. Adieu.

SCENE V.

ACANTE *seule.*

IL est aimable ; — ah je le sais sans doute ;
Pourrai-je hélas! mériter qu'il m'écoute ?
Entrera-t-il dans mes vrais intérêts,
Dans mes chagrins, & dans mes torts secrets ?
Il me croira du moins fort imprudente,
De refuser le sort qu'on me présente ;
Un mari riche, un état assuré.
Je le prévois, je ne remporterai
Que des refus, avec bien peu d'estime ;
Je vais déplaire à ce cœur magnanime :
Et si mon ame avait osé former
Quelque souhait, c'est qu'il pût m'estimer.
Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
Chez cette Dame, & si noble & si tendre ?
Qui fuit le monde, & qu'en ce triste jour
J'implorerai pour le fuir à mon tour ? —
Où suis-je ? on ouvre ! — à peine j'envisage
Celui qui vient, — je ne vois qu'un nuage.

SCENE VI.

LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS.

ASseiez-vous. Lors qu'ici je vous vois,
C'est le plus beau, le plus cher de mes droits.
J'ai commandé qu'on porte à votre père

Les faibles dons qu'il convient de vous faire;
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTE. *(s'asseyant.)*

Trop de bontés se répandent sur nous,
J'en suis confuse; & ma reconnaissance
N'a pas besoin de tant de bienfaisance;
Mais avant tout il est de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon père présente
Très-humblement.

LE MARQUIS *(les mettant dans sa poche.)*

Donnez-les, belle Ancante,
Je les lirai; c'est sans doute un détail
De mes forêts; ses soins & son travail
M'ont toujours plu, j'aurai de sa vieillesse
Les plus grands soins; comptez sur ma promesse.
Mais est-il vrai qu'il vous donne un époux,
Qui vous causant d'invincibles dégoûts,
De votre hymen rend la chaîne odieuse?
J'en suis fâché. — Vous deviez être heureuse.

ACANTE.

Ah! je le suis un moment, Monseigneur,
En vous parlant, en vous ouvrant mon cœur;
Mais tant d'audace est-elle ici permise?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien; parlez avec franchise;
Tous vos secrets seront en sûreté.

ACANTE.

Qui douteroit de votre probité?
Pardonnez donc à ma plainte importune,
Ce mariage aurait fait ma fortune,
Je le sais bien, & j'avourai sur-tout.

Que c'eſt trop tard expliquer mon dégoût,
Que dans les champs élevée & nourrie,
Je ne dois point dédaigner une vie
Qui ſous vos loix me retient pour jamais,
Et qui m'eſt chere encor pas vos bienfaits.
Mais après tout, Mathurin, le village,
Ces payſans, leurs mœurs, & leur langage,
Ne m'ont jamais inſpiré tant d'horreur;
De mon eſprit c'eſt une injuſte erreur;
Je la combats, mais, elle a l'avantage,
En frémiſſant je fais ce mariage.

LE MARQUIS (*approchant ſon fauteuil.*)
Mais vous n'avez pas tort.

ACANTE (*à genoux.*)
J'oſe à genoux
Vous demander, non pas un autre époux,
Non d'autres nœuds, tous me feroient horribles,
Mais que je puiſſe avoir des jours paiſibles;
Le premier bien ſerait votre bonté,
Et le ſecond de tous la liberté.

LE MARQUIS (*la relevant avec empreſſement.*)
Eh! relevez-vous donc. — Que tout m'étonne
Dans vos deſſeins, & dans votre perſonne,
(*Ils s'aprochent.*)
Dans vos diſcours ſi nobles, ſi touchans,
Qui ne ſont point le langage des champs!
Je l'avourai, vous ne paraiſſez faite
Pour Mathurin, ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous, dans ce ſéjour obſcur,
Un ton ſi noble, un langage ſi pur?
Partout on a de l'eſprit; c'eſt l'ouvrage
De la nature, & c'eſt votre partage;

Mais l'esprit seul sans éducation
N'a jamais eu ni ces tours, ni ce ton,
Qui me suprend, — je dis plus, qui m'enchante.

ACANTE.

Ah! que pour moi votre ame est indulgente!
Comme mon sort, mon esprit est borné;
Moins on attend, plus on est étonné.
Un peu de soins, peut-être & de lecture,
Ont peu dans moi corriger la nature;
C'est vous sur-tout, vous qui dans ce moment
Formez en moi l'esprit, le sentiment,
Qui m'élevez, qui dans moi fait naître
L'ambition d'imiter un tel maître.

LE MARQUIS.

Je n'y tiens plus; son mérite inoui,
M'a plus encor pénétré qu'ébloui.
Quoi! dans ces lieux la nature bisare
Aura voulu mettre une fleur si rare,
Et le destin veut ailleurs l'enterrer?
Non, belle Acante, il vous faut demeurer.

(*Il s'approche.*)

ACANTE.

Pour épouser Mathurin?

LE MARQUIS.

Sa personne
Mérite peu la femme qu'on lui donne;
Je l'avourai.

ACANTE.

Mon père quelquefois
Me conduisit au-délà de vos bois,
Chez une Dame aimable & retirée,
Pauvre, il est vrai, mais noble & revérée.

Pleine d'esprit, de sentimens d'honneur,
Elle daigne m'aimer; votre faveur,
Votre bonté peut me placer près d'elle;
Ma belle-mère est avare & cruelle,
Elle me hait, & je hais malgré moi
Ce Mathurin qui compte sur ma foi.
Voilà mon sort, vous en êtes le maître;
Je ne serai point heureuse peut-être
Je souffrirai, mais je souffrirai moins,
En devant tout à vos généreux soins;
Protégez-moi, croyez qu'en ma retraite.
Je resterai toujours votre sujette.

LE MARQUIS.

Tout me surprend. Ditez-moi, s'il vous plait;
Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
Qui vous chérit, ayant su vous connaître,
Serait-ce point Dormene?

ACANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais peut-être—
Il est aisé d'ajuster tout cela.
Oui — votre idée est très-bonne — oui; voilà
Un vrai moyen de rompre avec décence —
Ce sot hymen, cette indigne alliance.
J'ai des projets; — en un mot, voulez-vous
Près de Dormene un destin noble & doux?

ACANTE.

J'aimerai mieux la servir, servir Laure,
Laure si bonne, & qu'à jamais j'honore,
Manquer de tout, goûter dans leur séjour
Le seul bonheur de vous faire ma cour.

Que d'accepter la richesse importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acante, allez, — vous pénétrez mon cœur;
Oui, vous pourrez, Acante, avec honneur
Vivre auprès d'elle, — & dans mon château même.

ACANTE.

Auprès de vous! ah ciel!

LE MARQUIS *(approche un peu.)*

Elle vous aime,
Elle a raison. — J'ai, vous dis-je, un projet,
Mais je ne sais s'il aura son effet,
Et cependant vous voilà fiancée.
Et votre chaîne est déjà commencée,
La nôce prête & le contrat signé
Le Ciel voulut que je fusse éloigné,
Lorsqu'en ces lieux on paraît la victime;
J'arrive tard & je m'en fais un crime.

ACANTE.

Quoi! vous daignez me plaindre! ah qu'à mes yeux
Mon mariage en est plus odieux!
Qu'il le devient chaque instant d'avantage.

LE MARQUIS. *(Ils s'approchent.)*

Mais après tout, puisque de l'esclavage
(Il s'approche.)
Avec décence on pourra vous tirer......

ACANTE *(s'approchant un peu.)*

Ah! le voudriez-vous!

LE MARQUIS.

J'ose espérer....
Que vos parens, la raison, la loi même,
Et plus encor votre mérite extrême.....

(*Il s'approche encor.*)

Oui, cet hymen eſt trop mal aſſorti.

(*Elle s'approche.*)

Mais ..... le temps preſſe, il faut prendre un parti.
Ecoutez-moi....

(*Ils ſe trouvent tout près l'un de l'autre.*)

ACANTE.

Juſte Ciel! ſi j'écoute.

SCENE VII.

LE MARQUIS, ACANTE, LE BAILLIF, MATHURIN.

MATHURIN (*entrant bruſquement.*)

Je crains, ma foi, que l'on ne me déboute,
Entrons, entrons, le quart d'heure eſt fini.

ACANTE.

Eh quoi! ſi tôt?

LE MARQUIS (*tirant ſa montre.*)

Il eſt vrai mon ami.

MATHURIN.

Maître Baillif ces ſiéges ſont bien proches,
Eſt-ce encore un des droits?

LE BAILLIF.

Point de reproches,
Mais du reſpect.

MATHURIN.

Mon Dieu, nous en aurons;
Mais aurons-nous ma femme?

LE MARQUIS.

Nous verrons.

Eh ! *(Il sonne.)*

UN DOMESTIQUE.

Monseigneur!

LE MARQUIS.

Que l'on ramene Acante
Chez ses parens.

MATHURIN.

Ouais! ceci me tourmente.

ACANTE *(s'en allant.)*

Ciel! prends pitié de mes secrets ennuis.

LE MARQUIS *(sortant d'un autre côté.)*

Sortons, cachons le désordre où je suis:
Ah! que j'ai peur de perdre la gageure!

SCENE VIII.

MATHURIN, LE BAILLIF.

MATHURIN.

Dis-moi, Baillif, ce que cela figure?
Notre Seigneur est sorti bien sournois;
Il me parlait poliment autrefois;
J'aimais assez ses honnêtes manieres,
Et même à cœur il prenait mes affaires;
Je me marie — il s'en va tout pensif!

LE BAILLIF.

C'est qu'il pense beaucoup.

MATHURIN.

Maître Baillif,
Je pense aussi. Ce *nous verrons*, m'assomme;
Quand on est prêt, *nous verrons*! Ah quel homme!
Que

Que je fis mal, ô Ciel! quand je nâquis
Chez mes parens de naître en ce pays!
J'aurais bien pu choisir quelque village,
Où j'aurais pu contracter mariage,
Tout uniment comme cela se doit,
A mon plaisir, sans qu'un autre eût le droit
De disposer de moi-même à mon âge,
Et de fourrer son nez dans mon ménage!

LE BAILLIF.

C'est pour ton bien.

MATHURIN.

Mon ami Baillival,
Pour notre bien on nous fait bien du mal.

Fin du troisième acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS *seul.*

NON, je ne perdrai point cette gageure,
Amoureux ! moi ! quel conte! ah je m'assure
Que sur moi-même on garde un plein pouvoir;
Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acante est assez belle....
Et de la grace ! ah! nul n'en a plus qu'elle, —
Et de l'esprit ! — quoi, dans le fonds des bois,
Pour avoir vu Dormene quelquefois,
Que de progrès ! qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la nature !
J'estime Acante; oui, je dois l'estimer;
Mais, grace au Ciel, je suis très-loin d'aimer.
(Il s'assied à une table.)
Ah! respirons. Voyons, sur toute chose,
Quel plan de vie enfin je me propose. —
De ne dépendre en ces lieux que de moi,
De n'en sortir que pour servir mon Roi,

De m'attacher, par un sage hymenée,
Une compagne agréable & bien née,
Pauvre de bien, mais riche de vertu,
Dont le noblesse, & le sort abatu,
A mes bienfaits doivent des jours prosperes;
Dormene seule a tous ses caractères;
Le Ciel pour moi la reserve aujourd'hui.
Allons la voir; — d'abord écrivons-lui
Un compliment; — mais que puis-je lui dire?
Acante est là * qui m'empêche d'écrire;

* *En se cognant le frond avec la main.*

Oui je la vois; comment la fuir? par où?

(*Il se releve.*)

Qui se croit sage, ô Ciel! est un grand fou.
Achevons donc. — Je me vaincrai sans doute.

(*Il finit sa lettre.*)

Hola! quelqu'un. — Je sais bien qu'il en coûte.

SCENE II.

LE MARQUIS, un Domestique.

LE MARQUIS.

Tenez, portez cette lettre à l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Où? LE MARQUIS.

Chez Acante.

LE DOMESTIQUE.

Acante? mais vraiment.....

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit Acante, c'est Dormene
A qui j'écris; — on a bien de la peine

Avec ses gens.... tout le monde en ces lieux
Parle d'Acante; & l'oreille & les yeux
Sont remplis d'elles, & brouillent ma mémoire.

SCENE III.

LE MARQUIS, DIGNANT, Mad. BERTHE, MATHURIN.

MATHURIN.

AH! voici bien pardienne une autre histoire!

LE MARQUIS.

Quoi?

MATHURIN.

Pour le coup c'est le droit du Seigneur;
On m'a volé ma femme.

BERTHE.

Oui, votre honneur
Sera honteux de cette vilenie;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand Seigneur; si bon, si libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'est-il arrivé?

BERTHE.

Bien du mal.

MATHURIN.

Vous le savez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle, traitre;
Parle.

MATHURIN.

Fort bien, vous vous fâchez, mon maître.

Oh c'eſt à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment ?
Explique-toi.

MATHURIN.

C'eſt un enlevement.
Savez-vous pas qu'à peine chez ſon père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontement me l'ont priſe à mon nez.
Tout en riant, & vîte l'ont conduite
Je ne ſais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur pourſuite. —
Hola ! quelqu'un, — ne perdez point du temps,
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, & s'il faut ma préſence,
J'irai moi-même.

BERTHE *(à ſon mari.)*

Il parle tout de bon,
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont Monſeigneur regarde cette injure,
Que c'eſt à lui qu'on a pris ſa future.

LE MARQUIS.

Et vous ſon père, & vous qui l'aimez tant,
Vous qui perdez une ſi chere enfant;
Un tel tréſor! un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu ſouffrir, ſans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher ?
Un tel malheur ſemble peu vous toucher
Que devient donc l'amitié paternelle?

Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Tout mon cœur eſt pour elle,
C'eſt mon devoir; & j'ai dû preſſentir
Que par votre ordre on la faiſoit partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous-en, laiſſez-moi, ſortez tous.
Ah! s'il ſe peut! modérons mon courroux —
Non, vous, reſtez.

MATHURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS (*à Dignant.*)

Non, non, vous dis-je.

SCENE IV.

LE MARQUIS *ſur le devant*, DIGNANT *au fond.*

LE MARQUIS.

Je vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le Chevalier m'avoit preſque promis,
De ſe porter à des coups ſi hardis.
Il croit au fond que cette gentilleſſe
Eſt pardonnable au feu de ſa jeuneſſe.
Il ne ſait pas combien j'en ſuis choqué,

A quel excès ce fou-là m'a manqué,
Jusqu'à quel point son procédé m'offense.
l deshonore, il trahit l'innocence;
Il perd Acante, & pour percer mon cœur,
Je n'ai passé que pour son ravisseur!
Un étourdi que la débauche anime,
Me fait porter la peine de son crime!
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom!
Il est paîtri des vices de son père,
Il a ses traits, ses mœurs, son caractère;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, & je veux qu'aujourd'hui
Il soit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en-tremblant prendre ici la licence
De vous parler?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux?
Parle moi d'elle.

DIGNANT.

Au transport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre personne.
Vous avez lû ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a présenté?....

LE MARQUIS.

Eh mon ami! suis-je en état de lire?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire?

DIGNANT.

Quoi, ce papier n'eft pas encor ouvert?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Jufte Ciel! ce dernier coup me perd!

LE MARQUIS.

Comment! .... j'ai cru que c'étoit un mémoire
De mes forêts

DIGNANT.

Hélas! vous deviez croire
Que cet écrit était intéreflant.

LE MARQUIS.

Eh! lifons vîte. — Une table à l'inftant;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah mon maître!
Qu'aura-t-on fait, & qu'allez-vous connoître!

LE MARQUIS (*affis examine le paquet.*)

Mais ce paquet, qui n'eft pas en mon nom,
Eft cacheté des fceaux de ma maifon.

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS,

Lifons donc.

DIGNANT.

Cet étrange myftère
En d'autres temps aurait de quoi vous plaire,
Mais à préfent il devient bien affreux.

LE MARQUIS (*lifant.*)

Je ne vois rien jufqu'ici que d'heureux.
Je vois d'abord que le Ciel la fit naître

D'un sang illustre; & cela devoit être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux.
Quoi! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains! quoi! Laure est donc sa mère!
Mais pourquoi donc lui serviez-vous de père?
Indignement pourquoi la marier?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre, & j'ai dû vous prier
En sa faveur.

UN DOMESTIQUE.

En ce moment Dormene
Arrive ici, tremblante, hors d'haleine,
Fondant en pleurs; elle veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ah! c'est à moi de l'aller consoler.

SCENE V.

LE MARQUIS, DIGNANT, DORMENE.

LE MARQUIS (*à Dormene qui entre.*)

PArdonnez-moi, j'allais chez vous! Madame,
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflame.
Acante — à peine encor entré chez moi
J'attendais peu l'honneur que je reçoi. —
Une aventure assez désagréable —
Me trouble un peu. — Que Gernance est coupable!

DORMENE.

De tous mes biens il me reste l'honneur,
Et je ne doutais pas qu'un si grand cœur
Ne respectât le malheur qui m'opprime,
Et d'un parent ne détestât le crime.

Je ne viens point vous demander raison
De l'attentat commis dans ma maison....

LE MARQUIS.

Comment! chez vous!

DORMENE.

C'est dans ma maison même,
Qu'il a conduit le triste objet qu'il aime.

LE MARQUIS.

Le traître!

DORMENE.

Il est plus criminel cent fois
Qu'il ne croit l'être — Hélas! ma faible voix,
En vous parlant expire dans ma bouche.

LE MARQUIS.

Votre douleur sensiblement me touche.
Daignez parler, & ne redoutez rien.

DORMENE.

Apprenez-donc: ...

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, DORMENE, DIGNANT, *quelques* Domestiques *entrent précipitamment avec* MATHURIN.

Tout va bien, tout va bien,
Tout est en paix, la femme est retrouvée;
Votre parent nous l'avait enlevée:
Il nous la rend, c'est peut-être un peu tard,
Chacun son bien; tu-dieu quel égrillard!

LE MARQUIS (*à Dignant.*)

Courez soudain recevoir votre fille,
Qu'elle demeure au sein de sa famille.
Veillez sur elle ; ayez soin d'empêcher
Qu'aucun mortel ose s'en approcher.

MATHURIN.

Excepté moi ?

LE MARQUIS

Non, l'ordre que je donne
Est pour moi-même.

MATHURIN.

Ouais ! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.

Obéissez.....

MATHURIN.

Par ma foi tous ces grands
Sont dans le fond de bien vilaines gens.
Droit du Seigneur, femme que l'on enleve!
Défense à moi de lui parler. Je — crêve.
Mais je l'aurai, car je suis fiancé.
Consolons-nous, tout le mal est passé.

(*Il sort.*)

LE MARQUIS.

Elle revient, mais l'injure cruelle
Du Chevalier retombera sur elle ;
Voilà le monde, & de tels attentats
Faits à l'honneur ne se réparent pas.

(*à Dormene.*)

Et bien parlez, parlez ; daignez m'apprendre
Ce que je brûle & que je crains d'entendre.
Nous sommes seuls.

DORMENE.

Il le faut donc, Monsieur ?

Apprenez donc le comble du malheur;
C'eſt peu qu'Acante en ſecret étant née
De cette Laure illuſtre infortunée;
Soit ſous vos yeux prête à ſe marier
Indignement à ce riche fermier;
C'eſt peu qu'au poids de ſa triſte miſere
On ajoutât ce fardeau néceſſaire.
Votre parent qui voulait l'enlever;
Votre parent qui vient de nous prouver,
Combien il tient de ſon coupable père;
Gernance enfin.....

LE MARQUIS.

Gernance?

DORMENE.

Il eſt ſon frère.

LE MARQUIS.

Quel coup horrible! O Ciel! qu'avez-vous fait!

DORMENE.

Entre vos mains vous avez cet écrit,
Qui montre aſſez ce que nous devons craindre;
Liſez, voyez combien Laure eſt à plaindre.

(Le Marquis lit.)

C'eſt ma parente: & mon cœur eſt lié
A tous ſes mots que ſent mon amitié:
Elle mourra de l'affreuſe aventure
Qui ſous ſes yeux outrage la nature.

LE MARQUIS.

Ah! qu'ai-je lu! que ſouvent nous voyons
D'affreux ſecrets dans d'illuſtres maiſons!
De tant de coups mon ame eſt oppreſſée;
Je ne vois rien, je n'ai point de penſée
Ah! pour jamais il faut quitter ces lieux:

Ils

Ils m'étaient chers ; ils me sont odieux.
Quel jour pour nous ! quel parti dois-je prendre ;
Le malheureux ose chez moi se rendre !
Le voyez-vous ?

DORMENE.

Ah Monsieur ! je le voi,
Et je frémis.

LE MARQUIS.

Il passe, il vient à moi.
Daignez rentrer, Madame, & que sa vue
N'accroisse pas le chagrin qui vous tue ;
C'est à moi seul de l'entendre, & je crois
Que ce sera pour la derniere fois.
Sachons dompter le courroux qui m'anime.
(En regardant de loin.)
Il semble, ô Ciel ! qu'il connaisse son crime.
Que dans ses yeux je lis d'égarement !
Ah ! l'on n'est pas coupable impunément :
Comme il rougit ! comme il pâlit — le traitre !
A mes regards il tremble de paraître.
C'est quelque chose.
(Tandis qu'il parle, Dormene se retire en regardant attentivement Gernance.)

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

(LE CHEVALIER *de loin se cachant le visage.*)

Ah ! Monsieur.

LE MARQUIS.

Est-ce vous ?

Vous, malheureux ?

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux.....

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait ?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offenſe,
Dont je reſſens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a ſervi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous, des remords ! vous ! eſt-il bien poſſible ?

LE CHEVALIER.

Rien n'eſt plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute eſt horrible,
Plus que vous ne penſez : mais votre cœur
Eſt-il ſenſible à mes ſoins, à l'honneur,
A l'amitié ? Vous ſentez-vous capable
D'oſer me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher ?

LE CHEVALIER.

Comptez ſur ma candeur ;
Je ſuis un libertin, mais point menteur ;
Et mon eſprit que le trouble environne,
Eſt trop ému pour abuſer perſonne.

LE MARQUIS.

Je prétens tout ſavoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai,
Que de débauche & d'ardeur enyvré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie

De dérober une fille jolie
Au possesseur de ses jeunes appas,
(Qu'a mon avis, il ne mérite pas.)
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure & de Dormene;
C'est une faute, il est vrai, j'en conviens,
Mais j'étais fou, je ne pensais à rien.
Cette Dormene & Laure, sa compagne;
Etaient encor bien loin dans la campagne.
En étourdi je n'ai point perdu temps;
J'ai commencé par des propos galans.
Je m'attendais aux communes allarmes,
Aux cris perçans, à la colere, aux larmes;
Mais qu'ai-je oui! la fermeté, l'honneur,
L'air indigne, mais calme avec grandeur.
Tout ce qui fait respecter l'innocence
S'armait pour elle, & prenait sa défense.
J'ai reconnu dans ces premiers momens,
A l'art de plaire, aux égards séduisans;
Aux doux propos, à cette déférence,
Qui fait souvent pardonner la licence.
Mais pour réponse, Acante à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'est alors que ses yeux moins séveres
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que ditez-vous?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de sa charmante main;
Dans cet état, sa grace attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente;

Et tout honteux de ma ſtupidité ,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel! comme elle a tanſé ma hardieſſe!
Oui , j'ai cru voir une chaſte Déeſſe ,
Qui rejettait de ſon auguſte autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah ! pourſuivez.

LE CHEVALIER.

Comment ſe peut-il faire
Qu'ayant vécu preſque dans la miſere ,
Dans la baſſeſſe , & dans l'obſcurité ,
Elle ait cet air & cette dignité ,
Ces ſentimens , cet eſprit , ce langage,
Je ne dis pas au-deſſus du village ,
De ſon état , de ſon nom , de ſon ſang ,
Mais convenable au plus illuſtre rang ?
Non , il n'eſt point de mere reſpectable ,
Qui condamnant l'erreur d'un fils coupable ;
Le rappellât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'eſt écarté ;
N'employant point l'aigreur & la colere ;
Fiere & décente, & plus ſage qu'auſtere.
De vous ſur-tout elle a parlé long-temps......

LE MARQUIS.

De moi ? ...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
Votre vertu, qui devait, diſoit-elle ,
Etre à jamais ma honte ou mon modele.
Tout interdit plein d'un ſecret reſpect ,
Que je n'avais ſenti qu'à ſon aſpect ,

Je suis honteux, mes fureurs se captivent.
Dans ce moment les deux Dames arrivent,
Et me voyant maître de leur logis,
Avec Acante & deux ou trois bandits,
D'un juste effroi leur ame s'est remplie;
La plus âgée en tombe évanouie,
Acante en pleurs la presse dans ses bras,
Elle revient des portes du trépas.
Alors sur moi fixant sa triste vue,
Elle retombe, & s'écrie éperdue.
Ah! je crois voir Gernance; — c'est son fils,
C'est lui, — je meurs: — à ces mots je frémis:
Et la douleur, l'effroi de cette Dame,
Au même instant ont passé dans mon ame.
Je tombe aux pieds de Dormene, & je sors,
Confus, soumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame est saisie,
Charme mon cœur & nous reconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Lisez-le seul, pesez-le murement;
Et si pour moi vous conservez, Gernance,
Quelque amitié, quelque condescendance,
Promettez-moi, lors qu'Acante en ces lieux
Pourra paraître à vos coupables yeux,
D'avoir sur vous un assez grand empire,
Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets, oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez
L'abime affreux d'où vos pas sont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment ?

LE MARQUIS.

Allez, vous tremblerez, vous dis-je.

SCENE VII.

LE MARQUIS *seul.*

Quel jour pour moi ! tout m'étonne & m'afflige.
La belle Acante est donc dans ma maison!
Mais sa naissance avoit flétri son nom ;
Son noble sang fut souillé par son pere ;
Rien n'est plus beau que le nom de sa mere ;
Mais ce beau nom a perdu tous ses droits,
Par un himen que reprouvent nos loix.
La triste Laure, ô pensée accablante !
Fut criminelle en faisant naître Acante ;
Je le sais trop, l'himen fut condamné.
L'amant de Laure est mort assassiné.
De maux cruels quel tissu lamentable !
Acante, hélas ! n'en est pas moins aimable,
Moins vertueuse ; & je sais que son cœur
Est respectable au sein du deshonneur ;
Il annoblit la honte de ses peres ;
Et cependant, ô préjugés séveres !
O loi du monde ! injuste & dure loi !
Vous l'emportez...



SCENE IX.

LE MARQUIS, DORMENE.

LE MARQUIS.

Madame, inſtruiſez-moi.
Parlez, Madame, avez-vous vu ſon frère?

DORMENE.

Oui, je l'ai vu, ſa douleur eſt ſincere.
Il eſt bien étourdi; mais entre nous,
Son cœur eſt bon, il eſt conduit par vous.

LE MARQUIS.

Eh! mais Acante!

DORMENE.

Elle ne peut connaître
Juſqu'à préſent le ſang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi! ſa naiſſance illégitime!

DORMENE.

Hélas!
Il eſt trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'eſt pas.

DORMENE.

Que dites-vous?

LE MARQUIS *(reliſant un papier qu'il a gardé.)*

Sa mère était ſans crime;
Sa mère au moins crut l'hymen légitime;
On la trompa, ſon deſtin fut affreux.
Ah! quelquefois le Ciel moins rigoureux
Daigne approuver ce qu'un monde profane

Sans connoiſſance avec fureur condamne.

DORMENE.

Laure n'eſt point coupable & ſes parens
Se ſont conduits avec elle en tirans.

LE MARQUIS.

Mais marier ſa fille en un village!
A ce beau ſang faire un pareil outrage!

DORMENE.

Elle ſans biens, l'âge, la pauvreté,
Un long malheur abaiſſent la fierté.

LE MARQUIS.

Elle eſt ſans biens! votre noble courage
La recueillit.

DORMENE.

Sa miſere partage
Le peu que j'ai.

LE MARQUIS.

Vous trouvez le moyen,
Ayant ſi peu, de faire encor du bien.
Riches & grands, que le monde contemple,
Imitez donc un ſi touchant exemple;
Nous contentons à grands frais nos déſirs;
Sachons goûter de plus nobles plaiſirs.
Oui! pour aider l'amitié, la miſere,
Dormene a pu s'ôter le néceſſaire;
Et vous n'oſez donner le ſuperflu:
O juſte Ciel! qu'avez-vous réſolu!
Que faire enfin?

DORMENE.

Vous êtes juſte & ſage.
Votre famille a fait plus d'un outrage
Au ſang de Laure, & ce ſang généreux

Fut par vous feuls jufqu'ici malheureux.

LE MARQUIS.

Comment ! comment ?

DORMENE.

Le Compte vôtre père,
Homme inflexible en fon humeur févere,
Opprima Laure, & fit par fon crédit,
Caffer l'hymen ; & c'eft lui qui ravit
A cette Acante, à cette infortunée,
Les nobles droits du fang dont elle eft née.

LE MARQUIS.

Ah ! c'en eft trop, — mon cœur eft ulcéré.
Oui, c'eft un crime, — il fera réparé,
Je vous le jure.

DORMENE.

Et que voulez-vous faire ?

LE MARQUIS.

Je veux...

DORMENE.

Quoi donc ?

LE MARQUIS.

Mais, — lui fervir de père.

DORMENE.

Elle en eft digne.

LE MARQUIS.

Oui, — mais je ne dois pas,
Aller trop loin ?

DORMENE.

Comment trop loin ?

LE MARQUIS.

Hélas!...
Madame, un mot : confeillez-moi de grace ;

Que feriez-vous, s'il vous plaît, à ma place ?

DORMENÉ.

En tous les temps je me ferais honneur
De consulter votre esprit, votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah! ....

DORMENE.

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien, — mais Madame,
En quel état est Acante?

DORMENE.

Son ame
Est dans le trouble, & ses yeux dans les pleurs.

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ses douleurs.
Allons, j'ai pris mon parti; je vous laisse:
Soyez ici souveraine maîtresse,
Et pardonnez à mon esprit confus,
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.

(Il sort.)

SCENE X.

DORMENE *seule.*

DAns cet état quel chagrin peut le mettre?
Qu'il est troublé! j'en juge par sa lettre,
Un stile assez confus, des mots rayés,
De l'embarras, d'autres mots oubliés;
J'ai lu pourtant le mot de mariage.
Dans le pays il passe pour très-sage.

Il veut me voir, me parler, & ne dit
Pas un ſeul mot ſur tout ce qu'il m'écrit!
Et pour Acante il paraît bien ſenſible,
Quoi! voudrait-il? — cela n'eſt pas poſſible.
Aurait-il eu d'abord quelque deſſein
Sur ſon parent? — demandait-il ma main?
Le Chevalier jadis m'a courtiſée,
Mais qu'eſpérer de ſa tête inſenſée?
L'amour encor n'eſt point connu de moi;
Je dûs toujours en avoir de l'effroi;
Et le malheur de Laure eſt un exemple
Qu'en frémiſſant tous les jours je contemple:
Il m'avertit d'éviter tout lien;
Mais qu'il eſt triſte, ô Ciel! de n'aimer rien!

Fin du quatrième acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

FAISONS la paix, Chevalier, je confesse
Que tout mortel est paîtri de foiblesse,
Que le sage est peu de chose; entre nous,
J'étais tout prêt de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu votre gageure?
Vous aimez-donc?

LE MARQUIS.

Oh non, je vous le jure;
Mais par l'hymen, tout prêt de me lier,
Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconstance est étrange & soudaine.
Passe pour moi; mais que dira Dormene?
N'a-t-elle pas certains mots par écrit;
Où par hasard le mot d'hymen se lit?

LE MARQUIS.

Il est trop vrai, c'est-là ce qui me gêne.
Je prétendais m'imposer cette chaîne;
Mais à la fin m'étant bien consulté,
Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer ?

LE MARQUIS.

Eh bien, si j'aime!
Je suis encor le maître de moimême,
Et je pourrai réparer tout le mal.
Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,
Sans m'engager, & sans me compromettre.
Car, en effet, si j'avais pu promettre,
Je ne pourrais balancer un moment.
A gens d'honneur promesse vaut serment.
Cher Chevalier, j'ai conçu dans ma tête
Un beau dessein, qui paraît fort honnête,
Pour me tirer d'un pas embarrassant;
Et tout le monde ici sera content.

LE CHEVALIER.

Vous moque-z vous? contenter tout le monde,
Quelle folie?

LE MARQUIS.

En un mot, si l'on fronde
Mon changement, j'ose espérer au moins
Faire approuver ma conduite & mes soins.
Colette vient, par mon ordre on l'appelle;
Je vais l'entendre, & commencer par elle.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, COLETTE.

LE MARQUIS.

VEnez, Colette.

COLETTE.

Oh j'accours, Monſeigneur,
Prête en tout temps, & toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuſe ?

COLETTE.

Oui, ſur ma vie;
N'en doutez pas, c'eſt ma plus forte envie.
Que faut-il faire ?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.
Vous voudriez un époux, & du bien?

COLETTE.

Oui, l'un & l'autre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, je vous donne
Trois mille francs pour la dot, & j'ordonne
Que Mathurin vous épouſe aujourd'hui.

COLETTE.

Ou Mathurin, ou tout autre que lui;
Qui vous voudrez, j'obéis ſans réplique.
Trois mille francs! ah l'homme magnifique!
Le beau préſent! que Monſeigneur eſt bon!

Que Mathurin va bien changer de ton!
Qu'il va m'aimer que je vais être fiere!
De ce pays je ferai la premiere.
Je meurs de joie.

LE MARQUIS.

Et j'en reffens auffi,
D'avoir déjà pleinement réuffi;
L'une des trois eft déjà fort contente.
Tout ira bien.

ÇOLETTE.

Et mon amie Acante
Que devient-elle? on va la marier,
A ce qu'on dit, à ce beau Chevalier.
Tout le monde eft heureux, j'en fuis charmée.
Ma chere Acante!

LE CHEVALIER (*en regardant le Marquis.*)

Elle doit être aimée,
La confoler en l'état où je fuis.
Venez, je vais vous dire ma penfée.

(*Ils fortent.*)

SCENE III.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

MA chere Acante, on t'avoit fiancée,
Moi déboutée, on me marie.

ACANTE.

A qui!

COLETTE.

A Mathurin.

ACANTE.

Le Ciel en soit béni.
Et depuis quand ?

COLETTE.

Eh! depuis tout à l'heure.

ACANTE.

Est-il bien vrai ?

COLETTE.

Du fond de ma demeure
J'ai comparu par devant Monseigneur.
Ah! la belle ame! ah qu'il est plein d'honneur!

ACANTE.

Il l'est, sans doute!

COLETTE.

Oui, mon aimable Acante,
Il m'a promis une dot opulente,
Fait ma fortune; & tout le monde dit
Qu'il fait la tienne, & l'on s'en réjouit,
Tu vas, dit-on, devenir chevaliere,
Cela te sied, car ton allure est fiere.
On te fera dame de qualité,
Et tu me recevras avec bonté.

ACANTE.

Ma chere enfant, je suis fort satisfaite
Que ta fortune ait été sitôt faite.
Mon cœur ressent tout ton bonheur. — Hélas!
Elle est heureuse, & je ne la suis pas!

COLETTE.

Que dis-tu là? qu'as-tu donc dans ton ame?
Peut-on souffrir quand on est grande Dame?

ACANTE.

Va, ces seigneurs qui peuvent tout oser,

N'enlevent point, croi moi, pour épouser.
Pour nous, Colette, ils ont des fantaisies,
Non de l'amour, leurs démarches hardies,
Leurs procédés montrent avec éclat
Tout le mépris qu'ils font de notre état;
C'est ce dédain qui me met en colere.

COLETTE.

Bon, des dédains! c'est bien tout le contraire;
Rien n'est plus beau que ton enlevement;
On t'aime, Acante, on t'aime assurément.
Le Chevalier va t'épouser, te dis-je,
Tout grand seigneur qu'il est; — cela t'afflige?

ACANTE.

Mais Monseigneur le Marquis qu'a-t-il dit?

COLETTE.

Lui? rien du tout.

ACANTE.

Hélas!

COLETTE.

C'est un esprit
Tout en dedans, secret plein de mystère;
Mais il paraît fort approuver l'affaire.

ACANTE.

Du Chevalier je déteste l'amour.

COLETTE.

Oui, oui, plains-toi de te voir en un jour
De Mathurin pour jamais délivrée,
D'un beau seigneur poursuivie, adorée;
Un mariage en un moment cassé
Par Monseigneur, un autre commencé.
Si ce roman n'a pas de quoi te plaire,
Tu me parais difficile, ma chere. —

Tiens, le vois-tu, celui qui t'enleva?
Il vient a toi, n'eſt-ce rien que cela?
T'ai-je trompée? es-tu donc tant à plaindre?

ACANTE.

Allons, fuyons.

SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Demeurez ſans me craindre.
Le Marquis veut que je ſois à vos pieds.

COLETTE (*à Acante.*)

Qu'avais-je dit?

LE CHEVALIER (*à Acante.*)

Eh quoi! vous me fuyez!

ACANTE.

Oſez-vous bien paraître en ma préſence?

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offenſe;
Par moi, vous dis-je, il veut vous conſoler.

ACANTE.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.
(*à Colette qui veut s'en aller.*)
Ah reſte ici; ce raviſſeur m'accable.

COLETTE.

Ce raviſſeur eſt pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER (*à Acante.*)

Conſervez-vous au fond de votre cœur

Pour ma préfence une invincible horreur?

ACANTE.

Vous devez être en horreur à vous-même.

LE CHEVALIER.

Oui, je le fuis; mais mon remords extrême
Répare tout, & doit vous appaifer,
Ma folle erreur avoit pu m'abufer,
Je fus furpris par une indigne flamme;
Et mon devoir m'amene ici, Madame.

ACANTE.

Madame! à moi! quel nom vous me donnez!
Je fais l'état où mes parens font nés.

COLETTE.

Madame!..... oh oh! quel eft donc ce langage?

ACANTE.

Ceffez, Monfieur, ce titre eft un outrage;
C'eft s'avillir que d'ofer recevoir
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir.
Je fuis Acante, & mon nom doit fuffire,
Il eft fans tache.

LE CHEVALIER.

Ah! que puis-je vous dire?
Ce nom m'eft cher, allez, vous oublierez
mon attentat, quand vous me connaîtrez:
Vous trouverez très-bon que je vous aime.

ACANTE.

Qui? moi, Monfieur?

COLETTE (*à Acante.*)

C'eft fon remords extrême.

LE CHEVALIER.

N'en riez pas Colette, je prétends
Qu'elle ait pour moi les plus purs fentimens.

ACANTE.

Je ne fais pas quel dessein vous anime ;
Mais commencez par avoir mon estime.

LE CHEVALIER.

C'est le seul but que j'aurai déformais,
J'en ferai digne, & je vous le promets.

ACANTE.

Je le désire & me plais à vous croire.
Vous êtes né pour connaître la gloire ;
Mais ménagez la mienne & me laissez.

LE CHEVALIER.

Non, c'est en vain que vous vous offensez ;
Je ne suis point amoureux, je vous jure ;
Mais je prétends rester.

COLETTE.

Bon; double injure.
Cet homme est fou, je l'ai pensé toujours.
Dormene vient, ma chere, à ton secours.
Démêle-toi de cette grande affaire ;
Ou donne grace, ou garde ta colere.
Ton rôle est beau tu fais ici la loi.
Tu vois les grands à genoux devant toi.
Pour moi je suis condamnée au village.
On ne m'enleve point & j'en enrage.
On vient, adieu, suis ton brillant destin.
Et je retourne à mon gros Mathurin.

(*Elle sort.*)



SCENE V.

ACANTE, LE CHEVALIER, DORMENE, DIGNANT.

ACANTE.

Hélas, Madame, une fille éperdue
En rougissant paraît à votre vue.
Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,
Que l'on me laisse avec mon ravisseur?
Et vous aussi, vous m'accablez, mon père!
A ce méchant au lieu de me soustraire,
Vous m'amenez vous-même dans ces lieux,
Je l'y revois, mon maître fuit mes yeux.
Mon père? au moins, c'est en vous que j'espère!

DIGNANT.

O cher objet! vous n'avez plus de père!

ACANTE.

Qe dites-vous?

DIGNANT.

Non je ne le suis pas.

DORMENE.

Non, mon enfant, de si charmans appas
Sont nés d'un sang dont vous êtes plus digne.
Préparez-vous au changement insigne
De votre sort; & sur-tout pardonnez
Au Chevalier.

ACANTE.

Moi, Madame?

DORMENE.

Apprenez,
Ma chere enfant, que Laure est votre mère.

ACANTE.

Elle ! — Eſt-il bien vrai !

DORMENE.

Gernance eſt votre frère.

LE CHEVALIER.

Oui je le ſuis, oui vous êtes ma ſœur.

ACANTE.

Ah ! je ſuccombe. Hélas ! eſt-ce un bonheur ?

LE CHEVALIER.

Il l'eſt pour moi.

ACANTE.

De Laure je ſuis fille !
Et pourquoi donc faut-il que ma famille
M'ait tant caché mon état & mon nom ?
D'où peut venir ce fatal abandon ?
D'où vient qu'enfin daignant me reconnaître ;
Ma mère ici n'a point oſé paraître ;
Ah ! s'il eſt vrai que le ſang nous unit,
Sur ce myſtère éclairez mon eſprit.
Parlez, Monſieur, & diſſipez ma crainte.

LE CHEVALIER.

Ces mouvemens dont vous êtes atteinte
Sont naturels, & tout vous ſera dit.

DORMENE.

Dans ce moment, Acante, il vous ſuffit
D'avoir connu quelle eſt votre naiſſance.
Vous me devez un peu de confiance.

ACANTE.

Laure eſt ma mère & je ne la vois pas !

LE CHEVALIER.

Vous la verrez, vous ſerez dans ſes bras.

DORMENE.

Oui, cette nuit je vous mene auprès d'elle.

ACANTE.

J'admire en tout ma fortune nouvelle.
Quoi! j'ai l'honneur d'être de la maison
De Monseigneur!

LE CHEVALIER.

Vous honorez son nom.

ACANTE.

Abusez-vous de mon esprit crédule?
Et voulez-vous me rendre ridicule?
Moi de son sang? ah!, s'il était ainsi;
Il me l'eut dit, je le verrais ici.

DIGNANT.

Il m'a parlé: — je ne sais quoi l'accable;
Il est saisi d'un trouble inconcevable.

ACANTE.

Ah! je le vois.

SCENE DERNIERE.

ACANTE, DORMENE, DIGNANT, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, (*au fond*)

LE MARQUIS (*au Chevalier.*)

IL ne sera pas dit
Que cette enfant ait troublé mon esprit.
Bientôt l'absence affermira mon ame.
(*appercevant Dormene.*)
Ah! pardonnez; vous étiez là, Madame?

LE CHEVALIER.

Vous paraissez étrangement ému!

LE MARQUIS.

Moi! — point du tout. Vous ferez convaincu
Qu'avec fang froid je regle ma conduite.
De fon deftin Acante eft-elle inftruite?

ACANTE.

Quel qu'il puiffe être, il paffe mes fouhaits.
Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permets, ô Ciel! qu'ici je puiffe faire
Plus d'un heureux!

LE CHEVALIER.

C'eft une grande affaire.
Je ferai moi tout ce que vous voudrez;
Je l'ai promis.

LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez!
(*à Dormene.*)
Belle Dormene, oubliez-vous l'offenfe,
L'égarement du coupable Gernance?

DORMENE.

Oui, tout eft réparé.

LE MARQUIS.

Tout ne l'eft pas.
Votre grand nom, vos vertueux appas
Sont maltraités par l'aveugle fortune.
Je le fais trop, votre ame non commune
N'a pas de quoi fuffire à vos bienfaits,
Votre deffin doit changer déformais.
Si j'avais pu d'un heureux mariage
Choifir pour moi l'agréable efclavage,
Ç'eut été vous (& je vous l'ai mandé)
Pour qui mon cœur fe ferait décidé.

Voudriez-

Voudriez-vous, Madame, qu'à ma place
Le Chevalier, pour mieux obtenir grace,
Pour devenir à jamais vertueux,
Prit avec vous d'infolubles nœuds ?
Le meilleur frein pour fes mœurs, pour fon âge,
Eft une époufe aimable, noble & fage.
Daignerez-vous accepter un château
Environné d'un domaine affez beau ?
Pardonnez-vous cette offre ?

DORMENE.

Ma furprife
Eft fi puiffante, à tel point me maîtrife
Que ne pouvant encor me déclarer,
Je n'ai de voix que pour vous admirer.

LE CHEVALIER.

J'admire auffi : mais je fais plus, Madame ;
Je vous foumets l'empire de mon ame.
A tous les deux je devrai mon bonheur.
Mais feconderez-vous mon bienfaiteur ?

DORMENE.

Confultez-vous, méritez mon eftime,
Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

LE MARQUIS.

Et... vous... Acante....

ACANTE.

Et bien ! mon protecteur...

LE MARQUIS (*à part.*)

Pourquoi tremblai-je en parlant ?

ACANTE.

Quoi, Monfieur...

LE MARQUIS.

Acante — vous — qui venez de renaître,
Vous, qu'une mere ici va reconnaître,

Vivez près d'elle ; & de ses tristes jours
Adoucissez & prolongez le cours.
Vous commencez une nouvelle vie,
Avec un frere, une mere, une amie ;
Je veux — Souffrez qu'à votre mere, à vous ;
Je fasse un sort indépendant & doux.
Votre fortune, Acante, est assurée ;
L'acte est passé, vous vivrez honorée,
Riche, — contente, — autant que je le peux !
J'aurais voulu — mais goûter toutes deux,
Dormene & vous, les douceurs fortunées
Que l'amitié donne aux ames bien nées. —
Un autre bien que le cœur peut sentir
Est dangereux : — Adieu, je vais partir.

LE CHEVALIER.

Eh ! quoi ma sœur, vous n'êtes point contente ?
Quoi ! vous pleurez ?

ACANTE.

Je suis reconnoissante,
Je suis confuse. — Ah c'en est trop pour moi.
Mais j'ai perdu plus que je ne reçoi, —
Et ce n'est pas la fortune que j'aime. —
Mon état change, & mon ame est la même ;
Elle doit être à vous. — Ah ! permettez
Que le cœur plein de vos rares bontés,
J'aille oublier ma premiere misere,
J'aille pleurer dans le sein de ma mere.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vos sens sont agités ?
Qu'avez-vous donc ? qu'ai-je fait ?

ACANTE.

Vous partez.

DORMENE.

Ah ! qu'as-tu dit ?

ACANTE.

La vérité, Madame ;
La vérité plaît à votre belle ame.

LE MARQUIS.

Non, c'en est trop pour mes sens éperdus. —
Acante. —

ACANTE.

Hélas !...

LE MARQUIS.

Ne partirai-je plus ?

LE CHEVALIER.

Mon cher parent, de Laure est la fille ;
Elle retrouve un frere, une famille ;
Et moi je trouve un mariage heureux.
Mais je voix bien que vous en ferez deux.
Vous payerez, la gageure est perdue.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue, — oui, mon ame est vaincue.
Dormene & Laure, Acante, & vous, & moi,
(*à Acante.*)
Soyons heureux. — Oui, — recevez ma foi,
Aimable Acante ; allons que je vous mene
Chez votre mere, — elle sera la mienne,
Elle oubliera pour jamais son malheur.

ACANTE.

Ah ! je tombe à vos pieds. .,..

LE CHEVALIER.

Allons, ma sœur ;
Je fus bien fou : son cœur fut insensible,
Mais on n'est pas toujours incorrigible.

Fin du cinquième & dernier acte.



TABLE DES PIECES

Contenues dans le VI. Volume.

